PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

JUN 30 1927

34e Année. N° 12. 15 Juin 1927.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
Chaliapine	*Pages de ma Vie.* — I	721
ladimir d'Ormesson.	*L'Évacuation de la Rhénanie*	761
ul Morand	*Bouddha vivant* (fin)	784
zare Weiller	*L'Alsace d'aujourd'hui*	830
dré Beucler	*La Délivrance*	849
rre Paris	*Le Gréco, Peintre mystique*	871
nry Bidou	*Impressions de l'Italie rénovée*	887
nte de Fels	*Les Modérés*	900
Houllevigue	La Vie scientifique : *Les Mers tropicales*	916
bert Flament	La Quinzaine : *Tableaux de Paris*	927
bert Dreyfus	La Vie financière : *La Circulation des Capitaux.*	944

Chronique bibliographique : J.-M. Bourget.

Copyright 1927 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1927

La **Revue de Paris** *publiera prochainement :*

Les Mains vides

par MAURICE GENEVOIX

Hollywood dépassé

par LUC DURTAIN

Le Château de la Folie

par MARCEL JOUHANDEAU

L'Agonie de l'Empire du Mexique

(D'après des lettres et des notes inédites du Général CASTELNAU)

par LOUIS SONOLET

La Littérature norvégienne

par KRISTIAN ELSTER

La Société sous Louis-Philippe

par LUCIEN CORPECHOT

PAGES DE MA VIE

Je me rappelle l'époque de mes cinq ans.

Un soir sombre d'automne, je suis assis dans la soupente, chez le meunier Tikhon Karpovitch, dans le village d'Omiétov, près de Kazan, par delà le faubourg des Drapiers. La femme du meunier, Kirillovna, ma mère et deux ou trois voisines filent dans la pénombre de la chambre qu'éclaire la lumière vacillante et pâle d'un morceau de bois résineux. Celui-ci est enfoncé dans un support en fer; les fumerons tombent dans un baquet rempli d'eau, chuintent en grésillant. Des ombres glissent sur les murs comme si quelque invisible personnage les tendait d'un voile noir. Derrière les vitres, le bruit de la pluie; dans la cheminée, les soupirs du vent.

Les femmes filent. A mi-voix, elles se content les unes aux autres d'effrayantes histoires : comment, la nuit, auprès des jeunes veuves reviennent par la voie des airs les défunts, leurs époux. Le mari mort apparaît sous la forme d'un serpent de feu, s'éparpille en gerbes d'étincelles au-dessus de la cheminée de l'izba, se mue en moineau dans l'âtre et prend ensuite l'aspect du bien-aimé que pleure la femme. Elle l'embrasse, le caresse, mais quand elle veut l'étreindre, il la prie de ne point lui toucher le dos.

— Et cela, mes chères, — explique Kirillovna, — parce qu'il n'a pas de dos, mais au lieu de dos, un feu vert, un feu tel que, si on le touche, il dévore à la fois l'homme et son âme.

Longtemps, un serpent de feu vint chez une des veuves d'un village voisin. La femme commença à dépérir et devint

songeuse. Les voisins s'en aperçurent, apprirent de quoi il s'agissait et lui conseillèrent de casser des ramilles dans la forêt et de faire avec celles-ci des croix sur toutes les portes, toutes les fenêtres de l'izba et toutes les fissures où qu'elles fussent. Ainsi fit-elle obéissant à ces braves gens. Et voilà que le serpent arrive et ne peut pénétrer dans l'izba. De fureur, il se métamorphose en cheval de feu et rue avec tant de force contre la porte d'entrée qu'il en renverse un battant.

. . . . . .

Tous ces récits me troublaient fort. Les entendre était effrayant et agréable. Je pensais : quelles étranges histoires il y a dans ce monde!

. . . . . .

Après ces récits, les femmes qu'accompagnait le bourdonnement du fuseau entonnaient de mélancoliques chansons : les neiges blanches et duvetées, l'angoisse des vierges, la lueur de la torche, trop faible à leur gré. En effet, le lumignon brûlait sans éclairer. Aux tristes paroles de la chanson, mon âme partait pour de douces rêveries; je m'envolais au-dessus de terre sur un cheval de feu, m'élançais à travers les plaines neigeuses, m'imaginais Dieu, le matin de bonne heure, laissant s'échapper d'une cage d'or, dans le vaste azur du ciel, le soleil, — cet oiseau de feu.

— Il est tard, Ivan devrait être rentré!

C'est la voix de ma mère que j'entends à travers mon sommeil.

Ivan, c'est mon père. Il rentrait à la maison vers minuit. Le matin, à sept heures, il prenait son thé et se rendait à l' « office ». Ce mot « office » me faisait peur, me rappelant le tribunal et les juges. Plus tard, j'appris que l' « office » était le bureau du zemstvo où mon père était employé en qualité de scribe.

De notre village jusqu'à l'office, il y avait six verstes. Mon père partait pour le travail vers neuf heures du matin. A quatre heures, il revenait à la maison et à sept heures, après s'être reposé et avoir pris du thé, il disparaissait de nouveau pour se rendre à son bureau d'où il ne rentrait qu'à minuit.

Une fois, je remarquai que, depuis deux jours déjà, il

n'était pas rentré et que ma mère était très inquiète. Le troisième jour, il revint ivre. Ma mère l'accueillit par des larmes et des reproches.

— Que faire maintenant? De quoi vivrons-nous? — demanda-t-elle avec angoisse.

Il était pénible et humiliant d'entendre mon père proférer contre ma mère des jurons obscènes et crier :

— Fiche-moi la paix! Va-t'en au diable! Laisse-moi vivre! Vous m'embêtez! Je ne fais que travailler. Il faut bien que je m'amuse aussi quelquefois.

Je compris alors que mon père allait à l'office pour travailler et que, comme beaucoup d'autres employés, il avait bu sa paye mensuelle. Je compris aussi que toute notre existence reposait sur le salaire de mon père. C'est avec cet argent que mère achète des concombres et des pommes de terre; grâce à cet argent qu'elle fait, avec des biscuits de seigle pilés ou de la mie de pain rassis, la savoureuse « moura », la soupe froide au kvass, à l'oignon, aux concombres salés et à l'huile de chenevis. Et c'est encore grâce à l'argent de mon père que mère, une fois par mois, fait solennellement des « pelmeni », un plat que j'adore et que j'attends toujours avec impatience, bien que je sache qu'on n'en peut manger qu'une fois le mois « après le vingt ».

A dater de ce jour, je considérai mon père avec plus d'attention, soit parce que j'avais senti ma sujétion à son égard, soit parce que j'étais effrayé et humilié de ses propos. Et lui, il se mit à s'enivrer de plus en plus souvent, après le vingt de chaque mois. Au début, cette date passait sans querelle; ma mère se bornait à pleurer en silence dans un coin; mais ensuite il commença à la traiter avec une brutalité toujours croissante; enfin, je vis qu'il la battait. J'avais beau crier, hurler, m'élancer à son secours, cela ne l'aidait pas, bien entendu. Je sautais en arrière, roulais sur le plancher, — il ne me restait que les larmes et les cris. Un jour, il la battit, jusqu'à ce qu'elle perdît connaissance. J'étais sûr qu'elle était morte. Elle gisait sur le coffre, sa robe déchirée, sans bouger, sans respirer, les yeux clos. Je hurlai et sanglotai désespérément, mais elle, ayant repris ses sens et jetant autour d'elle un regard sauvage, me caressa et me dit avec calme :

— Ne pleure pas, ce n'est rien!

Et, comme de coutume, elle inclina ma tête sur ses genoux et commença à écraser les parasites que j'avais dans les cheveux, tout en me consolant tristement :

— Il faut s'attendre à tout avec ces sales ivrognes, mon petit, ne fais pas attention à eux, ne fais pas attention à eux, mon enfant!

Après ces bagarres, la vie reprenait son cours ordinaire : mon père allait régulièrement à l'office, ma mère filait, cousait, lavait et raccommodait le linge. En travaillant, elle chantait toujours, elle chantait avec mélancolie et tristesse en même temps qu'avec entrain. Dans sa jeunesse, elle avait dû être des plus robustes, car maintenant il lui arrivait parfois de se plaindre :

— Je n'aurais jamais cru que mon dos pourrait un jour me faire mal, qu'il me serait difficile de laver les planchers ou le linge. Autrefois, j'avais aisément raison de tout travail, aujourd'hui c'est le travail qui a raison de moi!

Souvent, elle était battue par mon père, et cruellement. Quant j'entrai dans ma dixième année, ce n'était plus seulement les vingt du mois mais chaque jour que mon père s'enivrait; à cette époque surtout, il la battait très souvent et elle était justement enceinte de mon frère Basile.

J'avais pitié d'elle. C'était le seul être en qui j'eusse entière confiance et à qui je pouvais raconter tout ce qui se passait dans mon âme.

Tout en m'engageant à lui obéir à elle et à mon père, elle me répétait avec insistance que la vie est dure, qu'il faut peiner sans relâche et que, pour le pauvre, il n'y a pas d'issue. Les conseils et les ordres du père doivent être rigoureusement observés! Le père est intelligent, — pour elle, il était un législateur dont les ordres ne pouvaient être discutés.

Chez nous, grâce à la peine que se donnait ma mère, c'était toujours propre et bien en ordre. La veilleuse brûlait devant les saintes images. Souvent, je vis les yeux gris de ma mère regarder avec tristesse et résignation l'icone qu'éclairait à peine une flamme mourante.

Extérieurement, ma mère était une femme comme il y en a des milliers chez nous en Russie : pas très grande, le visage

doux, les yeux gris, les cheveux châtains toujours bien lissés. Si modeste, si effacée!

***

Mon père était un homme étrange. Haut de taille, la poitrine creuse, la barbe taillée, il n'avait rien du paysan. Ses cheveux souples étaient toujours peignés avec soin, — je n'ai jamais vu personne d'aussi bien coiffé. Dans nos minutes de câlinerie, j'aimais à passer ma main sur ses cheveux. Il portait des chemises molles à col rabattu cousues par ma mère et un petit ruban en guise de cravate. Plus tard, quand apparurent les chemises « fantaisie », un mince cordon remplaça le ruban. Sur sa chemise, un « veston »; aux jambes, des bottes graissées; au lieu de chaussettes, des bandes de toile.

Quand il n'avait pas bu, il était taciturne, ne disait que l'indispensable et toujours à voix basse, presque en murmurant. Avec moi, il était doux, mais dans ses moments d'irritation, il lui arrivait, on ne sait pourquoi, de m'appeler « fissure ».

Je ne me rappelle pas qu'à jeun il ait agi ou parlé avec grossièreté. Si quelque chose le contrariait, il grinçait des dents et s'en allait; mais il ne pouvait cacher son irritation que jusqu'au moment où il tombait en état d'ivresse et pour cela il lui suffisait de boire deux ou trois petits verres. Alors, je voyais devant moi un autre homme, — père devenait acerbe, il cherchait chicane pour des riens, il était désagréable à regarder. En général les ivrognes me répugnaient profondément, à plus forte raison — mon père. J'avais grande honte de lui devant mes camarades, les galopins des rues, bien que leurs pères fussent aussi, pour la plupart, des ivrognes invétérés. Qu'est-ce donc? me demandais-je. Un jour, je goûtai de la vodka, — liquide amer, infect! Je comprenais qu'on prît plaisir à boire du kvass ordinaire ou du kvass mousseux, mais à quoi bon avaler ce poison? Je décidai que la majorité des gens boivent pour se donner du courage et faire du scandale. Qu'un ivrogne dût nécessairement faire du scandale, cela me paraissait légitime, inévitable. C'était le cas de tous les ivrognes.

Quand il était saoul, mon père abordait le premier venu qui, pour une raison quelconque, lui inspirait de l'antipathie. Il commençait par saluer avec courtoisie cet inconnu et par lui parler avec une apparente bienveillance. Parfois un monsieur correctement vêtu écoute la tête obligeamment inclinée et en souriant ce que lui dit mon père :

— Que désirez-vous? — s'enquiert-il poliment.

Et soudain mon père de répondre :

— Je voudrais savoir pourquoi vous avez des yeux de cochon.

Ou bien encore :

— N'avez-vous pas honte d'avoir une gueule aussi déplaisante?

Le passant se met à jurer, crie à mon père qu'il est fou et que sa gueule à lui n'a rien d'humain non plus.

D'ordinaire, cela arrivait après cette date du vingt qui m'était odieuse. Ce jour-là, dans le milieu où je vivais, tous les gens, sans exception, s'empoisonnaient avec de la vodka et s'adonnaient à une débauche forcenée. C'étaient des jours de cauchemar ininterrompu : les gens perdaient leur aspect humain, hurlaient comme des déments, se querellaient, pleuraient, se vautraient dans la boue, — la vie devenait dégoûtante et terrible.

Ensuite, mon père restait couché vingt-quatre heures, buvant du kvass avec de la glace.

— Du kvass!

Il ne prononçait pas d'autres mots pendant ces vingt-quatre heures. Ses traits étaient tirés, ses yeux ceux d'un fou. Je m'étonnais qu'il bût autant et me vantais devant mes camarades que mon père pût boire du kvass comme un cheval de l'eau, — un seau ou deux. Ils n'étaient point surpris et semblaient me croire. Quand il n'était pas ivre, mon père ne me battait pas souvent, mais pourtant il lui arrivait de me battre, — et sans la moindre raison, me semblait-il. Je me souviens que je lançai une fois un très beau cerf-volant de papier que j'avais fait moi-même et auquel j'avais attaché des claquettes et des grelots. Il resta accroché au sommet d'un grand bouleau. Cela me faisait peine de le perdre. Je grimpai à l'arbre, atteignis le cerf-volant et redescendais

déjà lorsqu'une branche se brisa sous moi. Je virevoltai jusqu'en bas allant donner contre le toit, contre la palissade et enfin m'écrasai sur le sol si violemment que quelque chose craqua en dedans de moi. Je restai assez longtemps étendu à terre, mon cerf-volant déchiré dans les mains. Quand je fus reposé, je regrettai mon jouet, mais trouvai d'autres plaisirs et tout fut vite oublié.

Le lendemain, vers le soir, mon père ordonne :

— Fissure, prépare-toi pour aller aux bains!

Aujourd'hui encore, j'adore aller aux bains. Les bains publics en province sont une chose merveilleuse! Surtout l'automne, quand l'air est transparent, frais, légèrement imprégné d'une savoureuse odeur de champignons et de branches de bouleau, ces mêmes branches que les gens économes rapportent chez eux sous le bras après s'en être servis aux bains. Dans les sombres soirées d'automne chichement éclairées par des lanternes à pétrole, il est agréable de voir les gens bien lavés qui circulent dans les rues et la légère vapeur qui s'échappe d'eux; agréable surtout de savoir qu'en rentrant à la maison, ils prendront du thé aux confitures. J'aimais d'autant mieux aller aux bains qu'il était de rigueur chez nous de prendre, en rentrant, du thé avec des confitures.

A cette époque, mes parents étaient déjà installés en ville au faubourg des Drapiers.

Me voilà donc arrivé aux bains avec mon père. Il était d'excellente humeur. Nous nous déshabillâmes. Soudain, il m'enfonça un doigt dans les côtes et me demanda :

— Qu'est-ce là?

Je vis alors que mon corps était zébré de jaune et de bleu.

— Je suis tombé et me suis fait un peu mal.

— Un peu! Pourquoi es-tu tout rayé?

Je racontai consciencieusement ce qui m'était arrivé.

Alors mon père arracha du balai quelques grosses branches et se mit à me fouetter répétant :

— Ça t'apprendra à grimper aux bouleaux!

Cela ne me faisait pas beaucoup de mal mais j'avais honte devant les gens qui étaient aux bains. J'avais honte et j'étais mortifié tandis qu'eux étaient enchantés de cette distraction

inopinée. Bien que sans malice, ils riaient aux éclats, sifflaient, encourageaient mon père :

— Vas-y! vas-y! Comme ça! Flanque-lui une bonne rossée! N'épargne pas sa peau! Au bon endroit!

En général, je ne me froissais pas beaucoup quand on me battait, je trouvais cela dans l'ordre des choses. Je savais qu'au faubourg des Drapiers, tous, — petits et grands, — étaient battus. On y battait sans cesse, matin et soir. Les coups, c'est conforme à la loi, c'est inévitable! Mais ce supplice public aux bains devant des gens nus et pour leur divertissement me blessa profondément.

Plus tard, quand j'eus une douzaine d'années, je commençai à protester contre les débauches de mon ivrogne de père. Je me souviens qu'une fois ma protestation l'indigna si fort qu'il saisit un solide gourdin et se précipita sur moi. Craignant qu'il ne me tuât, je m'élançai dans la rue nu pieds, en caleçon de coutil et en chemise. Je courus quelques centaines de mètres en dépit des quinze degrés de froid et me réfugiai chez un de mes camarades. Le lendemain, toujours pieds nus, j'accourus à la maison. Mon père n'y était pas, et bien que ma mère m'approuvât de m'être enfui pour esquiver les coups, elle ne m'en gronda pas moins d'avoir couru pieds nus dans la neige. J'eus beau essayer de lui prouver que je n'avais pas eu le temps de mettre mes bottes, pour un peu, elle m'aurait battu!

Quand il avait bu, mon père chantait parfois mélancoliquement, d'une voix haute, presque féminine, qui semblait lui être étrangère et contrastait singulièrement avec son extérieur et son caractère. Il chantait une chanson dont les paroles étaient tout à fait absurdes :

Siksanikma,
Tchetvertakma,
Tazanitma,
Souleimatma,
Ossoum ta,
Bichtinikma,
Digin, digin,
Digin, digin!

Je ne pus jamais me décider à lui demander ce que signi-

fiaient ces mots mutilés, semi-tartares. Je ne pus jamais comprendre non plus le sens de certain dicton qu'il répétait souvent.

En général, il ne parlait jamais de Dieu. Il allait rarement à l'église, mais y priait avec grande dévotion. Il regardait devant lui avec recueillement, se signait et s'inclinait peu, mais on sentait qu'il répétait à part soi toutes les prières qu'il connaissait. Il est douteux qu'il en sût beaucoup, — je ne les lui ai jamais entendu réciter à la maison ni le matin ni le soir.

A l'église non plus, il ne m'adressait pas la parole et se bornait à me donner une taloche sur la nuque quand, debout à ses côtés, je commençais à m'amuser et à regarder la barbe, le nez et les yeux des voisins.

— Reste tranquille, fissure, — me disait-il, à voix basse après m'avoir frappé sur le crâne. Aussitôt, je me faisais humble devant le Seigneur et prenais la mine contrite d'un croyant.

Plus tard, quand je travaillai avec mon père, à l'office, je remarquai que son carton portait toujours un dessin : une tombe, un petit monticule surmonté d'une croix et en dessous cette inscription : « Ici, il n'y a plus ni souffrances, ni tristesses, ni soupirs, mais la vie éternelle. »

***

Malgré les incessantes querelles entre mon père et ma mère, il faisait tout de même bon vivre! Au village, j'avais de nombreux camarades, tous de braves garçons. Nous faisions la grande roue, grimpions sur les arbres et les toits, fabriquions des arcs, lancions de petits bateaux et des cerfs-volants. Nous allions dans les potagers, répandions les graines des pavots mûrs, en mangions, volions des raves et des concombres. Nous rôdions dans les aires et dans les ravins. Tout était intéressant. Partout la vie me révélait ses menus secrets et m'enseignait à l'aimer et à la comprendre.

Je m'étais creusé, derrière le potager, une tanière où je pénétrais en rampant. Je m'imaginais que je vivais seul sur terre, libre, sans père ni mère. Je songeais qu'il serait bon de se pourvoir de vaches, de chevaux et rêvais de choses vagues et enfantines, d'une vie semblable à un conte de fées. Ce qui

surtout me comblait de joie, c'étaient les rondes qu'on organisait deux fois par an à Siemik et à Spasse. Les jeunes filles maquillées de rouge et de blanc venaient dans des sarafanes bariolées ornées de rubans écarlates. Les gars eux aussi se paraient tout exprès. On formait un cercle et on menait une ronde tout en chantant de merveilleuses chansons. La démarche, la parure, les visages de fête qu'avaient les gens, tout cela révélait une autre vie, belle, digne, sans rixes, sans disputes, sans ivresse.

Un jour, mon père se rendait en ville avec moi aux bains publics. L'automne était avancé, il y avait du verglas. Il glissa et se démit le pied. Nous regagnâmes la maison tant bien que mal, — ma mère fut désespérée :

— Qu'allons-nous devenir? Qu'allons-nous devenir? — répétait-elle abattue.

Le lendemain matin, mon père l'envoya à l'office expliquer au secrétaire pourquoi il n'avait pu se rendre au travail.

— Qu'ils envoient quelqu'un constater que je suis vraiment malade. Ils vont me chasser, les cochons, c'est probable.

Je comprenais déjà que, si l'on renvoyait mon père, notre situation deviendrait terrible, il nous faudrait mendier de par le monde. Déjà nous n'avions pour tout asile qu'une petite izba que nous louions un rouble et demi par mois. Je me rappelle très bien l'effroi avec lequel mes parents répétaient ces mots :

— Chasser du service!

Ma mère fit venir les rebouteux, gens graves et pénibles; ils pétrirent la jambe de mon père, la frictionnèrent d'ingrédients à l'odeur pestilentielle. Je me souviens qu'ils allèrent même jusqu'à la brûler avec du feu, ce qui n'empêcha pas mon père de rester longtemps sans pouvoir se lever. Cet accident nous força d'abandonner le village et, pour nous rapprocher de l'endroit où travaillait mon père, nous nous installâmes en ville, rue du Marché-aux-Poissons, dans la maison Lisitzine où mes parents avaient vécu auparavant et où j'étais né en 1873.

La vie bruyante et malpropre de la ville me déplut. Nous nous serrâmes tous dans une seule pièce, — père, mère, moi, mon petit frère et ma sœur. J'avais alors entre six et sept ans.

Ma mère allait en journées, laver les planchers et raccommoder le linge. Elle m'enfermait à clef avec les petits dans la chambre depuis le matin jusqu'au soir. Nous vivions dans une masure en bois. Si un incendie avait éclaté, nous aurions bel et bien grillé! Pourtant, je réussissais à enlever le châssis de la fenêtre; nous rampions tous trois hors de la chambre, courions dans la rue sans oublier de rentrer à heure fixe. Je remettais soigneusement le châssis en place et personne ne se doutait de rien.

Le soir, sans lumière, dans une chambre fermée à clef, c'était effrayant. J'avais peur surtout en me rappelant les terribles contes et les sombres histoires de Kirillovna. A chaque instant, je croyais voir apparaître la sorcière et le loup-garou. En dépit de la chaleur, nous nous blottissions sous la couverture et restions couchés en silence craignant de sortir la tête et suffoquant. Quand l'un de nous toussait ou soupirait, les autres lui disaient :

— Chut! Retiens ton souffle!

Dans la cour, un bruit sourd. Derrière la porte, de prudents tâtonnements... J'étais ravi quand j'entendais les mains de ma mère, d'un geste sûr et calme, ouvrir la serrure.

Notre porte donnait dans un couloir mi-obscur, entrée de service d'un appartement habité par une certaine générale. Un jour qu'elle me croisa dans le corridor, la générale me parla d'un ton caressant de je ne sais plus quoi et ensuite s'informa si je savais lire et écrire.

— Non.

— Alors, viens chez moi, mon fils t'enseignera tes lettres.

J'allai chez elle. Son fils, un collégien d'une quinzaine d'années, comme s'il n'avait attendu que cela depuis longtemps, se mit en devoir de m'enseigner l'alphabet. J'appris assez vite à lire, à la joie de la générale, qui, chaque soir, me faisait faire la lecture à haute voix. Mais alors arriva quelque chose de tout à fait inexplicable : après avoir lu une page, il m'était impossible de comprendre de quel côté la tourner. Je la tournais de-ci, de-là et recommençais ce que je venais de lire. La générale m'expliquait avec persuasion comment il convient de tourner les pages des livres. Il me semblait avoir assimilé cette connaissance, mais, parvenu à la dernière

ligne, de nouveau, je ne sais pourquoi, je tournais la page gauche en arrière et la droite deux fois de manière qu'elle se plaçait devant mes yeux du côté déjà lu. Un jour, la dame se fâcha de cette bizarrerie et, dans son irritation, me traita d'imbécile. Mais cela ne servit à rien. Après avoir lu la page jusqu'au bout, je ne sus quand même pas de quel côté la tourner et j'éclatai en sanglots. Il me semble que, ni auparavant ni plus tard, je n'ai pleuré aussi amèrement. Mes larmes émurent évidemment la générale qui me dit :

— Assez lu!

Depuis lors, je cessai d'aller chez elle.

A quelque temps de là, les contes de Bova Korolievitch me tombèrent sous la main. Je fus très frappé de ce que le héros, à l'aide d'un simple balai, avait pu disperser et massacrer cent mille guerriers. « Brave gars, pensai-je, si j'en pouvais faire autant! » Stimulé par le désir d'une action héroïque, j'allais dans la cour, prenais le balai et me mettais à houspiller les poules, ce qui me valait d'être battu sans merci par les propriétaires de la volaille.

J'aimais à lire et lisais n'importe quel papier imprimé qui me tombait sous les yeux. Un jour, ayant pris une liste, j'y lus : *Prions pour la santé d'Ieraksa, d'Ivan, d'Eudoxie, de Fiodor, de Nicolas et d'Eudoxie.*

Ivan et Eudoxie, c'est mon père et ma mère; Fiodor, c'est moi; Nicolas et Eudoxie, c'est mon frère et ma sœur. Mais qui est cet Ieraksa? Ce nom inconnu me paraissait effrayant. Celui qui le portait était sans doute un être extraordinaire, un brigand, un sorcier, peut-être pis encore.

Je pris mon courage à deux mains et demandai :

— Père, qui est cet Ieraksa?

Mon père me fit ce récit bref et mémorable :

— J'ai travaillé au village jusqu'à dix-huit ans, j'ai labouré la terre. Ensuite, je suis parti pour la ville où j'ai fait un peu tous les métiers : porteur d'eau, dvornik, ouvrier dans une fabrique de bougies, enfin domestique chez le commissaire de police Tchirikov à Klioutchitch. Dans ce bourg vivait un sacristain du nom d'Ieraksa. C'est lui qui m'a enseigné à lire et à écrire. Jamais, je n'oublierai le bien qu'il m'a fait. Et toi non plus, n'oublie pas les gens qui te feront du bien, — ils

ne seront pas nombreux, c'est bien facile de se les rappeler!

Peu après, le nom du sacristain fut transféré par mon père de la page *Pour la santé de* sur la page *Pour le repos de l'Ame des serviteurs de Dieu.*

— Voilà, — dit mon père, — ici aussi, je lui réserve la première place.

Parfois l'hiver venaient chez nous des hommes barbus en chaussons de tille et en vestes de fourrure. Il se dégageait d'eux une forte odeur de pain d'orge mêlée à une autre odeur particulière aux gens de Viatka, et qui tient peut-être à ce qu'ils mangent beaucoup de farine d'avoine. C'était des parents de mon père, son frère et ses neveux. On m'envoyait quérir de la vodka, on buvait longuement du thé, on parlait des récoltes, des impôts, de ce que la vie était difficile au village, de ce qu'on avait saisi le bétail et jusqu'au samovar chez des gens qui ne s'étaient pas acquittés de leurs impôts.

— C'est dur!

Cette exclamation revenait si souvent et avec des intonations si différentes! Je songeais :

« Quelle chance que mon père soit installé en ville, que nous n'ayons ni vaches ni chevaux et que personne ne puisse nous prendre notre samovar! »

Un jour, je remarquai que mon père et ma mère étaient terriblement inquiets et s'entretenaient souvent à mi-voix, répétant maintes fois le mot « procureur » qui me semblait aussi effrayant que le mot Ieraksa.

— Qu'est-ce qu'un procureur? — demandai-je à ma mère.

Elle m'expliqua :

— Le procureur, c'est plus que le gouverneur!

Sur le gouverneur j'avais déjà quelques idées. Mon père avait raconté au voisin devant moi sous le porche :

« C'était Skariatine qui était alors gouverneur. Un beau jour, il s'amène au village, ordonne à tous les habitants de se coucher dans les rues et se met à les fouetter à coups de nagaïka. » Ayant appris qu'un procureur était plus encore qu'un gouverneur, je m'attendais à ce que le procureur fît coucher dans les rues tous les habitants de la ville pour les rosser de ses propres mains. Je ne manquerais pas d'en avoir aussi ma part!

Mais en réalité, l'affaire était plus simple. La sœur cadette de ma mère avait été enlevée et vendue par je ne sais qui à une maison publique; mon père, l'ayant appris, fit des démarches auprès du procureur afin qu'elle fût remise en liberté. A quelques jours de là, je vis apparaître chez nous tante Anna. Elle était fort belle, gaie, rieuse, et chantait sans cesse. Je commençai à comprendre que, dans cette vie, tout n'est pas aussi terrible qu'il semble d'abord quand on ne sait pas.

Dans notre cour travaillaient des maçons et des charpentiers; je leur portais en cachette du papier blanc dont ils se servaient comme papier à cigarettes. Tout en roulant leurs « sèches », ils me proposaient :

— Tire une bouffée, ça nettoie la poitrine.

La fumée âcre et verdâtre de leur mauvais tabac n'était guère à mon goût, — mais il faut tout connaître, — je pris une « sèche » et tirai. J'eus mal au cœur. Tout en éprouvant d'effroyables envies de vomir, je songeais avec philosophie :

— Voilà comment cela nettoie la poitrine!

Les jours de fête, maçons et charpentiers se saoulaient jusqu'à en perdre la raison et s'engageaient dans des rixes. Mon père faisait la bombe et du vacarme avec eux. Cela m'était désagréable et ne laissait pas de m'étonner. Mon père n'est pas des leurs, il s'habille avec distinction et porte une cravate tordue à la manière d'un cordon. Tandis que les autres, — des gens de rien. Il ne sied pas à mon père de s'enivrer avec eux!

Notre propriétaire, le marchand Lisitzine avait une fille qui jouait du piano. Cette musique me paraissait divine. Je crus d'abord que la jeune fille jouait d'un orgue de barbarie ordinaire, c'est-à-dire qu'elle tournait simplement une manivelle et que la musique se faisait d'elle-même à l'intérieur de la caisse, mais j'appris bientôt qu'elle faisait jaillir ces sons sous ses doigts. « C'est habile, pensai-je, voilà ce qu'il me faut apprendre! » Or il arriva soudain, comme par enchantement, qu'un des locataires de la maison mit en loterie son vieux clavecin; mes parents me prirent un billet et je gagnai le lot. J'en fus follement content, convaincu que maintenant j'allais pouvoir apprendre à jouer. Mais quel ne fut pas mon chagrin quand, en dépit de mes instantes sup-

plications, on ferma le clavecin à clef en m'interdisant d'y toucher! Dès que je m'approchais de l'instrument, les adultes criaient :

— Prends garde, tu vas le casser.

Par contre, lorsque je tombais malade, ce n'était déjà plus sur le plancher mais sur le clavecin que je dormais. Je me disais parfois : « Si je soulevais le couvercle, si j'essayais, peut-être que je sais déjà jouer? »

Je couchai longtemps sur le clavecin. Il me semblait étrange qu'il fût permis d'y dormir et interdit d'en jouer. Peu après, cet encombrant instrument fut vendu vingt-cinq ou trente roubles. J'avais environ huit ans quand, à Noël ou à Pâques, je vis pour la première fois sur les tréteaux le saltimbanque Iachka.

A cette époque, Jacob Mamonov était connu dans toute la région du Volga comme un « paillasse » et un « père Carnaval ». Robuste, sur le retour de l'âge, des yeux tout à la fois railleurs et courroucés dans une face de rustre, d'épaisses moustaches noires coulées en fonte, — Iachka était passé maître dans l'art de faire ces bons mots d'un comique lourd, taillé à coups de hache, qui jusqu'aujourd'hui alimentent la rue et la place publique.

Ses grosses plaisanteries, ses railleries audacieuses aux dépens du public, sa voix tonitruante et éraillée, toute sa personne m'écrasait et me fascinait. A mes yeux, Iachka était un maître intrépide et un dompteur d'hommes. J'étais convaincu que tout le monde, y compris la police et le procureur, avait peur de lui.

Je le contemplais bouche bée, avec ravissement, retenant ses facéties :

— Eh la bru, tête de grue, viens à nous, sur mes genoux! — criait-il à la foule qui stationnait devant sa baraque.

Bousculant les artistes, il s'avançait sur les tréteaux, brandissant un pantin en loques et braillant :

— Dispersez-vous, le gouverneur vient à vous!

Charmé par cet artiste forain, je restais si longtemps devant sa baraque que mes jambes étaient engourdies par le froid et que les oripeaux bariolés des baladins me faisaient voir trouble.

« Être un homme comme Iachka, voilà le bonheur, » rêvais-je.

Il me semblait que tous ces mimes étaient pleins d'une joie inépuisable et qu'ils aimaient à faire les pitres, à plaisanter et à rire aux éclats. Maintes fois, lorsqu'ils s'avançaient sur les tréteaux, je vis de la vapeur s'élever d'eux comme d'un samovar. Naturellement, il ne me vint pas à l'esprit que ce pût être la sueur produite par une tension musculaire douloureuse et un travail diabolique.

Je n'oserais affirmer avec une entière certitude que ce soit précisément Jacob Mamonov qui ait éveillé, dans mon âme, à mon insu, mon penchant pour la vie artistique. Mais peut-être est-ce justement à cet homme voué au divertissement de la foule que je dois mon goût précoce pour le théâtre et le spectacle, si différents de la réalité. J'appris bientôt que Mamonov avait été cordonnier et avait donné ses premières « représentations » avec sa femme, son fils et ses apprentis qui constituaient sa première troupe. Cela ne fit que relever son prestige à mes yeux. Il n'est pas donné à n'importe qui de se hisser d'un sous-sol sur les tréteaux. Je passais des journées entières à le contempler et j'étais bien affligé quand venait le grand carême et que Pâques et la semaine de Quasimodo étaient passées. Alors, la place se vidait; on enlevait les bâches de la baraque, mettant à nu sa frêle ossature de bois. Plus personne sur la neige foulée, jonchée d'écorces de tournesol, de coquilles de noix et de papillotes éventrées. La fête s'est évanouie comme un rêve et la place qui, tout à l'heure n'était que gaieté, rumeurs et animation, a l'air maintenant d'un cimetière auquel manqueraient les tombes et les croix.

Après, pendant longtemps, je voyais en songe des choses étranges : de longs couloirs aux fenêtres rondes par lesquelles j'apercevais des cités d'une beauté féerique, des montagnes, des temples somptueux comme il n'y en a pas à Kazan et beaucoup de choses merveilleuses qu'on ne voit qu'en rêve.

***

Nous nous étions installés au faubourg des Tartares dans une petite chambre au-dessus d'une forge. A travers le plancher,

on entendait les coups joyeux et rythmés des marteaux battant le fer et l'enclume. Dans la maison habitaient des charrons, des carrossiers et un pelletier cher à mon cœur. L'été, je dormais dans les équipages en réparation ou dans une voiture neuve qu'on venait d'achever et d'où se dégageait une appétissante odeur de maroquin, de vernis et de térébenthine.

Le pelletier était un homme aux yeux et aux cheveux noirs, au visage oriental. Il me confiait du travail : je devais étendre sur le toit, pour les faire sécher, toutes sortes de fourrures et les battre ensuite avec de souples et menues baguettes. Pour cette besogne, il me payait cinq copecs. C'était pour moi richesse et bonheur! Pour deux copecs, je pouvais aller aux bains du lac Kaban où, dans le compartiment réservé à la noblesse, je nageais si longtemps dans l'eau froide que j'en sortais bleu comme un tétard. Impossible d'emmener avec moi mon frère et ma sœur qui étaient petits encore : mon frère, un gamin vif, gai et intelligent; ma petite sœur douce et pensive. Je l'appelais « grognon ». Avec l'argent que je gagnais, je leur achetais de la « khalva ». Nous nous régalions en enfonçant nos jeunes dents dans cette masse blanche, dure comme pierre. C'était amusant de sentir cette chose étrange adhérer fortement aux machoires, devenir pâteuse comme la poix des cordonniers et fondre en remplissant la bouche d'une délicate saveur de lait et de craie.

Je me souviens du forgeron, un jeune et joyeux gars. Il me faisait gonfler ses soufflets et, en échange, me forgeait des palets de fer pour jouer. Il ne buvait pas de vodka et chantait très bien. J'ai oublié son nom, mais il m'aimait beaucoup et, moi aussi, je l'aimais.

Quand il entonnait une chanson, ma mère assise près de la fenêtre, avec son ouvrage, soutenait son chant. J'étais ravi d'entendre deux voix chanter si bien d'accord. J'essayais de me joindre à elles; je chantais, mais en sourdine pour ne pas embrouiller la chanson. Le forgeron m'encourageait :

— Vas-y, Fedka, vas-y! Chante! Ton âme en deviendra plus joyeuse. Le chant, c'est comme l'oiseau : lâche-le, il s'envole.

Même sans chanson, j'avais le cœur joyeux! Pourtant, en

effet, s'il m'arrivait de chanter à la pêche ou dans les champs, il me semblait, une fois la chanson terminée, qu'elle continuait à vivre et à voler de ses propres ailes.

J'allais rarement à l'église. Or, un jour que je jouais non loin de Saint-Barthélemy, j'y entrai. Dès le seuil, j'entendis des chants harmonieux. Je fendis la foule et parvins auprès des chantres. Les chœurs étaient composés d'hommes et de petits garçons. Je remarquai que ces derniers tenaient dans les mains des feuilles de papier réglé. J'avais déjà entendu dire qu'il existait des notes pour le chant et j'avais même vu du papier réglé avec des crochets noirs, signes incompréhensibles selon moi. Mais ici, j'observai quelque chose de tout à fait inaccessible à l'esprit : le papier que les petits garçons avaient entre les mains était réglé, mais entièrement blanc, sans crochets noirs. Il me fallut réfléchir longtemps avant de deviner que les notes étaient écrites sur le côté de la feuille tourné vers le chanteur. C'était la première fois que j'entendais chanter en chœur, cela me plut beaucoup.

A quelque temps de là, nous emménageâmes de nouveau au faubourg des Drapiers dans deux petites chambres situées au sous-sol. Je crois que, le jour même de notre arrivée, j'entendis au-dessus de nous des chants d'église et j'appris aussitôt qu'un maître de chapelle habitait l'étage supérieur et qu'il avait à ce moment-là une répétition chez lui. Quand les voix se furent tues et que les chanteurs s'en furent allés, je montai bravement et demandai à un personnage que je distinguais mal, tant j'étais confus, s'il voulait bien m'engager comme chantre. Il décrocha son violon :

— Suis l'archet ! — me dit-il.

Je « tirai » quelques notes avec soin en suivant le violon. Alors le maître de chapelle :

— La voix y est, l'oreille aussi. Je vais t'écrire des notes, tu les apprendras.

Il écrivit une gamme sur la portée et m'expliqua ce qu'étaient les dièses, les bémols et les clefs. Tout cela m'intéressa sur-le-champ. J'assimilai vite ces difficiles notions et, aux troisièmes vêpres, je distribuais déjà aux chantres leurs parties d'après les clefs. Ma mère se réjouit fort de mes succès; mon père y resta indifférent; néanmoins, il exprima l'espoir

que peut-être, si je chantais bien, je pourrais ajouter, ne fût-ce qu'un rouble, à son maigre salaire. C'est ce qui arriva. Je chantai sans rémunération un trimestre environ, après quoi le maître de chapelle me fixa un salaire d'un rouble et demi par mois.

Il s'appelait Chtcherbinine. C'était un homme singulier. Il portait de longs cheveux rejetés en arrière et des lunettes bleues qui lui donnaient un aspect noble et sévère bien que son visage fût affreusement grêlé de petite vérole. Il s'habillait d'une sorte de vaste robe de chambre noire, sans manches, et d'une cape; sur la tête un chapeau de brigand. Il était peu loquace. En dépit de toute sa distinction, il buvait éperdument, comme tous les habitants du faubourg des Drapiers; en outre, étant scribe au tribunal d'arrondissement, la date du vingt lui était aussi fatale. Dans notre faubourg, plus que dans n'importe quelle autre partie de la ville, après le vingt, les gens faisaient peine à voir. Ils étaient malheureux, fous, et menaient grand vacarme avec le concours de tous les éléments et le répertoire des plus basses injures. J'avais pitié du maître de chapelle et, lorsque je le voyais abominablement saoul, mon cœur souffrait pour lui.

Les commis du marchand Tchernoïarov organisèrent, à je ne sais plus quelle occasion, une soirée dans la maison de leur patron. Ils prièrent Chtcherbinine de leur envoyer des chanteurs. Le maître de chapelle m'ayant choisi ainsi que deux autres camarades, nous allions à trois chez les commis pour les répétitions. On nous bourrait de pâtisseries et de thé dans lequel on pouvait mettre du sucre à volonté. C'était magnifique! A la maison et même dans les échoppes où nous autres gamins allions prendre du thé, entre la messe basse et la grand'messe, il était permis seulement de grignoter un petit morceau de sucre et non de sucrer le liquide. Tandis qu'ici on pouvait mettre dans son verre jusqu'à cinq morceaux! Les vendeurs étaient très gentils; ils nous traitaient avec bonhomie et nous régalaient cordialement. A la soirée assistèrent des marchands, des messieurs et des grandes dames. C'était bien éclairé, joyeux, inusité pour moi et agréable en somme. Nous chantâmes un trio qui commençait par ces mots :

Sombres sont les nuits.
Les yeux des mortels...

Il me souvient que cela s'intitulait *Hymne de Noël*. Pour d'incompréhensibles raisons, le chœur se dispersa et Chtcherbinine dut suspendre son activité. Évidemment cela lui fut pénible, car il se mit à boire plus encore. Quand il était ivre, il m'appelait chez lui, prenait son violon et à trois, — lui, le violon et moi, — nous chantions, et si bien, parfois, qu'on avait envie de pleurer d'une joie imprécise. Après quoi, il s'en allait au cabaret et, aussitôt rentré, m'appelait de nouveau pour chanter. Je ne me rappelle pas qu'il m'ait parlé d'une chose importante ni qu'il m'ait rien enseigné, mais, évidemment, je lui plaisais comme lui me plaisait. C'était un homme solitaire et sombre, sans doute un de ces Russes peu nombreux qui souffrent en silence et sont trop fiers pour se plaindre de la destinée. Une fois, vers le soir, il m'appela :

— Allons!

— Où?

— Chanter les vêpres.

— Où? Avec qui?

— A nous deux.

Et, par les ravins, longeant des hangars en briques, nous nous rendîmes à l'église de Sainte-Barbe Martyre située au champ d'Arski. Nous y chantâmes les vêpres à deux voix, soprano et basse, et, le lendemain, la messe. Longtemps, nous allâmes ainsi d'église en église jusqu'à ce que Chtcherbinine entrât au monastère du Saint-Sauveur pour y diriger le chœur épiscopal. Là je devins exécutant et reçus non plus un rouble et demi mais six roubles par mois. Un gros salaire! En outre, je gagnais de l'argent aux enterrements, aux mariages, aux *Te Deum*. J'aurais dû remettre cet argent à mes parents, mais, bien entendu, j'en dissimulais une partie. Quand on me donnait un rouble vingt copecs pour un enterrement, j'en gardais la moitié pour Iachka et pour les friandises. J'étais ravi : quelle magnifique chose que le chant! C'est pour vous-même un immense plaisir, et encore on vous paye par-dessus le marché, et l'on peut aller admirer le talent de Jacob Ivanovitch Mamonov!

A Noël, j'allai comme tous les chantres « célébrer le Christ »

et chanter en chœur *Gloire à Dieu au plus haut des Cieux!*, le concerto de Bortnianski, ainsi que le trio *Sombres Nuits*. Ces chants plurent à nos hôtes qui nous donnèrent cinquante copecs. Nous chantâmes encore ailleurs et fîmes si bien qu'à la fin de la journée, nous avions ramassé six roubles environ. C'était suffisant pour s'amuser pendant les fêtes de Noël.

Tout en m'occupant de chant, je faisais mes études à l'école primaire de Vedernikov. Dans cette école, garçons et filles étudiaient ensemble, aussi ne tardai-je guère à avoir un roman avec une des élèves.

J'étais assez doué; j'apprenais facilement, donc avec nonchalance et paresse. Je préférais glisser sur un patin, — sur un seul, — une paire coûtait trop cher. Il m'arrivait souvent de perdre mes livres de classe, parfois même je les vendais pour acheter des friandises, et je ne savais presque jamais mes leçons.

J'étais assis à côté d'une fillette plus âgée que moi de deux ans environ. On l'appelait Tania. Elle me venait en aide dans les minutes difficiles en me soufflant. Par là, elle éveilla en moi un sentiment de profonde sympathie. Un jour, dans le corridor, pendant la récréation, débordant d'un vif désir de la remercier, je l'embrassai. Elle s'effraya un peu, jeta un regard autour d'elle et murmura :

— Qu'as-tu fait? Qu'as-tu fait? La maîtresse aurait pu te voir. Quand nous jouerons dans la cour, nous nous cacherons ensemble et tu m'embrasseras.

J'ignorais qu'un garçon de mon âge ne devait pas embrasser les petites filles; je compris seulement que c'était impossible de s'embrasser devant la maîtresse, sans doute parce qu'elle ne nous avait pas enseigné à le faire. L'idée confuse que le baiser pût être défendu ne me vint que lorsque j'embrassai Tania dans un coin commode et sentis que c'était meilleur de s'embrasser ainsi que devant les gens. Dès lors, je cherchai les occasions de rester en tête à tête avec elle et nous nous embrassions tant que nous voulions. Je ne crois pas que ces baisers aient eu un autre caractère que de pures caresses d'enfant, — caresses dont le cœur humain est si avide à tout âge. Naturellement, la maîtresse ne tarda pas à nous surprendre. Mon amie et moi fûmes chassés de l'école. Mon

père et ma mère connurent-ils la raison de mon bannissement? Je ne le sais. Je crois que non; autrement, on m'aurait donné une fessée dont je me souviendrais.

Toutefois, cet incident ne fut pas sans laisser de traces sur mon âme. Je compris que les baisers sont plus doux quand on se cache et, quand la maîtresse m'eut puni, il m'apparut que les baisers sont chose honteuse. En outre, cet incident éveilla en moi la curiosité de la femme et modifia mes sentiments envers elle. Jusqu'alors, j'accompagnais parfois ma mère aux bains publics, maintenant je m'y refusais craignant d'éprouver de la honte.

Peu après, j'entrai dans la quatrième école paroissiale où je ne fis pas long feu non plus. La raison en fut un étrange accident : un jour que j'allais en classe, un gaillard se précipita de la porte cochère de Jouravliov et avec un gourdin, sans doute, me porta derrière la tête un grand coup qui me fit saigner. Puis il disparut.

Je geignais en appliquant de la neige sur ma blessure et continuai mon chemin, me demandant pourquoi on m'avait frappé? Ni à l'école ni à la maison, je ne soufflai mot à personne de ce qui m'était arrivé. Si mon père avait appris que l'on m'avait cassé la tête, c'est encore moi qu'il aurait rossé. La blessure commença de suppurer, mais sous les cheveux ça ne se voyait pas.

Par malheur, à quelques jours de là, je fis une espièglerie en classe, ou bien je répondis mal au maître, qui justement « aimait à plumer la gelinotte ».

Voici comment on plume la gelinotte : on prend sur la nuque, entre le pouce et l'index, un mèche de cheveux et, tout en la serrant vigoureusement, on la tire très fort de bas en haut. C'est comme si l'on vous arrachait le cou. Le maître pluma la gelinotte juste à l'endroit de la plaie. Je hurlai de douleur. Des lèvres de la plaie jaillit du sang mêlé de pus. Je me précipitai à la maison où je reçus une volée parce que je ne voulais rien apprendre.

— Coupez-moi en deux, — déclarai-je, — mais je ne remettrai plus les pieds dans cette école.

On me traita d'animal acariâtre, de fissure, et de beaucoup d'autres noms encore. Puis, mon père ayant décidé

que je ne ferais jamais rien de bon, me mit en apprentissage chez mon parrain, le cordonnier Tonkov. J'étais déjà allé le voir auparavant avec mes parents. Je me plaisais beaucoup chez lui. Dans l'atelier se trouvait une armoire vitrée où des formes et des cuirs étaient soigneusement rangés sur les rayons. L'odeur du cuir m'attirait et j'aurais bien voulu jouer avec les formes. Tout était fort intéressant. J'aimais surtout la femme de Tonkov. Chaque fois que je venais, elle me régalait de noisettes et de croquettes de pain d'épice à la menthe. Sa voix était douce et caressante et, pour moi, se confondait étrangement avec le parfum du pain d'épice. Elle parle, je regarde sa bouche et il me semble que ce n'est pas avec des mots qu'elle parle, mais avec des croquettes parfumées. Plus tard, lorsque, déjà artiste, je venais à Kazan et rencontrais cette femme, sa voix suave me donnait la même impression de légères et savoureuses croquettes de pain d'épice à la menthe.

En me confiant au cordonnier, mon père me dit gravement :

— Quand tu sauras coudre des bottes, tu seras un homme, tu passeras maître-cordonnier, tu gagneras de l'argent et pourras nous aider.

Je me fis volontiers cordonnier, persuadé que cela valait mieux que de savoir la table de multiplication à la suite et au hasard. Et voilà encore que ma mère m'avait fait deux tabliers à bavettes! Je me souviens que c'était l'automne. Les premières gelées avaient commencé quand ma mère m'accompagnait à l'atelier. J'allais pieds nus, en tablier neuf. Les mains fourrées sous ma bavette, comme il sied à un véritable cordonnier, je regardais sans cesse de tous côtés en marchant, — comment se comportait à mon égard le peuple de Kazan? Le peuple, en raison de son immémoriale indifférence aux événements historiques, ne prenait sans doute pas garde à moi, mais j'étais convaincu que tous les gens pensaient intérieurement :

— Tiens, tiens, voici encore un nouveau maître-cordonnier!

Ma mère soupirait. En passant au marché, elle m'acheta cinq concombres pour un copec; j'en mis quatre sous ma bavette et le cinquième dans ma bouche et marchai tirant au monde entier une grande langue verte.

Tonkov était un homme robuste, haut de taille, aux cheveux bouclés. Il portait une blouse blanche, de larges pantalons de satinette et d'étranges chaussures. Il m'accueillit avec bonhomie :

— Aujourd'hui, regarde. Demain tu te mettras à l'ouvrage!

Possédé du désir de travailler, je dormis mal la nuit. Le matin, je sautai à bas de mon lit en même temps que les autres à six heures. J'avais une terrible envie de dormir. On me donna un verre de thé avec du pain, puis le patron me montra comment tordre le ligneul. Je me mis au travail avec zèle, mais, à mon grand étonnement, la besogne n'avançait pas. Tout d'abord, les maîtres-ouvriers ne firent pas attention à moi, mais bientôt ils me traitèrent d'imbécile.

J'appris à tordre le ligneul, — il fallait y introduire, par les deux extrémités, des soies de porc, ce qui était plus difficile encore. Le sommeil commençait à me vaincre. Du moins, le premier jour, on ne me battit pas.

J'appris plus vite à piquer qu'à tordre le ligneul, mais non toutefois sans l'encouragement de quelques taloches. Par bonheur, le patron était mon parrain, les compagnons ne laissaient pas d'en tenir compte. Mais la destinée ne voulait pas que je devinsse cordonnier. Je ne tardai pas à prendre froid et à tomber malade. Je me souviens que j'étais couché sur le poêle brûlant sans parvenir à me réchauffer. Mon parrain me donna une pomme. Je mordis dedans et recrachai avec dégoût. La saveur en était abominable! Puis, je me retrouvai à la maison et, comme à travers un songe, je me rappelle que j'accompagnai mon père au cimetière. Il portait, soutenu par une serviette mise en bandoulière, un cercueil où reposait mon frère Nicolas. Puis ce fut l'hôpital : ma sœur était couchée à côté de moi sur un autre lit de fer. Les jambes me brûlaient affreusement comme si quelqu'un les eût touchées avec du feu. Un homme noir les passait au vaporisateur. Cependant j'éprouvais une sensation délectable, j'étais dans la béatitude, mais à peine avait-il cessé que la brûlure recommençait, insupportable.

Ma mère est assise sur le lit de ma sœur :

— Que dites-vous? — demande-t-elle, — est-ce qu'on peut couper la gorge à quelqu'un?

Devant moi, tout tourne, tout vacille. Ma tête est pleine de brume; néanmoins, je devine que c'est dans la gorge de ma sœur qu'on veut tailler. Cela ne me surprend pas. Nous ne sommes pas dans un repaire de brigands mais à l'hôpital. Si l'on affirme qu'il faut couper la gorge c'est que cela est nécessaire. Mais ma mère n'y consentit pas et ma sœur mourut. C'était mon tour.

Je commençais à me rétablir, seulement je faisais peau neuve comme un serpent. Puis je fus pris d'un appétit féroce que je ne pouvais assouvir.

Un jour un interne, s'étant approché de moi, me demanda :

— Eh bien, mon petit, que veux-tu manger? Il y a des côtelettes, de la soupe d'orge et du bouillon de poule. Choisis.

Je choisis le bouillon de poule, pensant qu'on me donnerait et le bouillon et la poule. Quelle amère déception quand on m'apporta une assiette de soupe où nageait un menu morceau de je ne sais quoi! Après avoir mangé la soupe, je demandai :

— Et la poule?

— Quelle poule?

— On m'avait dit...

— Et tu t'imaginais qu'on te donnerait une poule entière. Non mon petit, cela ne se fait pas.

— Quel dommage que cela ne se fasse pas!

Quand je fus guéri, on me plaça de nouveau chez un cordonnier, mais chez un autre, cette fois. Mon père trouvait que mon parrain me gâtait trop et ne pouvait rien m'enseigner.

Chez le cordonnier Andreev, je fus serré comme dans un étau. Bien que je fusse déjà capable de tordre le ligneul et de piquer le cuir, on m'obligeait à laver le plancher, à nettoyer et à préparer le samovar, à accompagner la patronne au marché et à traîner derrière elle un lourd panier de provisions. Le bagne en somme. On me battait sans pitié. S'ils n'ont pas mutilé le gosse, ce n'est pas faute de zèle de leur part, mais grâce à la résistance de mes os! Ici, j'appris du moins à travailler convenablement et, les jours de fête, je commençais à faire moi-même de petites réparations : je mettais une pièce ou un morceau de cuir à un talon tourné. Mon unique plaisir était d'aller chez les clients. Quand je

leur portais des bottes, je prenais le chemin des écoliers pour jouir un peu de l'air et de la liberté. Parfois, le client me donnait cinq ou dix copecs de pourboire. Souffrant constamment de la faim, j'achetais du pain blanc que je mangeais avec du thé. Mes compagnons me taquinaient :

— Tu vas t'empiffrer!

Non que le patron nous nourrît mal, mais bien souvent, je n'avais pas le temps de manger mon soûl. En outre, il existait un fâcheux règlement : la soupe était servie dans une écuelle commune. Nous devions tous commencer par prendre le liquide et lorsque le maître-compagnon de corvée frappait sur le bord de l'écuelle avec sa cuiller, alors seulement il était permis de « tirer » la viande. Bien entendu, il fallait se hâter pour attraper, le plus souvent possible, les plus gros morceaux. Or, quand les adultes remarquaient que l'un de nous mâchait trop vite ou avalait tout rond, le compagnon lui frappait le front de sa cuiller :

— Ne te presse pas, charogne!

Avec de l'adresse, quelle belle bosse on peut vous faire au front rien qu'avec une cuiller en bois!

En automne c'était encore supportable! Les soirées étaient longues. Le patron économe ne voulait pas allumer la lampe et, durant une heure environ, avant la pleine obscurité, nous restions dans le demi-jour. On pouvait souffler. A l'approche de Noël, par contre, la besogne s'accumula. Il fallut travailler de cinq heures du matin à minuit. Ces journées de vingt heures me faisaient dépérir. Je n'avais déjà plus « que la peau et les os ». Je commençai à craindre qu'à leur tour mes os aussi ne se desséchassent.

Tout en travaillant à l'atelier, je continuais à chanter dans le chœur, mais rien qu'aux messes. Faute de temps, je ne pouvais plus assister aux mariages ni aux enterrements. Il va sans dire que j'étais hors d'état de chanter les vêpres car, le soir venu, c'est à peine si je pouvais me tenir sur mes jambes.

Au printemps, dès qu'il fit plus chaud et qu'il fut possible de sortir nu pieds, je déclarai à mon père que je ne pouvais plus travailler, que j'étais malade. Je n'avais aucune maladie bien définie, mais j'éprouvais un vague malaise. Sous la plante de mes pieds apparurent des taches jaunes et dures.

Ce n'était pas des cors, mais des durillons en dessous de la peau qui me faisaient très mal. J'en profitai pour les montrer à mon père.

Quelle ne fut pas ma terreur quand il m'emmena à la clinique! Tout en marchant derrière lui, je songeais :

— Mon Dieu, que va-t-il arriver? Le docteur verra certainement que je n'ai pas mal aux pieds. Mon père me rossera et me renverra à l'atelier. Là aussi, je serai battu.

Mais la science m'épargna ces tortures. Après qu'il m'eut tâté le pouls, le docteur appela les étudiants, leur raconta quelque chose, me prescrivit un onguent et me défendit de beaucoup marcher. En accompagnant mon père à la pharmacie, je clopinai plus encore qu'auparavant par respect et reconnaissance pour la médecine. Mais dès qu'il m'eut quitté, je pris mes jambes à mon cou et me précipitai à la maison où je déclarai joyeusement à ma mère que j'étais un peu malade, que ce n'était rien et qu'il suffisait d'enduire les pieds de pommade. Elle me plaignit. Après m'être graissé les pieds, je m'apprêtais à sortir :

— Mais la pommade va s'en aller, — objecta-t-elle. — Si tu restais un peu assis.

Je lui expliquai que l'onguent avait déjà pénétré à l'intérieur. Et de nouveau recommença la vie en liberté en compagnie de joyeux camarades.

On me plaça ensuite dans la sixième école municipale. Le maître, grand amateur de chant choral, possédait un violon. Depuis longtemps, j'aimais cet instrument à la folie. Je me mis à tourmenter mon père pour qu'il m'en achetât un, — apprendre à en jouer devait être très facile. Il m'était impossible d'en faire l'acquisition avec l'argent que j'avais distrait de mon salaire, j'eusse ainsi révélé à mon père que je ne lui avais pas remis tout ce que je gagnais. Et puis, je trouvais que c'était dommage, car je ne manquais pas de bonnes occasions de dépenser mon argent. Mon père m'acheta un violon chez un marchand de bric à brac. Je fus follement heureux et commençai sur le champ à racler les cordes avec l'archet. Cela grinçait terriblement. Après m'avoir écouté un instant, mon père me cria :

— Ah ça, fissure, si cela doit durer longtemps, je te cognerai sur la caboche avec ton violon.

Pourtant j'appris assez vite la première position, mais il me fut impossible d'aller plus loin, car il n'y avait personne qui pût m'en enseigner davantage. Les maîtres de chapelle, autodidactes eux aussi, ne jouaient pas mieux que moi. Néanmoins cet instrument m'aida à écrire mon trio.

A cette époque, j'étais âgé d'environ onze ans et j'avais déjà quelques bons camarades. C'est bizarre, mais tous sans exception moururent en pleine jeunesse. Le chef de la bande, Genia Birilov, mourut de maladie alors qu'il était officier; Ivan Mikaïlov, fils du gardien du Conseil Municipal, devint un alcoolique effréné; Stéphane Orininski fut tué par je ne sais qui sur la Kazanska, il faisait à ce moment ses études à l'Institut vétérinaire; Ivan Dobrov, diacre ou sous-diacre de village, tandis qu'il faisait sa quête annuelle à travers les hameaux, roula, étant ivre, du traîneau et fut gelé. C'est étrange!

Genia Birilov, fils d'un capitaine en retraite, n'était pas riche, mais semblait vivre dans l'aisance. Je me rappelle avoir dîné un jour chez lui; au dessert, on me donna du gâteau. Bien entendu, je vidai mon assiette du mieux que je pus et fus fort étonné de voir mon camarade laisser un morceau de tarte, — un petit morceau, il est vrai. Je retins ce fait, dans lequel je crus voir un signe de la distinction de Genia. En qualité d'intellectuel de notre bande, il faisait notre éducation. Avant de le connaître, nous nous promenions à travers les rues, en bandes turbulentes, les jours anniversaires des souverains. A l'heure des illuminations, nous éteignions les lampions, emplissions nos bouches de pétrole que nous recrachions ensuite sur des torches allumées d'où jaillissait une gerbe de feu. Mais le plus grand plaisir de la fête consistait à rencontrer une bande de galopins et à engager avec eux un loyal combat. Après ces balades, beaucoup d'entre nous gardaient les yeux pochés jusqu'à la fête suivante.

Genia nous persuada de ne plus errer dans les rues nu pieds, de mettre des bottes, ou du moins des galoches, de ne plus nous battre, et en général de nous comporter avec décence.

Dans le même immeuble que nous habitait un élève au séminaire, Ivan Dobrov. J'appris de lui une chose singulière : dans l'alphabet latin, les lettres sont dans un complet désordre, on ne dit pas comme chez nous : *a, b, v, g,* mais *a, b, c, d, e.* Cela me surprit beaucoup. Je fus plus étonné encore d'entendre combien cette langue était harmonieuse quand Dobrov déclamait les *Catilinaires.* Comment cela se pouvait-il? L'alphabet est tout en désordre et la langue ne laisse pas d'être belle! Et pourquoi Catilina et non simplement Catharina? Que de choses surprenantes on rencontre de par le monde lorsqu'on a douze ans!

Nous avions encore un autre ami, Petrov, plus âgé que nous tous et clerc dans une étude de notaire. C'était un garçon lettré qui s'était lié d'amitié avec le bibliothécaire du Cercle de la Noblesse chez qui il se procurait toute sorte de livres que mes amis dévoraient. Je les entendais souvent parler de Pouchkine, de Gogol et de Lermontov. Leurs discours m'étaient peu compréhensibles, mais je n'osais les questionner. Ne voulant pas me laisser devancer, je m'abonnai à une bibliothèque et commençai de lire moi aussi. J'étais bien loin de tout comprendre, mais cela m'occupait et me paraissait habilement composé.

***

J'avais à peu près dix-sept ans lorsque le hasard me conduisit pour la première fois au théâtre. Voici à quelle occasion : j'avais pour camarade dans le chœur où je chantais un jeune homme des plus sympathiques, Pankratiev. Bien qu'il eût déjà dix-sept ans, il avait conservé son soprano d'enfant. Actuellement, il est archidiacre au monastère de Kazan.

Un jour, à la messe, Pankratiev me demanda si je voulais aller au théâtre; il lui restait une place à vingt copecs. Je savais que le théâtre était une grande bâtisse de pierre aux fenêtres en plein cintre. A travers les vitres poussiéreuses, on apercevait de la rue un tas de décombres. Je doutais que, dans cette maison, on pût faire quelque chose qui m'intéressât.

— Qu'y aura-t-il là-bas? — m'informai-je.

— *Le Mariage russe* en matinée.

Un mariage! J'avais tant de fois chanté aux mariages que cette cérémonie ne pouvait plus exciter ma curiosité. Si encore ç'avait été un mariage français, c'eût été plus amusant! Bien que je n'en eusse pas grande envie, j'achetai néanmoins à Pankratiev son billet... Me voici donc aux galeries. C'était fête. Il y avait beaucoup de monde. Je dus rester debout les mains agrippées au plafond. Je regardais avec étonnement cet énorme puits dont les murs étaient entourés de loges en demi-cercle, le fond garni de rangées de chaises entre lesquelles s'écoulaient les gens. La salle était éclairée au gaz. Toute ma vie l'odeur du gaz est restée pour moi la plus agréable des odeurs. Sur le rideau un tableau était peint : un arbre vert; une chaîne d'or suspendue à cet arbre autour duquel circule un chat savant, attaché à la chaîne. Ce rideau était l'œuvre de Medviediev.

L'orchestre joue. Soudain le rideau s'agite, se lève. Je suis dans le ravissement. Sous mes yeux revit un vieux conte que je connais vaguement. Dans la salle merveilleusement décorée vont et viennent des gens aux vêtements fastueux qui parlent avec élégance. Je ne comprends pas ce qu'ils disent, mais je suis troublé jusqu'au fond de l'âme par le spectacle. Sans cligner des paupières, sans penser à rien, je contemple ce prodige.

Le rideau tombait, mais je restais sous le charme d'un rêve que je n'avais jamais vu mais que j'ai toujours attendu et attends encore aujourd'hui. Les gens criaient, se bousculaient, sortaient, rentraient, et moi, je restais là debout; et quand, le spectacle terminé, on éteignit les lumières, je me sentis tout triste, ne pouvant croire que cette vie eût cessé. Mes bras et mes jambes étaient engourdis. Je me souviens que je chancelai en sortant.

Je compris que le théâtre était infiniment plus intéressant que les tréteaux de Iachka Mamonov. Dehors, la lumière du jour et le monument en bronze de Dierjavine éclairé par le soleil couchant me parurent étranges. Je retournai sur mes pas acheter des billets pour la représentation du soir.

On donnait *Médée*. Paltchikova jouait Médée et Streilski Jason. J'ai une place commode : je peux m'asseoir en

m'appuyant sur la balustrade. De nouveau, sans détourner les yeux, je regarde la scène où brille une lune qu'on dirait empruntée au ciel, où, dans sa douleur, Médée prend la fuite avec ses enfants, où se démène le beau Jason. Je contemple cela bouche bée. Et soudain, — c'était déjà l'entr'acte, — je remarque que je bave. Je suis terriblement gêné et jette un coup d'œil furtif sur mes voisins. S'en sont-ils aperçus? Il me semble que non.

— Il faut que je ferme la bouche, — me dis-je.

Mais quand le rideau se relève, mes lèvres s'entr'ouvrent malgré moi. Alors, je mets ma main devant ma bouche.

Le théâtre me faisait perdre la tête, me rendait fou. Regagnant la maison, par les rues désertes, je voyais, comme à travers un songe, les réverbères cligner de l'œil l'un vers l'autre. Je m'arrêtais sur le trottoir, me rappelant les magnifiques tirades des artistes, et me mettais à déclamer en imitant les gestes et la mimique de chacun.

— « Je suis reine mais aussi femme et mère », proclamais-je dans le silence de la nuit au grand étonnement des veilleurs assoupis. Il arrivait parfois qu'un passant renfrogné s'arrêtait pour me demander :

— Qu'y a-t-il?

Confus, je m'enfuyais à toutes jambes, tandis que lui, me suivant des yeux, devait penser : « Il est saoul, ce gamin. »

A la maison, je racontais à ma mère ce que j'avais vu. Je désirais ardemment lui donner ne fût-ce qu'une faible part de la joie dont mon cœur débordait. Je lui parlais de Médée, de Jason, de Catherine dans l'*Orage*, de la surprenante beauté des gens au théâtre. Je lui rapportais leurs propos, mais sentais que cela ne l'intéressait pas et lui restait incompréhensible.

— Oui, oui, — répondait-elle, à mi-voix, tout en pensant à autre chose.

J'avais surtout envie de lui parler de l'amour, ce sentiment qui anime et colore toute la vie théâtrale, mais, je ne sais pourquoi, je me sentais gêné et ne pouvais lui en parler clairement et simplement. Je ne comprenais pas moi-même pourquoi, sur la scène, on parlait de l'amour avec tant de noblesse, de beauté et de pureté, tandis qu'au faubourg des

Drapiers, il n'était qu'une vilenie éveillant les plus méchants sarcasmes. Pourquoi au théâtre l'amour ne suscitait-il que des exploits et dans notre faubourg que des coups de poing au visage? Y aurait-il deux amours? L'un que l'on considère comme le bonheur suprême de la vie et l'autre qui ne serait que péché et débauche?

Évidemment, à cette époque, cette contradiction ne m'arrêta pas longtemps, mais elle était vraiment trop flagrante pour n'être pas remarquée. Malgré mon ardent désir d'ouvrir à ma mère le monde qui m'enchantait, je n'y parvins pas.

D'ailleurs je ne saisissais pas moi-même les choses les plus simples. Pourquoi pas Jacob mais Jason? Pourquoi Médée et non Marie? Où se passe tout cela? Qui sont ces gens? Qu'était la toison d'or? Qu'était la Colchide?

— Oui, oui, — disait ma mère, — mais c'est égal, tu ne devrais pas aller au théâtre, cela te détourne du travail. Ton père répète sans cesse que tu es un fainéant. Je te défends comme je peux, mais il a raison.

Effectivement, je ne faisais rien et j'apprenais mal. Si je demandais à mon père la permission d'aller au théâtre, il me la refusait, ajoutant :

— C'est domestique qu'il faut te faire, fissure. Au diable les théâtres. Domestique, animal. Comme ça, tu auras un morceau de pain à te mettre sous la dent. Qu'y a-t-il donc de bon au théâtre? Tu n'as pas voulu devenir artisan, tu finiras par pourrir en prison. Vois comment vivent les artisans : l'estomac plein, bien vêtus, bien chaussés!...

Les artisans que je connaissais étaient pour la plupart déguenillés, pieds-nus, affamés, et ivres, aussi n'ajoutais-je pas foi aux paroles de mon père.

— Mais je travaille, je fais des copies! Regarde combien j'en ai déjà fait!

Il me menaçait :

— Attends un peu, quand tu auras fini tes études, je t'attellerai pour de bon. Sache-le, fainéant!

Mais le théâtre me séduisait chaque jour davantage et, de plus en plus fréquemment, je cachais l'argent que je gagnais en chantant. Je savais que ce n'était pas bien, mais il m'était impossible d'assiter seul au spectacle, il me fallait quelqu'un

avec qui partager mes impressions. J'emmenais donc à mes frais quelque camarade, Mikaïlov le plus souvent, car il était grand amateur de la scène lui aussi. Pendant les entr'actes, nous discutions avec ardeur, appréciions le jeu des acteurs, cherchions le sens des pièces.

Là-dessus arriva une troupe d'opéra. Les billets atteignirent le prix de trente copecs. L'opéra me plongea dans l'étonnement. Chanteur moi-même, ce qui me surprenait ce n'était pas le fait que les gens chantassent, et chantassent des paroles peu compréhensibles, — cela m'arrivait à moi aussi aux mariages, — mais qu'il existât une vie où l'on chantait à tout propos et où l'on ne parlait pas comme c'était l'usage dans les maisons et les rues de Kazan. Cette vie chantée ne pouvait manquer de m'éblouir. Des gens extraordinaires, vêtus de costumes extraordinaires, chantent en questionnant, chantent en répondant, chantent en réfléchissant, en s'emportant, en mourant, chantent assis, debout, en chœur, en duo, en toutes occasions. Ce genre de vie me stupéfiait et m'enchantait!

« Mon Dieu, pensais-je, si c'était toujours comme cela! Si l'on chantait dans les rues, aux bains, à l'atelier! Le maître-cordonnier chanterait :

» — Fedka, le ligneu-eul!

» Et je lui répondrais :

» — Voilà, Nicolas Evtropitch!

» Ou bien l'agent, saisissant quelqu'un au collet, annoncerait de sa voix de basse :

» — Allons, je vais te conduire au poste!

» Et le délinquant implorerait en ténorisant :

» — Grâce, grâce, monsieur l'agent! »

Tout en rêvant d'une existence si charmante, je tentais de transformer notre vie quotidienne en une vie d'opéra. Mon père me demandait :

— Fedka, le kvass.

Je lui répondais de mon soprano :

— A l'instant, je l'appo-or-te!

— Que gueules-tu là? — me demandait-il.

Ou bien encore, il m'arrivait de l'inviter :

— Père, viens boi-oi-re le thé!

Il ouvrait les yeux tout grands et déclarait à ma mère :

— Tu vois à quoi mène l'opéra?

Le théâtre devint pour moi une nécessité et déjà le rôle de spectateur, une place aux galeries, ne me satisfaisaient plus. J'avais envie de pénétrer par delà les coulisses, de comprendre où l'on prenait la lune, où s'évanouissaient les acteurs, avec quoi on faisait si vite des villes, des costumes, où disparaissait, après le spectacle, cette brillante existence.

Plus d'une fois, je tentai de m'introduire dans ce royaume des miracles, mais de féroces gens m'en chassaient rudement. Un jour pourtant, je réussis à satisfaire mon désir. Ayant ouvert une petite porte, je me trouvai dans un escalier étroit et obscur jonché de débris de toute sorte : des cadres cassés, des guenilles. Le voilà, le chemin qui conduit aux merveilles!

En me faufilant à travers ces décombres, je me trouvai inopinément sous la scène parmi un diabolique dédale de cordes, de barres et de machines. Tout remuait, oscillait, grinçait. Au milieu de ce capharnaüm, des gens armés de marteaux et de haches allaient et venaient en s'invectivant. Je me glissai parmi eux comme une souris et arrivai sur la scène, derrière les coulisses. Ce que je vis tenait du rêve. J'étais tombé dans une compagnie de Peaux-Rouges et d'Espagnols, de charpentiers et de gens hirsutes. Les Indiens et les Espagnols parlaient le russe comme les charpentiers, mais cela ne leur ôtait rien de leur charme. C'est avec enchantement que je regardais leur maquillage et leurs oripeaux bariolés. Parmi eux circulaient de véritables pompiers en casques de cuivre. Sur les poulies et les grils, des hommes faisaient des exercices d'adresse qui me rappelaient Jacob Mamonov. Tout cela me laissa une impression charmante, inoubliable dans les siècles des siècles!

A quelque temps de là, je pris part à une représentation en qualité de figurant. On me vêtit d'un costume uni et sombre, on me barbouilla le visage avec un bouchon brûlé et on me promit en échange cinq copecs. C'est sans la moindre crainte et même avec délices que je me prêtai à ce maquillage, et lançai de furieux hourras en l'honneur de Vasco de Gama. Je me sentais en somme le mieux du monde. Mais quel ne fut pas mon trouble, quand je constatai que les traces du bouchon

s'en allaient difficilement. En regagnant la maison, je me frottai le front et les joues avec de la neige, — j'en usai un gros tas, — ce qui ne m'empêcha pas d'arriver chez nous noir comme un nègre. Mes parents me demandèrent, avec grand sérieux, des explications. Celles que je leur fournis ne leur donnant pas satisfaction, mon père me fustigea cruellement :

— C'est domestique qu'il faut te faire, fissure! — répétait-il.

« Pourquoi précisément domestique? » me demandais-je souvent.

Parmi les artistes de cette époque, c'est la basse Iliachevitch dans le rôle de Mephistophélès dont je me souviens le mieux. J'avais entendu dire beaucoup de mal du diable qui était pour moi un être presque réel, une force vivant au milieu des hommes, en lutte perpétuelle avec eux; une volonté malfaisante qui prenait un malin plaisir à compliquer la vie déjà si difficile et si embrouillée. A mes yeux, Iliachevitch donnait au diable et à tous ses actes une effrayante réalité. Il me semblait tout aussi terrible et tout à la fois compréhensible et incompréhensible, soit en scène, lorsque, rouge comme le feu, il se démenait en chantant avec force et ironie : « C'est par le métal que les hommes périssent », soit derrière les coulisses quand, d'une voix simplement humaine, il prononçait des paroles familières. Ses yeux, qui lançaient de rouges étincelles, m'inspiraient de l'effroi. Je pris longtemps cet éclat terrible pour une qualité naturelle des yeux de l'artiste, jusqu'à ce que je fusse convaincu que c'était simplement des paillettes collées sur ses paupières.

Un jour que je passais près de la loge d'Iliachevitch, il m'interpella :

— Eh! gamin, prends ces vingt copecs et va m'acheter du raisin.

Je me précipitai hors du théâtre sur la place où les Tartares vendaient les fruits de leurs éventaires et j'achetai du raisin. Pour me remercier de ce service, Iliachevitch m'en donna une menue grappe de cinq grains. J'étais au comble du bonheur et décidai de la rapporter à ma mère. Je la conservai soigneusement tout le temps du spectacle, craignant de l'écraser, mais, le long du chemin, ma curiosité d'enfant qui

n'avait jamais goûté au raisin l'emporta sur l'amour que j'avais pour ma mère, et je mangeai ces quelques grains.

L'idole du public, surtout de la jeunesse, — des étudiants et des étudiantes, — était alors le ténor Zakrjevskii. On l'adorait, on le portait littéralement en triomphe; la jeunesse dételait les chevaux de sa voiture pour la traîner dans les rues. Je me rappelle avec quelle vénération je restais planté devant sa porte où son nom

Julien Fiodorovitch Zakrjevskii

était gravé sur une plaque en cuivre. Je me souviens comme mon cœur battait, dans l'espoir que la porte allait s'ouvrir et que j'apercevrais cet homme universellement adoré.

Quelques années plus tard, je rencontrai Zakrjevskii. Souffrant, oublié de tous, il était dans le dénuement. J'eus le triste honneur de lui venir quelque peu en aide et de voir briller dans ses yeux des larmes de reconnaissance et d'humiliation, des larmes de colère et d'impuissance. Ce fut une pénible rencontre!

Tel est le destin de l'artiste! Il n'est que le jouet du public, rien de plus. S'il perd sa voix, c'en est fait de lui. Il est délaissé, abandonné de tous, comme un soldat de bois auquel l'enfant retire ses faveurs après l'avoir aimé. Si tu veux éviter d'injustes vexations, bats le fer pendant qu'il est chaud, travaille sans t'épargner tant que tu auras des forces!

***

J'achevai mes études à treize ans et, à l'étonnement de mes parents, je les terminai avec une mention d'honneur. Pour être sincère, je dois avouer que je dupai légèrement mes professeurs. Voici comment : pour les examens de sortie, les élèves devaient écrire un récit emprunté à leur propre vie. Persuadé que je ne saurais composer une histoire de ce genre, je décidai qu'il valait infiniment mieux en copier une dans un livre. Je copiai l'histoire d'un petit garçon qui, avec son grand-père, va dans la forêt ramasser du bois, et décrivis comment ils tuèrent le serpent, les sentiments qu'éprouva le gamin, quelle était la position du soleil et rapportai les

propos du grand-père. Pour ce récit que j'avais remis au maître avec tremblement et la quasi certitude que je serais convaincu de mensonge, je reçus la note maxima, 5. Honneur et gloire à la science! Na-t-elle pas fait preuve à mon endroit d'une étonnante bienveillance? Malgré moi, je me rappelai l'histoire du docteur quand j'avais mal aux pieds. A l'examen, j'achevai de gagner le cœur de mes professeurs en lisant *La Steppe*, de Kottzov, et *Borodino*, de Lermontov, à la manière dont les artistes lisent les vers dans les divertissements, c'est-à-dire avec force gestes, éclats de voix et autres procédés de l'art véritable. Dans *Borodino*, j'interrogeais le vétéran qui me répondait d'une authentique voix de vieillard. Cette manière plut beaucoup à mes maîtres. Quant à mes camarades, bien qu'ils m'eussent écouté avec intérêt, — je l'avais bien remarqué, — ils se moquèrent de moi et reprochèrent à cette déclamation quelque chose de malséant, de faux, voire de honteux.

— Eh bien, te voilà savant, — me dit mon père. — Il faut te mettre à travailler. Tu ne fais que rôder dans les théâtres, lire des bouquins, et chanter des chansons. Il faut envoyer promener tout cela!

Quand il était ivre, il m'appelait auprès de lui, me frappait sur le crâne de son doigt courbé et suggérait :

— Fais-toi domestique!

Enfin, il m'annonça :

— Je t'ai trouvé un emploi chez un prêteur sur gages. Sans salaire au début, ensuite tu recevras ce qu'on te donnera.

Me voilà assis derrière le comptoir du prêteur. J'y reste de neuf à quatre heures. Des gens tristes défilent, apportant bagues, pelisses, cuillers, montres, vestons, icones, etc... Le priseur fait l'estimation de ces objets et fixe, pour être avancée, une somme différente. Il s'ensuit des discussions, des marchandages: l'un jure, l'autre pleure, suppliant qu'on augmente le prêt; le troisième invoque la maladie d'une mère, la mort d'un fils, cependant que, moi, j'écris des quittances tout en rêvant de théâtre. Une douce chanson tinte à mes oreilles :

Raconte-lui,
O ma fleur,
Combien je l'aime!

Au bout de huit semaines, je reçus un salaire mensuel de huit roubles. La besogne me répugnait profondément, mais j'étais fier de gagner de l'argent et d'aider ma mère. Malgré tout, je travaillais avec exactitude et étais bien noté.

L'été, une troupe d'opérette vint jouer au jardin Panaïev. Sur la scène en plein air se produisaient des chansonniers et des conteurs. Je fréquentais au jardin, bien entendu. Les artistes m'intéressaient énormément, mais, je ne sais pourquoi, j'en avais peur. Tout en les suivant des yeux de loin, je songeais :

« Quels gens étonnants! Tout à l'heure, cet homme portait un costume de roi et, maintenant, vêtu comme quiconque, il boit de la bière et grignote des biscuits salés. » Tous ces rois, ces Achille, ces Calchas, ces Lambertuccio, ces barons tziganes, ces gouverneurs, me paraissaient également intéressants et sur la scène et hors de la scène. N'étaient-ils pas tous de joyeux drilles et de gais plaisants! La vie dans ce monde devait leur être légère! Tandis que moi, je passe mes journées chez un prêteur sur gages où chaque jour des gens viennent gémir, jurer, pleurer et se plaindre. Et hors du Mont de Piété, au faubourg des Drapiers, il en va de même.

Je ne tardai pas à quitter le prêteur. Pour quelle raison? Je ne m'en souviens même plus, mais je suis sûr que ce fut à cause du théâtre qui anéantissait mon zèle pour le travail. Il va sans dire que mon père m'injuria copieusement et me plaça sur-le-champ dans une école professionnelle de deuxième classe située dans le petit trou d'Arsk. Je pense qu'il s'y décida, non seulement parce qu'il voulait faire de moi un maître-compagnon, mais surtout parce qu'il savait qu'il n'y avait pas de théâtre à Arsk. De toutes les villes de la terre, celle-là est sans contredit la plus ennuyeuse et la plus inutile!

C'était la première fois que je quittais mes parents et partais seul avec le postillon du zemstvo, le juif Goltzmann, un homme fort gentil. L'automne était sec et splendide. Le long de la route, des arbres d'or montaient la garde. Dans l'azur transparent flottaient des fils d'araignée dits fils de la vierge. Il me semblait partir vers quelque région magnifique et, en mon for intérieur, je me réjouissais d'avoir quitté le faubourg des Drapiers où la vie devenait de plus en plus pénible.

Je choisis le métier de menuisier. Il me plaisait parce que les élèves des classes supérieures se fabriquaient, pour leur usage personnel, de petites cassettes. Mais je ne tardai pas à le trouver odieux, le maître nous battait, — et moi plus souvent que les autres, — avec toute sorte d'outils et de matériaux : des équerres, des planches; il nous enfonçait la varlope dans le ventre et nous cognait sur la tête avec le rabot. Je demandai à passer chez les relieurs. Là, les instruments étaient moins lourds et un coup frappé avec un livre ne faisait pas si mal qu'un coup asséné avec une planche d'un demi-pouce d'épaisseur. J'appris rapidement à relier assez bien les livres.

Outre l'apprentissage du métier, nous devions encore travailler au potager de l'école, couper et hacher les choux, saler les concombres. C'était bien ennuyeux! Comme je n'avais pas lié amitié avec mes camarades, il ne me restait qu'un seul plaisir : aller aux bains le samedi. Il faisait si chaud aux bains que nous en sortions à demi cuits par la vapeur et rouges comme des écrevisses. De là, nous sautions et roulions tout nus dans la neige qui, cette année-là, était précoce et abondante. On prétend que c'est mauvais pour la santé, mais c'est si amusant!

Un jour d'hiver, il me semble que c'était le jour de la Saint-Nicolas, j'étais assis sur le banc, près de la porte, et rêvais de Kazan, de théâtre. Je regardais Arsk, cette ville de rien. Il ne me restait en poche que quelques copecs. Soudain, je décidai de retourner à Kazan. Advienne que pourra! Je me levai et partis. J'avais à peine fait dix verstes que je fus rattrapé par deux hommes à cheval, le planton et un de mes camarades. On me ramena, moi pauvre esclave, à l'école où je fus roué de coups. Ça t'apprendra à te sauver! Je me soumis et me fis à l'idée que je ne pourrais m'évader avant le printemps. Une lettre de mon père arriva tout à fait inopinément. Ma mère était tombée dangereusement malade et, comme il n'y avait personne pour veiller sur elle, il me fallait retourner immédiatement à la maison. Je m'en fus avec un convoi de traîneaux. Bien qu'il fît un froid terrible, le convoi allait au pas. J'étais tout engourdi. Mais quelles délices de boire du thé et de manger du pain noir aux relais!

Ma mère était en effet gravement malade. Ses souffrances lui arrachaient de tels cris que j'en avais le cœur déchiré. J'étais persuadé qu'elle allait mourir. Mais on la transporta à la clinique où le professeur Vinogradov la guérit complètement. Jusqu'à la fin de ses jours, ma mère parla de lui avec vénération.

Mon père me trouva une place de scribe à l'office du zemstvo. Maintenant, je vais au travail avec lui. Nous copions d'énormes rapports avec des colonnes de chiffres. Il nous arrive fréquemment de travailler fort avant dans la nuit et de dormir sur les tables du bureau. Le secrétaire, Doudkine, est un aimable jeune homme. Son prédécesseur portait un nom de famille étrange, Pifiev. Mon père rapportait que cet homme, dans ses moments de loisir, battait sa femme à coups de cravache afin de lui apprendre à vivre.

Mon père était considéré comme un bon employé. Évidemment le secrétaire devait beaucoup l'apprécier. S'il arrivait à mon père ivre de lui chercher chicane, il se bornait à prendre un air renfrogné et à cligner des paupières.

F. CHALIAPINE

(Traduction de madame H. PERNOT).

(*A suivre.*)

L'ÉVACUATION DE LA RHÉNANIE

I

POINT DE VUE NÉGATIF

Déjà, dans les déclarations qu'il avait faites à la presse, en mars dernier, à Genève, M. Stresemann nous avait prévenus que la question de l'évacuation anticipée des territoires rhénans serait posée par l'Allemagne dès que le dernier des vingt-deux ouvrages fortifiés, condamnés à disparaître sur la frontière de Pologne, serait détruit. Dans le « message » qu'il a adressé au peuple allemand — au peuple allemand seulement? — à l'occasion des fêtes de Pâques, le ministre des Affaires étrangères du Reich a renouvelé cette assurance. Depuis lors, une vigoureuse campagne s'est déclanchée dans la presse d'outre-Rhin. Avec des différences de ton et quelques réticences en plus ou en moins, tous les publicistes allemands se montrent d'accord pour réclamer la libération des zones de Coblence et de Mayence, en vertu de l'article 431 du traité de paix. Dans cette « offensive rhénane », il n'y a donc rien qui nous prenne à l'improviste et dont nous puissions nous étonner. Tous ceux qui ne se payent pas de mots et qui savent regarder les réalités en face prévoyaient que l'année dans laquelle nous sommes serait critique pour les rapports franco-allemands et que l'équivoque de Locarno se révélerait tout entière à propos de la question du Rhin.

Soyons justes. N'usons pas d'inutiles périphrases pour ne pas reconnaître que l'ardent désir manifesté par les Allemands

de voir les provinces de Coblence et de Mayence soustraites à l'occupation étrangère est un désir naturel. En 1815 comme en 1870 la France a subi de pareilles épreuves. Par deux fois elle s'est imposé jusqu'au plus extrême sacrifice pour en hâter la fin. Les susceptibilités nationales de nos anciens adversaires ne sauraient donc nous surprendre. Ce qui nous surprend, par contre, c'est la façon dont elles s'expriment et les arguments dont elles se servent. Quand la France et l'Allemagne ont conclu le Pacte de Locarno, qui marquait la fin d'une période de tension aiguë et le début d'une politique de rapprochement, il a été formellement spécifié, à l'article 6 de ce pacte, qu'aucune stipulation des traités en vigueur ne se trouverait atteinte ou modifiée par lui. Seules des assurances verbales ont été données à l'Allemagne, ayant trait à l'allègement du régime civil et militaire des régions occupées et à une certaine réduction des effectifs. Ces promesses ont été exactement tenues. Dès lors, l'opinion française saisit mal les raisons qui déclanchent, outre-Rhin, le violent mouvement que l'on sait en faveur d'une évacuation anticipée et gratuite de la Rhénanie. Des faits nouveaux se seraient-ils produits? Lesquels? Les circonstances sont-elles donc telles que les dispositions maîtresses de la politique franco-allemande et européenne doivent être tenues pour négligeables? Pourquoi? C'est ici qu'apparaît dans toute sa force le double malentendu franco-allemand. Là où le Français n'aperçoit aucun motif valable de novation, l'Allemand en distingue — premier malentendu, d'ordre psychologique; là où le Français ne trouve que des raisons de maintenir l'occupation, l'Allemand en découvre de l'abroger — second malentendu, d'ordre juridique. Or il n'est pas bon que de tels malentendus se développent et s'enveniment dans l'encre des journalistes. Une polémique allumée par la question du Rhin risque d'infliger à la politique de détente, si heureusement instaurée entre les deux pays, de rudes épreuves. Aussi croyons-nous que si la France est fondée à s'inscrire en faux contre la thèse allemande, il ne serait pas opportun qu'elle se murât dans une attitude négative et qu'elle répondît purement et simplement que la question de l'occupation ne se pose pas. Sans doute la question de l'occupation ne se pose

pas d'elle-même, et sans doute ne se pose-t-elle pas comme les Allemands voudraient la poser. Mais si les arguments juridiques que le gouvernement du Reich tient en réserve ne résistent pas à l'examen, sachons reconnaître que tout n'est pas sans valeur dans les arguments psychologiques et politiques qu'on nous propose. La question rhénane doit s'étudier comme un bilan. De l'actif et du passif de ce bilan il convient de dégager un solde et de chercher comment il s'exprime.

I

Pour l'Allemand — nous l'avons dit — deux raisons, l'une psychologique, l'autre juridique, justifient la cessation de l'occupation rhénane. La raison psychologique, c'est l'esprit, sinon la lettre de Locarno. Que signifie ce pacte que le monde entier a salué comme la consécration de la paix? La fin de la longue querelle du Rhin; la conclusion de la question d'Alsace-Lorraine; la disparition du seul point de friction valable qui séparait la France et l'Allemagne. Par le pacte de Locarno, avalisé par l'Angleterre et par l'Italie, la France a trouvé la sécurité définitive à laquelle elle aspirait. Les Français rappellent constamment aux Allemands qu'ils ont des « preuves de bonne volonté » à fournir. Quelle preuve de bonne volonté plus éclatante un pays a-t-il jamais donnée que ce renoncement solennel, plus encore, cette garantie solennelle, consentis par la nation allemande, sept ans après sa défaite, en faveur de la France? Une telle évolution ne se concilie pourtant pas avec le maintien d'un régime de coercition. Ou la paix et toutes ses conséquences bilatérales. Ou la guerre et ses conséquences bilatérales. Ainsi raisonne l'Allemand. Il dit encore que l'entrée du Reich dans la Société des Nations modifie du tout au tout les positions respectives des ex-alliés et de l'Allemagne. Tant que des troupes étrangères tiennent une partie du sol allemand sous leur dépendance, la souveraineté du Reich n'est pas intacte. Or la Société des Nations est une société d'États souverains. En perdant le bénéfice éphémère de l'occupation, les ex-alliés gagnent de voir l'Allemagne définitivement introduite dans le système de paix qu'ils ont établi en Europe. Ceci ne vaut-il pas cela?

Nous connaissons ces arguments. Dès le lendemain de la signature du pacte de Locarno on nous les a produits. Pour l'instant, négligeons-les. Nous les reprendrons plus tard. Sans doute, de tous ceux que les Allemands mettent en œuvre sont-ce les plus importants et les plus dignes d'être pesés. Pourtant, l'Allemagne ne s'en contente plus. Elle les soumet — fait nouveau — à un argument juridique qui transpose la question sur un autre plan.

Jusqu'ici les ex-alliés puisaient dans le Traité de Versailles les droits qui régissaient l'occupation du Rhin. C'est du Traité de Versailles que l'Allemagne entend se réclamer à son tour. L'occupation des zones de Coblence et de Mayence, en garantie d'exécution du traité de paix, est inscrite dans la partie XIV, articles 428 à 432 dudit traité. Les articles 428, 429 et 430 ont joué en faveur des Alliés. L'article 431 jouera en faveur de l'Allemagne. Relisons ce paragraphe. C'est autour de son verbe central que la discussion va se dérouler : « Si, avant l'expiration de la période de quinze ans, l'Allemagne satisfait à tous les engagements résultant pour elle du présent traité, les troupes d'occupation seront immédiatement retirées. »

Pris isolément, que signifie donc cet article? Il signifie que si, avant 1935, celles des conditions de la paix qui sont susceptibles d'être réalisées sont satisfaites; si celles des autres conditions qui ne peuvent être qu'en voie de réalisation sont en train de se réaliser normalement; en d'autres termes, si, dans l'exécution intégrale du traité de paix, tout s'est passé conformément aux stipulations de ce traité, l'occupation — qui n'est qu'une mesure de garantie — pourra cesser.

Or — disent les Allemands — les clauses territoriales (partie II), les clauses politiques européennes (partie III), les clauses extra-européennes (partie IV), les clauses militaires, navales et aériennes (partie V), les clauses économiques (partie XI), celles concernant les prisonniers de guerre (partie VI), les ports, voies d'eau et voies ferrées (partie VII), le travail (partie VIII), sont satisfaites (étant sous entendu que l'exécution du protocole du 2 février 1927, rédigé d'un commun accord par la Conférence des Ambassadeurs et les représentants du Reich marquera l'achèvement des clauses

militaires). Quant aux clauses financières, le système des Experts leur a été substitué. Dès le 1er septembre 1924 l'Allemagne a mis le plan Dawes en exécution et il fonctionne ponctuellement. L'Allemagne « satisfait » donc aux conditions financières du traité dont, en tout état de cause, on ne pouvait prévoir l'épuisement avant 1935, ni même en 1935. Il ne reste qu'une seule partie qui, à vrai dire, n'a pas été exécutée. La partie VII relative aux « sanctions », c'est-à-dire, au jugement solennel du Kaiser. Mais les ex-alliés ont renoncé, et depuis longtemps, à faire jouer les articles 227, 228 et 230. L'Allemagne, par conséquent, réunit les conditions nécessaires pour obtenir des ex-alliés l'application pure et simple de l'article 431. Telle est la thèse « juridique » de l'Allemagne. Disons-le. Elle se présente avec une apparente logique. De même qu'il y a une logique apparente dans ces systèmes que l'on échafaude en ne prenant des faits que ce qui peut être utilisé en leur faveur et en passant le reste sous silence.

En élaborant le traité de paix, il est exact que les Alliés se sont parfaitement rendu compte qu'il faudrait à l'Allemagne un long espace de temps pour s'acquitter des réparations. En dehors d'un versement déjà considérable que l'on escomptait, à titre de provision, pour une date rapprochée, il était généralement admis que les payements s'échelonneraient sur une période minima de trente ans. Deux conceptions s'opposaient pour garantir cette créance. La thèse française, soutenue énergiquement par le maréchal Foch, appuyée par M. Poincaré, d'abord exposée par M. Clemenceau, et qui préconisait l'occupation rhénane jusqu'à l'extinction de la dette allemande. La thèse anglaise, âprement défendue par M. Lloyd George, et qui tendait à réduire au minimum la durée de cette occupation (il parlait de deux ans). La rédaction des articles 428 à 432 n'a été *qu'un compromis entre ces deux conceptions.* La France a accepté de limiter l'occupation à quinze années; de prévoir une évacuation échelonnée de cinq ans en cinq ans; de prévoir, même, qu'avant l'expiration des quinze années, toute occupation pourrait cesser, mais à la première condition que ces diverses échéances n'auraient d'effet que si l'Allemagne s'était acquittée et s'acquittait pontuellement de toutes les charges qui lui étaient imposées; et à la seconde

condition que, dans le cas contraire, l'occupation pourrait être prolongée ou reprise.

Ainsi, du texte même du traité et des nombreuses notes qui en fournissent l'exégèse, il ressort clairement ceci : d'une part, que l'Allemagne est fondée à soutenir que la durée de l'occupation n'est pas rigidement fixée à quinze ans, et que, sous certaines conditions, une évacuation anticipée est prévue; d'autre part, que les Alliés sont fondés à affirmer que les circonstances actuelles ne se prêtent pas, juridiquement, à une évacuation pure et simple.

L'occupation rhénane, en effet, constitue — en premier lieu — une garantie pour l'accomplissement des clauses financières du traité. Dans un long mémoire qui porte la date du 28 juin 1919, les délégués alliés à la Conférence de la paix, répondant aux « remarques » du comte de Brockdorf-Rantzau, écrivaient ceci :

Partie IV (clauses financières) :

Alinéa 1. Les puissances alliées et associées affirment à nouveau leur droit d'obtenir le payement des réparations et autres charges résultant du traité par priorité sur le règlement de toutes autres dettes de l'Empire ou des États allemands.

Alinéa 3. L'occupation militaire constitue pour les Puissances alliées et associées une des garanties essentielles : elle ne peut donc être mise en question...

D'accord, objectera l'Allemagne. Mais n'exécutons-nous pas scrupuleusement les « clauses financières » du traité? Vous-mêmes ne reconnaissez-vous pas que le plan Dawes fonctionne sans à-coups? Pourquoi n'admettez-vous pas, dès lors, que l'Allemagne « satisfait » (article 431) aux conditions financières que vous lui avez imposées? Pourquoi? La réponse est aisée. Parce que nous ne sommes que dans la période préparatoire du plan Dawes; que l'annuité-type n'a pas encore été transférée; et que, s'il est exact que ce plan a jusqu'ici régulièrement fonctionné, nous ne pouvons considérer cette expérience limitée, incomplète et toute récente, comme une garantie suffisante pour l'avenir. Quand le plan Dawes a-t-il été mis en œuvre? Le 1er septembre 1924. Or l'exercice 1924-1925 ne peut être pris en considération. Il se caractérise, en effet, par l'emprunt de 800 millions de marks-or que les Alliés et

Associés ont consenti à l'Allemagne et qui a définitivement renfloué les finances du Reich. Le premier exercice dont on puisse tenir compte, c'est l'exercice 1925-1926. Nous ne sommes encore que dans le second exercice. L'un et l'autre sont des exercices réduits. Ce n'est qu'à partir du 1er septembre 1928 que le plan Dawes entrera pleinement en action. Prétendre donc que l'Allemagne est d'ores et déjà en mesure de bénéficier du « satisfecit » de l'article 431; que les conditions financières voulues par les Alliés sont normalement « satisfaites »; qu'il est inutile d'attendre l'épreuve des exercices normaux et que la période de moratorium doit suffire; prétendre, enfin, que les Alliés sont de « mauvaise foi » — schlechtes Gewissen — en ne reconnaissant pas la valeur « juridique » de la thèse allemande, disons — pour rester modéré — que c'est offenser le bon sens. Certes je ne décernerai pas de particuliers éloges aux hommes politiques auxquels incombe la responsabilité des clauses financières du traité. L'absence de sens pratique et de notion des valeurs dont ils ont fait preuve (en combattant, notamment, la thèse américaine du « forfait ») nous a coûté jusqu'ici assez cher. Mais entre les sommes peu réalistes auxquelles ils entendaient chiffrer la dette allemande et les minimes résultats acquis jusqu'ici par deux exercices préparatoires du plan Dawes, il y a un abîme. Ce n'est pas une raison parce que l'on est tombé hier dans une exagération positive pour que l'on tombe aujourd'hui dans une exagération négative. Qui parle d'exagération négative? répondra le gouvernement du Reich. Sur quoi fondez-vous vos alarmes? Avons-nous jamais dit que nous considérions deux exercices du plan Dawes comme suffisants pour acquitter les réparations? Qu'on lise pourtant la presse allemande. Dissimule-t-elle son jeu? Aucunement. Il faut louer sa loyauté. Sur cent Allemands, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui considèrent le plan Dawes comme inexécutable — les uns pour des raisons techniques, les autres pour des raisons politiques — et je me demande si le centième existe. J'entends bien que tous les Allemands ne concluent pas simplement à l'annulation de la créance alliée et que nombre d'entre eux savent pertinemment que l'Allemagne ne peut se soustraire à un règlement des réparations. Mais tous

les Allemands sont d'accord pour écarter le système Dawes tel qu'il est prévu à partir du 1er septembre 1928 et pour obtenir l'allègement des charges qui pèseront à cette date sur le Reich. Dès lors comment les Allemands veulent-ils que nous tenions pour réalisées les conditions sous-jacentes de l'article 431? Comment veulent-ils que nous nous dessaisissions de la garantie que le traité nous a reconnue, quand ils proclament eux-mêmes que l'exécution du contrat financier sera défaillante? Et l'on remarquera que nous avons limité ce bref exposé à la question maîtresse de l'annuité, et que nous avons passé sous silence la mobilisation des obligations ferroviaires et industrielles qui constitue pourtant l'une des pièces essentielles du plan élaboré par les Experts.

Supposons, néanmoins, que nous évacuions, et que, par impossible, nous acceptions l'interprétation allemande de l'article 431. De deux choses l'une. Ou les difficultés techniques annoncées par l'Allemagne ne se produiront pas, le plan Dawes s'exécutera normalement et, alors, si cette hypothèse est vraisemblable, pourquoi l'unanimité des Allemands la tiennent-ils pour invraisemblable aujourd'hui? Ou dans deux ans, cinq ans, moins ou plus, ces difficultés techniques se manifesteront, l'Allemagne manquera aux engagements qu'elle a pris et nous serons amenés, alors, à réoccuper la Rhénanie. Car l'article 430 est formel. Impossible de faire jouer l'article 431 aujourd'hui si l'on n'admet pas que, le cas échéant, l'article 430 jouera demain. Or l'Allemagne sait fort bien ce que représenterait pour elle, pour la France, pour les ex-alliés comme pour l'Europe, un retour des troupes franco-anglo-belges, ou seulement françaises, sur le Rhin. Ne raisonnons pas dans l'abstrait. Voyons les choses telles quelles sont. Il est clair que, le jour où les zones de Coblence et de Mayence seront évacuées, elles le seront définitivement, et que toute réoccupation deviendrait le signal, sinon d'une guerre, du moins d'un conflit désastreux pour la paix. Dès lors pouvons-nous à la légère, sans avoir mesuré, prévu, toutes les hypothèses, même les pires — surtout les pires — qui risquent de se présenter, bouleverser le régime existant à la veille peut-être de nouvelles difficultés financières? Avec quelle colère ne s'en prendrait-on pas en France à ceux qui auraient

étourdiment consenti à se dessaisir du gage rhénan? De quelle mauvaise foi n'accuserait-on pas les Allemands, comblés un jour, défaillants le lendemain? Une tension redoutable ferait revivre aussitôt entre la France et l'Allemagne les plus mauvaises heures qu'elles aient vécues. On irait à une nouvelle Ruhr et qui sait, cette fois, jusqu'où les choses s'aggraveraient? C'est le désir réfléchi de la paix, c'est la volonté consciente, passionnée, de tout faire pour éviter entre les deux pays le retour de ces discussions tragiques, qui dictent la plus grande prudence dans cette question de l'occupation et qui conduisent à soutenir qu'une modification de son statut ne saurait être envisagée que dans la mesure où toutes les conséquences d'une telle modification, aussi bien matérielles que psychologiques, auront été prévues et soustraites à des complications éventuelles.

Au surplus, s'il est clair que l'article 431 ne peut être dissocié de l'article 430, il n'est pas moins clair que l'article 431 ne saurait davantage être dissocié du troisième alinéa de l'article 429. Or que dit cet alinéa? « Si à l'expiration des quinze années les garanties contre une agression, non provoquée, de l'Allemagne, n'étaient pas considérées comme suffisantes par les Gouvernements alliés et associés, l'évacuation des troupes d'occupation pourrait être retardée dans la mesure jugée nécessaire à l'obtention desdites garanties. »

On le voit : l'occupation du Rhin constitue bien la garantie suprême que détiennent, vis-à-vis de l'Allemagne, l'ensemble des signataires du traité de Versailles. *Il faut peser ces mots.* Est-ce notre faute alors, s'il vient périodiquement d'Allemagne trop de bruits, trop de signes, qui non seulement ne nous mettent pas à l'aise, mais nous font parfois douter sinon de la volonté de paix de l'Allemagne, du moins de sa volonté de respecter l'ordre établi par la paix? Que ce soit la campagne menée contre le plan Dawes, et dont nous avons déjà parlé; les discours retentissants des leaders du parti nationaliste qui participe à la majorité et dont quatre représentants occupent le pouvoir; les insinuations qu'on dirige parfois à l'égard du régime futur de l'Alsace-Lorraine; les intentions qu'on formule sans détours à l'égard des frontières germano-polonaises, de Dantzig et de Silésie; les manifestations des

« Casques d'acier »; l'indépendance jalouse de la Reichswehr, etc., comment l'Allemagne ne comprend-elle pas que tous ces symptômes, toutes ces démarches, même si, comme personnellement je le crois, on doit les considérer avec calme et souvent avec scepticisme, comment l'Allemagne ne comprend-elle pas qu'ils justifient pourtant les précautions qu'on croira devoir prendre pour garantir l'ordre établi par la paix?

Et je sais bien qu'il faut savoir distinguer dans les apparences souvent trompeuses de la politique allemande et que, par exemple, l'entrée dans le cabinet Marx-Stresemann de quatre membres du parti nationaliste doit être davantage considérée comme une victoire des idées modérées sur la politique intransigeante que comme une victoire de la politique intransigeante sur les idées modérées. On a dit de l'intervention du maréchal von Hindenburg en février dernier que c'était un nouveau 16 Mai. Il s'agissait exactement du contraire. Le ministère Marx-Stresemann-von Keudell — *mutatis mutandis* — c'est le ministère Jules Simon-Dufaure-Broglie qui eût sauvé la IIIe République du radicalisme-socialiste antireligieux et débilitant, en évitant la plus vaine et la plus désastreuse des aventures romantiques.

Je sais encore que M. Stresemann a fait sur l'indépendance et la continuité de sa politique étrangère les déclarations les plus nettes et que cette politique étrangère entend rester fidèle à la lettre et à l'esprit de Locarno. Mais qui nous dit, précisément, que, sous la pression de ces incorrigibles irréalistes que sont — partout — les nationalistes, M. Stresemann ne sera pas contraint à abandonner la direction de la Wilhelmstrasse? Qui peut nous garantir l'évolution de la politique allemande? Tous ceux qui observent l'Allemagne avec un esprit objectif et des dispositions favorables s'accordent à dire qu'elle traverse une crise de formation. Pleine d'hésitations et de désirs contradictoires, elle est en quelque sorte à la croisée des chemins. « A vous de la pousser dans la bonne direction », dira-t-on. Oui, mais si les sacrifices que nous consentirions dans cette intention ne réussissaient qu'à lui faire prendre, avec plus d'assurance, une autre voie?

Sachons-le : dans les circonstances présentes, toute politique qui prétendrait s'affranchir de précautions indispen-

sables est une politique illusoire. D'autant plus illusoire que ces précautions ne constituent pas des novations offensantes mais l'application normale et même considérablement adoucie des dispositions que le pacte de Locarno lui-même n'a pas modifiées. Quel que soit l'absolu désir d'entente de la France et le prix qu'elle attache à ses meilleures relations avec l'Allemagne, il lui est impossible, dans l'intérêt même du sain développement de ces relations, d'adopter, en matière d'occupation, la thèse allemande et de considérer qu'une évacuation anticipée des territoires rhénans constitue soit une mesure juridique soit une mesure d'opportunité. Tel est notre point de vue négatif.

II

Mais le point de vue négatif suffit-il? Non, il ne suffit pas. Et cela pour plusieurs raisons.

D'abord parce qu'il est bon de se convaincre que la question rhénane est une question *interalliée* et non pas une question franco-allemande, voire française. Ce caractère *interallié* donne toute sa force au régime de l'occupation. Mais il marque, en même temps, ses limites. Force, parce qu'il est bien évident que l'accord des ex-Alliés et plus particulièrement l'accord des Puissances dont les troupes occupent le Rhin — France, Angleterre, Belgique — constituent un bloc contre lequel les campagnes les plus insidieuses n'ont pas de prise; limites, parce que notre volonté se trouve nécessairement contenue par celle des autres. Tout raisonnement qui ne tiendrait pas compte du caractère interallié de l'occupation porterait à faux et serait bientôt démenti par les faits.

Dès lors les esprits absolus, qui écartent le problème rhénan en se bornant à répondre qu'il n'existe pas, se sont-ils demandé si l'Angleterre, si la Belgique adoptaient le même point de vue? Se sont-ils rappelé qu'il y a un peu plus de trois ans, le gouvernement français ne cessait de soutenir cette thèse que les délais de l'occupation rhénane n'avaient pas encore commencé de courir? M. Herriot, lui-même, répondait évasivement quand on le pressait de se prononcer sur ce point. Cependant, jamais l'Angleterre — quelque formelles que

fussent nos déclarations — n'admit cette manière de voir, Or il y a déjà deux ans que la zone de Cologne a été évacuée... Que ce précédent nous fasse méditer sur la vanité des attitudes intransigeantes; plus encore, sur leur inopportunité! Mieux vaut ne pas se laisser arracher une mesure quand on a des raisons de penser qu'elle sera tôt ou tard inévitable. L'art de la politique consiste à dégager le « possible » dans les faits enchevêtrés que chaque jour modifie, et à savoir s'en servir. Dans l'affaire rhénane l'Angleterre est notre principale partenaire. Certes le relèvement de l'Allemagne s'effectue à un rythme plus accéléré et plus impressionnant qu'elle ne l'avait prévu, désiré, et cela n'est pas sans préoccuper notre puissante alliée. Mais la tradition de la politique anglaise est de régler les difficultés au fur et à mesure qu'elles se présentent. Les difficultés dans lesquelles se débat la Grande-Bretagne, aussi bien en Angleterre qu'en Chine, étant d'ordre social, c'est par la lutte contre les Soviets que le gouvernement de Londres se trouve présentement absorbé. Qui nous dit dès lors que l'Angleterre ne s'emploiera pas à obtenir de l'Allemagne un concours plus ou moins discret contre Moscou, moyennant une action conciliante dans la question du Rhin?... Qui nous dit qu'on n'esquisserait pas d'autant plus volontiers cette politique à Londres qu'on serait sûr que l'opposition catégorique de la France la rendrait platonique? Une telle attitude ne comporterait que des avantages pour les Anglais, mais ne comporterait, par contre, que des inconvénients pour nous. Je ne dis pas que cette hypothèse soit à craindre. Je dis seulement qu'il faut l'envisager. Ce n'est là, toutefois, qu'un aspect quelque peu grossier de la question. Pour la juger sainement, considérons de plus haut les rapports politiques qui régissent l'Europe aujourd'hui et qui la régiront plus fortement encore dans l'avenir. Depuis deux ans nous sommes entrés dans une phase décisive de la politique contemporaine. Ou bien les essais d'entente et de fusion qu'illustrent le pacte général de la Société des Nations et les pactes régionaux qui ont été conclus ici et là se cristalliseront et serviront de thèmes fondamentaux à l'Europe en affermissant ainsi sa discipline et son unité, ou ces essais et ces ententes, incapables de modifier les rivalités et d'amortir les passions, s'effriteront

insensiblement et marquerait la faillite de l'effort européen. D'ici dix ans, l'expérience sera faite. Nous saurons de quel côté penche la balance. Comment nier que le rapprochement franco-allemand complétant l'entente franco-anglaise constitue la pièce maîtresse du système d'entente qui, à coup sûr, offre plus de garantie pour la paix que n'en offrait le système des alliances et des contre-alliances? Comment ne pas se rendre compte que la grande chance de paix dont dispose l'Europe — la seule, sans doute, qu'elle ait réellement à jouer — c'est l'accord de la France et de l'Allemagne s'intégrant dans l'accord des grandes Puissances européennes? Dès lors, comment ne pas reconnaître qu'il y a quelque chose de vrai dans les arguments psychologiques de l'Allemagne et que « rapprochement » et « occupation » sont deux termes qui se conçoivent davantage l'un après l'autre que l'un en même temps que l'autre?

Évacuons donc tout de suite — concluront les partisans convaincus de l'entente franco-allemande, et retirons ainsi d'un geste spontané le bénéfice qu'un geste contraint ne pourra jamais procurer. Toutes les difficultés franco-allemandes s'évanouiront aussitôt. L'avènement décisif de cette véritable politique de paix est cent fois préférable à la conservation d'un gage éphémère, illusoire et coûteux.

Une solution aussi radicale de la question rhénane se justifie certainement du point de vue de Sirius. Mais elle ne se justifie que de ce point de vue. Qu'adviendrait-il, en effet, si, à peine la Rhénanie évacuée, l'Allemagne articulait de nouvelles exigences? Et qui peut nous certifier que cette hypothèse est à écarter quand on voit les partis nationalistes participer au pouvoir et quand on écoute ce qu'ils disent?... Par conséquent, il ne faut pas évacuer, reprendra le chœur adverse; une seule politique est praticable vis-à-vis de l'Allemagne : celle qui laisse intacte notre « force » et ne s'inspire que de notre « volonté ». Mais alors, dans dix ans — quand il faudra évacuer la Rhénanie — si l'Europe se trouve aménagée de telle façon que la seule ressource soit de reprendre l'épuisante course des armements, sont-ce ces rigides interprètes du traité qui assumeront la responsabilité des événements?...

Puisque deux conceptions absolues se heurtent et que l'une et l'autre semblent contenir leur part d'erreur et de vérité, peut-être existe-t-il une conception intermédiaire. Pour s'en convaincre, il suffit de se reporter aux textes. Si la France se trouve embarrassée dans le débat actuel et cherche à rompre le dilemme devant lequel il semble qu'elle soit arrêtée, qu'elle retrouve dans les archives de la paix certain document qui lui permettra, tout en restant fidèle à la lettre des stipulations officielles, de résoudre objectivement le problème rhénan.

Le 28 juin 1919 — dans l'intention de donner tout son sens à l'article 431 que l'Allemagne invoque précisément aujourd'hui — les puissances alliées et associées rédigeaient la déclaration suivante :

Les puissances alliées et associées n'ont pas exigé le maintien de l'occupation militaire jusqu'à la complète exécution des clauses de réparations, parce qu'elles ont estimé que l'Allemagne serait contrainte de donner toutes les preuves de bonne volonté et toutes les garanties nécessaires avant l'expiration du délai de quinze années.

Comme les frais d'occupation diminuent d'autant les sommes disponibles pour les réparations, les puissances alliées et associées ont disposé par l'article 431 du traité de paix que si, avant l'échéance de la période de quinze ans, l'Allemagne satisfait à tous les engagements résultant pour elle du traité, les troupes d'occupation seront immédiatement retirées.

Si l'Allemagne, à une date plus rapprochée, a fourni, pour assurer l'exécution de ses engagements des preuves de bonne volonté et des garanties satisfaisantes, les puissances alliées et associées seront prêtes à se mettre d'accord pour fixer à une date plus rapprochée le terme de la période d'occupation.

Deux points ressortent clairement de ce texte. Ce sont, à notre avis :

1° Si l'Allemagne, à une date plus rapprochée, a fourni, pour assurer l'exécution de ses engagements, des preuves de bonne volonté et des garanties satisfaisantes...

2° Les puissances alliées et associées seront prêtes à se mettre d'accord pour fixer à une date plus rapprochée le terme de la période d'occupation.

Dès lors la question se pose ainsi : A quelles conditions la France, l'Angleterre, la Belgique, agissant en plein accord

entre elles et avec les signataires du Traité de Versailles, peuvent-elles envisager le retrait des troupes qu'elles entretiennent dans la zone de Coblence et dans la zone de Mayence? Quel est le point de vue positif de la France et de ses alliés, puisque nous connaissons leur point de vue négatif et qu'il ne suffit pas?

III

L'occupation, telle qu'elle a été décidée par les Alliés et acceptée par l'Allemagne, comportait un triple sens. Elle constituait une mesure de sécurité; le gage des réparations; une garantie d'ordre général pour l'exécution du traité.

1° Posons ce premier principe : en matière de sécurité, la France ne peut pas se contenter de demi-mesures. Et, puisque, dans sa majorité, l'Allemagne est animée de sentiments pacifiques, elle a, elle-même, tout intérêt à ne pas marchander à la France les gages de cette sécurité. Le développement favorable de la politique franco-allemande dépend presque exclusivement, en effet, du sentiment de sécurité dans lequel se trouvera la France à l'égard de sa voisine de l'est. Ce raisonnement — nous le savons — est à peu près incompréhensible aux Allemands et même ceux d'entre eux qui sont les plus acquis à l'idée de rapprochement et les plus décidés dans leur volonté de paix l'accueilleront avec impatience et se scandaliseront de son caractère unilatéral. Sans doute la vraie difficulté franco-allemande réside-t-elle là, car le conflit qui sépare les deux peuples est un conflit d'opinion et l'élément perturbateur de la politique franco-allemande, la méfiance. Parlons donc net : dans le besoin qu'éprouve le peuple français de se sentir garanti, non seulement par des textes, mais par des faits, il n'entre aucune arrière-pensée d'hégémonie, aucun sentiment de jactance. Mais le souvenir des fautes commises hier par l'Allemagne impériale n'est pas encore effacé et l'interprétation que donnaient le grand État-Major et le Chancelier d'empire de certaines conventions internationales a frappé pour longtemps la conscience juridique des Français. Certes le pacte de Locarno — puisqu'il

comporte, outre la signature de l'Allemagne, celles de l'Angleterre et de l'Italie, nous a apporté un élément de sécurité considérable. A l'épreuve du temps, cet élément suffira sans doute à donner à l'Europe occidentale une garantie de paix définitive. Mais à l'épreuve du temps seulement.

On peut donc considérer que depuis 1925 le problème de la sécurité ne se pose plus comme il se posait auparavant. Mais on ne peut pourtant pas considérer que tous ses termes sont résolus. Consultons le pacte de Locarno lui-même. Qu'y trouvons-nous? Ceci : Sont garantis par ledit pacte « le maintien du *statu quo* territorial résultant des frontières entre l'Allemagne et la Belgique et entre l'Allemagne et la France, et l'inviolabilité desdites frontières telles qu'elles sont fixées par ou en exécution du traité de paix signé à Versailles le 28 juin 1919, ainsi que l'observation des dispositions des articles 42 et 43 du dit traité concernant la zone démilitarisée ».

Or, les articles 42 et 43 du traité de paix disposent que : « Il est interdit à l'Allemagne de maintenir ou de construire des fortifications soit sur la rive gauche du Rhin, soit sur la rive droite, à l'ouest d'une ligne tracée à 50 kilomètres à l'est de ce fleuve... — Sont également interdits, dans la zone définie à l'article précédent, l'entretien ou le rassemblement de forces armées, soit à titre permanent, soit à titre temporaire, aussi bien que toutes manœuvres militaires de quelque nature qu'elles soient et le maintien de toutes facilités matérielles de mobilisation. »

Il est clair que de telles stipulations ne jouissent de leurs forces que si elles sont susceptibles d'être contrôlées et il est significatif que l'on ait pris soin de préciser dans le protocole de Locarno que les dispositions des articles 42 et 43 « devraient être observées ». Dès lors l'éventualité d'une évacuation anticipée des territoires rhénans ne saurait être envisagée que si elle était liée à l'organisation d'un système de contrôle s'exerçant dans les provinces rhénanes et garantissant l'application méthodique du régime prévu à l'article 43. Qu'entend-on, par exemple, par les mots « facilités matérielles de mobilisation», si ce ne sont les chemins de fer? C'est déjà pour nous une mesure de sécurité dont on n'apprécie peut-être

pas suffisamment la valeur que la présence, à la tête des chemins de fer du Reich, d'un des hauts agents du plan Dawes qui se trouve être un ingénieur français — et un ingénieur éminent, M. Leverve. Un droit de regard sur le réseau rhénan accordé à des représentants alliés — qui pourraient devenir par la suite des représentants de la Société des Nations — devrait constituer l'une des mesures techniques servant de base à un accord germano-allié.

Ainsi, en admettant que les effectifs alliés soient retirés de tout ou partie de la Rhénanie à une date plus ou moins rapprochée, il doit être d'abord posé en principe absolu que des organes de contrôle y seront maintenus et rempliront une mission conforme aux dispositions de l'article 43 du traité de Versailles confirmées par le protocole de Locarno. Et si l'Allemagne nous répondait que c'est une évacuation sans réserves qu'elle appelle de ses vœux; que des organes de contrôle lui paraîtraient encore intolérables et que, plutôt que de payer l'évacuation de ce prix, elle préférerait attendre l'heure des échéances légales, nous lui dirions que même à ces dates l'article 43 conservera toute sa portée et que l'article 429 permettrait de prolonger l'occupation jusqu'à ce que l'article 43 ait reçu une application satisfaisante.

Est-il besoin d'ajouter, enfin, que ces mesures sont tout à fait indépendantes des travaux défensifs que l'État-Major français doit être amené à effectuer sur notre frontière de l'est — frontière qui se trouve encore ouverte ou qui est même militairement tournée contre nous. Mais la réalisation de ces travaux, qui n'a que trop tardé jusqu'ici, et qui ne regarde que la France, ne semble pas avoir de lien nécessaire avec l'occupation interalliée des territoires rhénans.

2° L'occupation constitue le gage du payement des réparations et le plan Dawes assure l'exécution de ce payement. Du 1er septembre 1924 — point de départ de la mise en œuvre du système des experts — au 1er septembre 1928, le plan Dawes traverse une période de moratorium. A partir du 1er septembre 1928, il doit donner son plein effet. L'annuité-type s'élèvera alors à 2 500 000 000 de marks-or, l'indice de prospérité pouvant fournir des ressources supplémentaires.

Or, s'il est inadmissible que l'Allemagne considère comme

inexécutable le rendement moyen du plan des réparations et s'il n'est pas moins inadmissible qu'elle en demande d'ores et déjà la réduction, il ne faut pas nous dissimuler, cependant, que le régime normal du plan Dawes, quand il entrera en vigueur à partir de septembre 1928, ne sera pas sans jeter quelque perturbation dans notre économie nationale. La France recevra, en effet, 52 p. 100 de l'annuité-type et devra presque entièrement absorber cette somme en prestations. Notre production risque d'être sérieusement atteinte par une pléthore d'importations. Quand ils atteignent les dimensions que la guerre de 1914 leur a données, les comptes de peuple à peuple ont ceci de particulier qu'ils ne peuvent être considérés *in abstracto*, ni même sous l'angle de nos anciens procédés d'échanges. Le créancier éprouve presque autant de difficulté à «absorber» que le débiteur en éprouve à «fournir». La décevante histoire des réparations tient tout entière dans cette vérité que la paix de 1918 a révélée.

Pour parer à la difficulté qui risque de se produire bientôt, il existe toutefois une solution. C'est de « commercialiser » la dette allemande, en prenant pour base les chiffres déterminés par le plan Dawes. En d'autres termes c'est de mettre en œuvre ce que l'on est convenu d'appeler la « politique des grands travaux ». Nous ne nous arrêterons pas sur ce point qui, du reste, est suffisamment connu. Il s'agit, on le sait, d'entreprises de grande envergure, réalisables en France et dans les colonies, susceptibles de développer puissamment notre outillage et notre équipement nationaux. Les contrats de longue durée auxquels de telles entreprises donneraient lieu auraient le triple avantage de transférer la dette allemande du plan politique sur le plan commercial; de mettre les producteurs français et allemands, les États français et allemand à l'abri des incertitudes de l'avenir, en précisant leurs obligations et la durée de ces obligations; d'intéresser enfin les capitaux français, allemands, anglais, américains à ces entreprises et de nouer entre ces forces actives des liens qui ne pourraient qu'être profitables pour la paix. Dans une étude parue en juillet 1926 dans la *Revue de France*, nous avions déjà insisté sur la nécessité d'orienter notre politique des réparations vers ce but. Depuis lors certains hommes poli-

tiques, certains publicistes ont développé à leur tour ce thème en l'enrichissant d'arguments nouveaux. Il n'est pas trop tard pour nous diriger dans cette voie. Mais il est temps.

Quoi qu'on veuille et quoi qu'on dise, ces questions restent inséparables, au surplus, de la fameuse question des dettes. Commercialisation du plan Dawes; dettes interalliées; occupation rhénane : *tels sont les trois termes d'un même et seul problème.* Impossible de les dissocier, sinon dans les textes, du moins dans les faits.

Après une période critique, la négociation relative aux comptes interalliés s'est de nouveau assoupie. Parce que nous avons retrouvé le sang-froid financier, que notre monnaie s'est redressée et reste pratiquement stabilisée et que, très opportunément, M. Poincaré, sans préjuger de la décision des Chambres, a tenu envers les États-Unis les engagements prévus pour 1927 dans l'accord Bérenger-Mellon, l'opinion française a quelque peu le sentiment que la question des dettes ne se pose plus ou qu'elle se pose différemment. Cette impression est aussi fausse que nuisible. Non seulement la question des dettes — ou plutôt celle de la ratification des accords qui les règlent — reste entière, mais j'estime qu'il est plus nécessaire que jamais de la liquider. Pourquoi? Parce qu'il faut mettre notre devise à l'abri d'à-coups toujours possibles et que les conditions politiques, sociales, diplomatiques me semblent précisément rassemblées — et qui sait si elles le resteront longtemps? — pour effectuer sans heurts, sans secousses, de la façon la plus naturelle et la plus souple, une opération qui s'imposera tôt ou tard et hors de laquelle il n'y a point de rénovation financière possible. L'action menée par M. Poincaré — surtout quand l'on se remémore les circonstances dans lesquelles il l'a héroïquement entreprise — est digne d'admiration par son caractère ordonné, méthodique, mesuré, sérieux. Si notre grand argentier disposait de quelques dix ans de stabilité politique (ou — soit dit en passant — si la Chambre se renouvelait par tiers, novation qui m'apparaît comme absolument indispensable pour assurer la continuité de la politique française), on pourrait affirmer que seuls des risques négligeables s'offriraient à lui pour l'achèvement de son œuvre financière. Mais une telle stabilité politique

reste hypothétique. Dans notre pays malheureusement « surpolitisé » (voilà son plus grand mal!) les passions peuvent toujours reprendre le meilleur. Dès lors il nous est raisonnablement interdit de penser que le franc, pour retrouver sa pleine et définitive sécurité, peut se passer d'une solidarité, non seulement due à des facteurs psychologiques, mais sanctionnée par des accords techniques, avec les étalons d'or du Nouveau Continent et de l'Ancien. Or cette solidarité ne se réalisera vraiment que le jour où, par la liquidation amiable des comptes interalliés, les questions monétaires seront vidées des éléments politiques qui les ont, à certaines heures, désaxées. L'occasion se saisit aux cheveux et — M. Poincaré nous l'a plaisamment rappelé — elle porte maintenant les cheveux courts. Il ne faudrait pas que l'on pût ranger dans le mortifiant arsenal des « occasions manquées » celle qui se présente aujourd'hui de régler ces problèmes essentiels dans des conditions exceptionnellement favorables.

Nous savons fort bien que les États-Unis — c'est pour eux une question de principe à l'égard de laquelle ils n'ont jamais varié — n'admettent pas que le sort de la créance qu'ils détiennent soit lié au sort de la créance que nous détenons. Encore qu'il y ait fort à dire, inclinons-nous devant ce fait. *Mais des négociations simultanées ne sont pas nécessairement des négociations liées.* On pourrait concevoir que certains problèmes reçussent en même temps la solution qu'ils attendent sans demander qu'on les tranchât par la même sanction. *Pourquoi, dès lors, la France ne prendrait-elle pas l'initiative de provoquer la réunion de commissions d'experts auxquels serait confiée l'étude des trois problèmes suivants :*

Conférence A : Plan de commercialisation, sur la base du plan Dawes, de la dette germano-alliée. En ce qui concerne la part française, plan de grands travaux à exécuter pour le compte de l'État français par l'industrie allemande, en liaison avec l'industrie française, le financement de ces travaux donnant lieu à des accords internationaux. Fixation de la durée de ces contrats « commerciaux ».

Conférence B : Plan de mobilisation, par étapes et par tranches, des obligations ferroviaires et industrielles, cette

question pouvant d'ailleurs être liée à la question de la Sarre.

Conférence C : Règlement définitif des dettes interalliées sur la base des accords de Londres et de Washington.

Tels sont bien les trois éléments du problème général que pose la liquidation financière de la guerre.

Admettons que ces commissions d'experts, travaillant sans hâte, à l'abri des agitations politiques, parviennent à mettre au point des plans de réalisation concrète. Admettons que les gouvernements intéressés acceptent ces propositions et leur donnent force exécutoire; c'est alors qu'il pourrait être entendu que la question de l'occupation recevrait une solution anticipée. Les troupes alliées évacueraient d'abord la zone de Coblence (des organes de contrôle étant seuls maintenus dans cette zone). Puis, lorsque telle ou telle étape des nouveaux accords serait franchie, la zone de Mayence serait, à son tour, évacuée. Les territoires rhénans ne resteraient plus soumis qu'à la surveillance invisible exercée en vertu des articles 42 et 43 du traité de paix dans la zone démilitarisée, par un organisme qu'à cette date l'on relierait directement à la Société des Nations. Toutefois, il est bien évident que ce contrôle, si restreint, si dilué, si international qu'il soit, ne pourrait, lui non plus, se prolonger indéfiniment. Le jour où l'Europe aurait vraiment retrouvé son équilibre, le jour où l'Allemagne aurait établi avec tous ses voisins des relations telles qu'aucun doute ne serait plus permis quant à la réalité de son esprit pacifique et à la sagesse de son action politique, ce jour-là — mais ce jour-là seulement — le dernier système de garantie perdrait lui-même sa raison d'être. Nous entrerions dans l'ère bienheureuse où la sécurité naîtrait spontanément de la confiance.

***

Résumons-nous.

Des pages qui précèdent que faut-il retenir? Ceci. C'est d'abord que la thèse « juridique » présentée par l'Allemagne, au sujet de l'évacuation anticipée de la Rhénanie, et fondée

sur l'article 431 du traité de Versailles, ne résiste pas à l'examen. Les accusations quotidiennes de la presse allemande, s'indignant contre « la mauvaise foi française », le « double jeu français », ne nous troublent pas. C'est précisément parce que, de notre côté, nous voulons éviter que l'on ne crie, bien vite, à la « mauvaise foi allemande », au « double jeu allemand », et que l'on remette en vigueur ces détestables procédés de discussion, que nous ne voulons aborder, résoudre la question complexe de l'occupation rhénane qu'avec les plus extrêmes précautions et sans rien laisser à la disposition, toujours indiscrète, du hasard. Ce n'est pas je ne sais quel jeu de droits alternés que contiennent implicitement les articles 428 à 432 du traité de Versailles. L'alternativité de ce jeu serait incompatible avec un développement stable de la paix. Non, tout ce que nous pouvons découvrir dans ces articles, pour manifester notre bonne volonté, c'est la base d'une discussion. Rien de moins, mais rien de plus.

Disons donc à l'Allemagne, quand elle nous presse d'évacuer la Rhénanie, en produisant des arguments dont nous contestons la valeur juridique, mais dont la valeur psychologique ne nous est pas indifférente, disons-lui que la question de l'occupation se trouve nécessairement liée à celles que posent la stabilité du plan Dawes et le règlement des comptes alliés. Nous ne restons pas sur le Rhin pour le vain plaisir de rester sur le Rhin. L'occupation n'est pas un fait isolé, mais la partie d'un tout.

Est-il besoin d'ajouter que les suggestions que nous avons faites — quant à la réalisation de ce problème général — ne sont que des suggestions schématiques? que chacune d'elles exigerait un développement, appellerait une justification technique et qu'on n'a prétendu ici qu'à esquisser une méthode?

L'essentiel est de se convaincre qu'en regard du point de vue négatif que nous sommes fondés à défendre, il est nécessaire de se former une opinion positive — et de l'articuler. En terminant ces pages, souhaitons que la France, l'Angleterre, la Belgique, les autres nations interessées, d'accord avec l'Allemagne, trouvent la formule qui, tout en respectant les droits matériels et les engagements interna-

tionaux, réglera progressivement la question du Rhin au bénéfice de la paix. Souhaitons que la France sache mesurer les profits qu'elle retirerait de certaines initiatives réfléchies; que l'Allemagne, en modérant son langage, comprenne à son tour qu'elle recueillerait des bénéfices en plaçant les problèmes qui l'intéressent sur un plan plus élevé et plus général. Il est évident que l'occupation rhénane ne contribue pas au développement de la politique de réconciliation et d'entente. Mais il n'est pas moins évident que cette politique nécessaire ne se développera qu'à l'abri des improvisations, des à-coups, sur un terrain davantage semé de pierres que de fleurs — mais solide.

WLADIMIR D'ORMESSON

BOUDDHA VIVANT[1]

Délivré de la famille, ne pensant plus à Karastra, tout comme s'il avait mangé de ce lotus qui fait oublier la patrie, ayant franchi sans difficulté les étapes de la chasteté et de la pauvreté, s'il n'a plus beaucoup l'espoir de conquérir le monde, Jâli se conquiert chaque jour mieux lui-même. Privilège de l'abandon, promesses d'une métamorphose prochaine. Certes, Paris n'est pas Bénarès et aucun roi à la robe blanche, à l'esprit libéral, ne s'empresse de sortir à sa rencontre sur des éléphants entourés de torches, aucune courtisane Ambapâli ne l'attend dans un bois de manguiers, aucun ministre ne l'invite à dîner, pour lui demander ensuite des conseils spirituels, aucun sophiste ne s'intéresse assez à lui pour descendre de la montagne et lui tendre des pièges, mais il faut prendre l'Occident comme il s'offre.

Cependant, Mâra, le Malin, veille pour tous.

Il est cinq heures du matin : Saint-Cloud fume de brumes. Le jour se lève, sale, couleur du vide; c'est l'heure où l'on réveille les enfants pour leur faire prendre des purgations amères, l'heure où l'on apprend que les pourvois sont rejetés. Quelques jeunes gens en smoking et quelques femmes dans des sacs de chinchilla ou de lamé traversent le jardin d'une villa à la porte de laquelle attendent des automobiles; ils rentrent se coucher. A ce moment passe Jâli, drapé de jaune, qui descend chercher sa nourriture.

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 mai et 1er juin.

— Mince! un cocu! — dit une dame.

Jâli lève la tête. Il pensait, quand celle-ci a parlé, que s'il pouvait faire en une seconde le tour de la terre, il arriverait chez lui, en ce moment, à l'heure la plus douce, celle du soir, heure où les Chinois vendent le curry fumant, où les pêcheurs rentrent jusqu'aux aisselles dans le fleuve violacé et s'aspergent l'un l'autre, où les Européens sortent tête nue, n'emportant leur casque que pour se saluer, de voiture à voiture. Un instant de fraîcheur, qui ne se répétera plus, se glisse entre l'embrasement du jour et la pesée moite de la nuit. Alors il irait au Palais réservé à celle qu'il aime le mieux.

Descendant le perron, — style Gémier, — de sa maison aux terrasses cubiques flanquées de coupoles de fort en ciment armé, la maîtresse du lieu, élégance dorée, robe du soir (sans souci de la fraîcheur de l'aube, qui pourrait tuer, sinon elle-même, du moins ses orchidées), accompagne jusqu'à la porte ses invités. Jâli arrive près d'elle; leurs regards se croisent. Elle pousse un cri.

— Quoi! Tu ne me reconnais pas? Angèle, Angèle Ventre, de Londres, Commercial Road! Aujourd'hui Angèle Lyris, dite Langue-de-Velours.

C'est Angèle, celle à qui il doit sa première nuit d'Europe! Elle-même, avec ses cils épais et bleus, son beau parler de la gorge. Elle se jette au cou de Jâli.

— Comme te voilà fagoté, chéri! Et tes cheveux! Tu remontes de taule?

Et à voix basse :

— Les perlouzes, bien sûr que c'était pas catholique; on les a lavées, en vitesse, et, tu vois, je me suis établie... Finie la poisse! Tu sais ce que c'est : la première mise de fonds, c'est tout et tout. Ensuite, il s'agit d'en coller aux gens plein la vue. Pardon, excuses, — ajoute-t-elle, — je suis crevée. Je vais aller dormir, après avoir embarqué ces messieurs-dames, mais viens déjeuner ici, à deux heures, on s'expliquera. Tu te rappelleras de l'adresse : 3, rue Pierre-Benoît.

Angèle Lyris a acheté cette maison, il y a deux mois, à une Américaine dans le besoin, si l'on peut dire. L'ère des faux laques et des peaux de tigre, qui commence avec Gaby Deslys,

un peu avant la guerre, est close; la galanterie subit le prestige des Arts Décoratifs. Il y a ici des salons en paille, des boudoirs en galuchat, des plafonds en parchemin, des escaliers en peau de daim, le tout éclairé par des tubes de lumière au mercure et par des lentilles de phare, avec des bateaux et des atlas et des sphères armillaires, et encore des bateaux. La vie des femmes n'est pas, comme celle des hommes, une poussée méthodique dans la masse amorphe de la société, c'est un jeu capricieux, aux zigzags surprenants comme ceux d'un graphique de paludisme, avec des renversements de fortune qui les trouvent d'ailleurs parfaitement à leur aise et toujours prêtes. Ayant vendu les joyaux que Jâli lui donna, rentrée à Paris, Angèle fut entretenue bientôt par une marchande d'antiquités, qu'on ne voit jamais, auquel elle a adjoint, entre autres, un jeune écrivain fort riche et les amis de celui-ci, qu'on voit trop.

Très fière de connaître un saint, Angèle offrit sa maison à Jâli; il n'accepta que l'accès du jardin, où, désormais, il vint souvent, vers le soir, pour se laver et prier. Cette société d'adolescents autour d'Angèle Lyris, — de ceux-là que Bossuet nomme si joliment « des fols amateurs de siècle », — les entretiens qu'il avait avec eux sur ces hauteurs dominant la ville, tout cela paraissait à Jâli aussi naturel que la vie du Bouddha dans ces milieux élégants qui entouraient les grandes courtisanes indiennes, et où rois, brahmanes, hauts fonctionnaires et négociants aisés venaient entendre parler Celui-qui-sait. Angèle était pour lui une sorte de Belle-de-Bénarès.

Jâli commence à savoir distinguer les peuples européens; jusque-là, comme tous les Asiatiques, il ne voyait pas la différence entre un Portugais et un Suédois. Maintenant il reconnaît deux ou trois races, bien qu'il confonde encore un Anglais avec un Allemand. Parmi les « démons étrangers », il découvre toute une hiérarchie; parmi cette poussière d'originaux qui forment une société occidentale, il entrevoit maintenant des nuances : nations, individus. Plus l'on va vers l'Ouest, plus cela se complique. Il trouve que les Français aiment beaucoup les femmes; « quand ils leur parlent, dit-il, ils montrent des visages souriants et pleins de douceur ». Ces Blancs ont de

bien meilleures façons chez eux qu'en Orient; ils paraissent sans préjugés de race et assez intelligents. Riquet, le jeune écrivain millionnaire qui passe pour régner chez Angèle, est si bien élevé, si effacé, que personne ne sait son nom de famille. On l'appelle simplement Riquet et on peut difficilement le considérer comme le protecteur d'Angèle, car c'est plutôt elle qui le protège contre tant d'amis. Celui qui domine ici par sa violence, sa nervosité et sa force vitale, c'est l'intime de Riquet, Jean-Claude Potaschmann. Potaschmann? Parent de M. Josué Potaschmann de la Cité? Son fils, mais Français. Cet adolescent pâle, ardent, insatisfait, peut-il descendre du financier repu? En ligne directe. Il y a toujours dans les familles israëlites, à Moscou, comme dans l'Ancien Testament, une droite et une gauche. A droite, un roi gras, opportuniste et conservateur; à gauche, un prophète étique, intransigeant, qui met chaque jour sur les bras de l'autre de nouveaux ennemis. Tel est le contraste qu'offre la famille Potaschmann. Jean-Claude dirige une publication d'avant-garde que Riquet subventionne; c'est une revue d'extrême-droite intitulée : *Dieu*. Le Comité de rédaction dîne à Saint-Cloud, chez Angèle, tous les jeudis.

— Nous prendrons Dieu à la gorge, — a écrit un jour Potaschmann, — et nous le forcerons à dire sa pensée.

Dieu s'exécute mensuellement et donne son explication, très tendancieuse, de l'univers, soit par l'intermédiaire de guéridons, soit par l'organe de ce nouveau Moïse qui fait ses dents. Potaschmann a pris dans le parti catholique, au delà des néothomistes, une position avancée, d'où il mise à la fois sur le Sacré-Cœur et sur le Kremlin. Son intelligence, où voisinent le goût du camp adverse, et celui de la profanation, tend à brouiller toutes les cartes pour pouvoir recommencer le jeu dans de meilleures conditions. Au grand étonnement des séminaires, la revue *Dieu*, dans son dernier numéro, a reproduit des photographies de Dieu, par Man Ray, à côté de fétiches du Haut-Oubanghi.

Des vérités premières sont vaporisées dans l'atmosphère. Conversions foudroyantes, homosexualité, propagande en faveur du désespoir, statuts d'un Suicide-club destiné à aller explorer l'au-delà, retour à la confession publique, celle des

Catacombes, projets d'une prochaine campagne contre le diable.

Jâli apprend à écouter vite; à répondre vite aussi.

— Mais enfin, Prince, votre nirvâna, l'avez-vous trouvé?

— Pas encore, — fait Jâli. — Je tâche de le mériter. Mais je sais où il est.

— N'est-ce pas chez Bichara? — interrompt Angèle.

— Ton bec! volaille!

— Au moins, Monsieur, sentez-vous le divin? — demande un petit affranchi, très gris perle.

— Naturellement, gâcheuse, il le sent, — répond Potaschmann. — Notre Asie ne peut pas y échapper!

— Taratata, — dit Riquet. — Ton Asie est comme toutes les vieilles dames d'après-guerre : elle se coupe les cheveux, déchire son testament et se met à danser.

— Voyez-vous le Bouddha, Monsieur? Pouvez-vous nous faire des révélations? Nous les publierons intégralement.

— Il nous est défendu de nous vanter de nos extases, — répond Jâli.

— Alors quoi? Si vous voulez sauver l'Occident, montrez lui Dieu!

En disant ces mots, le jeune Potaschmann a, dans les yeux, le même frémissement que le lièvre a dans les oreilles.

— Le Bouddha dit que l'humanité doit périr avant que Dieu se manifeste.

— Le groupe de *Dieu* est entièrement en sympathie avec Çakyamouni. Ceci dit, mon cher, vous comprenez bien la difficulté : adaptez le Bouddhisme à l'Orient et vous tombez dans la théosophie...

— ... Qui est au Bouddhisme, — dit un enfant frisé, — ce que les moulages sont aux originaux.

— ... Ou ne l'adaptez pas, servez-le nous tel quel, et alors, — (pardonnez-moi de vous dire cela), — à chaque instant, cher ami, vous côtoierez le vaudeville.

En prononçant ces mots, Potaschmann désigne du doigt la robe jaune de Jâli.

— Le ridicule ne m'est rien, — répond celui-ci. — J'ai tout quitté. Je suis un « homme parti ».

— Un homme parti! Quelles formules notre Asie peut

trouver! — fait Potaschmann, que cette allusion à la vie nomade touche dans son hérédité et rend lyrique. — L'Europe, elle, n'a que des hommes arrivés. Soyons amis, Jâli, voulez-vous? Moi, vous savez, je suis un Blanc, eh bien, je n'en suis pas plus fier pour ça!

— Vous avez tort, — répond Jâli.

Potaschmann plie sous le besoin nerveux d'être immédiatement aimé. Il se penche sur Jâli et le caresse.

— Vous savez, notre Bergson est en sympathie avec le Bouddhisme, notre Einstein, par la relativité, le rejoint. Rien ne nous sépare plus?

— Pardon, Potaschmann, — fait Riquet, — rappelle-toi que Schopenhauer voyait, non sans raison, dans le caractère juif, dans son matérialisme optimiste, la vivante antithèse de l'ascétisme, du pessimisme bouddhiques.

— Peuh! moi, je suis converti! Ce que tu dis là, d'ailleurs pour me blesser, ne me touche pas. Amis?

— Je n'avais qu'un ami blanc et je l'ai perdu, — répond Jâli.

— Son nom?

Jâli se tait. Potaschmann ravagé par un besoin d'information, — cette sœur de la propagande, — le presse. Était-ce un Français? Jeune? Qui a vécu en Orient? Oui?... Mort?... Est-il bête! C'est sûrement Renaud d'Ecouen, son camarade du Lycée de Rouen! Un type épatant... culot monstre... Jolie figure... Fait pour jouir des belles femmes et des belles idées et s'en allant bêtement courir au devant de la mort!

Jean-Claude Potaschmann a une façon si sensuelle et assurée de parler du bonheur, une façon si panique de parler du malheur, qu'avec lui Jâli préfère éviter ces deux sujets.

— Bah!... au devant de ce qui nous attend tous, — conclut Angèle.

— Mais ne dis donc pas ces choses-là, maladie! — fait en frissonnant Potaschmann qui croit à l'entière valeur de la vie terrestre et apporte, le jeudi, un *Pachon*, pour que chaque invité puisse prendre sa tension artérielle après dîner.

— Rien n'est exaspérant, — ajoute-t-il, — comme ce vieux fonds de l'an mil qui vous fait tous vivre, vous autres, en obéissant au mot d'ordre de ne pas y croire!

Jâli sent que ces jeunes gens sont curieux de lui, mais qu'ils n'ont aucune envie d'être sauvés. Ils ne parlent que d'instinct, de délire, de subconscient, puis, sortent de délicats romans fignolés et secs, dans la plus pure tradition psychologique française. Ce sont de ravissants petits égoïstes. Les femmes qu'ils fréquentent, ou celles qui sont amies d'Angèle, venant du peuple, répondent mieux à l'appel du cœur. Il y a Margot d'Ambly, la belle infirmière, Jeanne Métral, qui tient une librairie rose, Guita Pascali, de l'Opéra.

Jâli ne porte plus sa robe jaune. Mais, presque chaque soir, il parle à ces femmes; elles, flattées, l'écoutent; ayant appris que le jaune est la couleur des parias, elles ont mis cette couleur à la mode. Les bois de Saint-Cloud sont un parterre de jonquilles. Jâli traite chacune avec douceur et bonté, et même galamment :

— Comme l'abeille n'endommage pas les fleurs en en prenant le suc, ainsi le sage sait cheminer parmi les femmes, à travers la ville.

Elles sont toutes curieuses de couleur locale. Quand Jâli veut leur exposer l'origine de la douleur :

— Parlez-nous plutôt du Kamasoûtra, — demandent-elles, gourmandes.

Comme toutes les Européennes, elles sont séduites par le décor passionnel de l'Asie et espèrent des recettes, des nouveautés érotiques. Or, l'Asie est chaste; sa vie sentimentale est simple et l'esprit qui anime ses amours est naïf.

Jâli est trop novice et timide pour exprimer cela : mais il le sent. Et comment se faire entendre de celles-ci, en qui *Schéhérazade* et les numéros du *Palace*, où un beau danseur ocré torture une Blanche, ont laissé des désirs inavoués? Jâli pense à leurs compagnes des Indes, que Ghandi nomme « ses sœurs tombées » et dont le grand Hindou a su se servir pour son action révolutionnaire. Il leur tend, à son tour, les mains, pour les relever, pour qu'elles se confient à lui, adoptent des métiers honnêtes et anciens. Il leur prodigue les conseils moraux et leur donne le titre de « zélatrices ». Elles disent oui, mais courent à leurs instincts. Elles disent oui à ce jeune

Prince et lui mettent les bras autour du cou. Elles le caressent, seule façon qu'ont les femmes d'approuver. Mais ce n'est que lorsqu'elles sont très fatiguées d'avoir dansé qu'elles rêvent à un monastère comme à une retraite agréable et qu'elles souhaitent être une de ces *apasikas*, une de ces nonnes dont Jâli leur parle. Au fond, elles jouent avec lui comme avec un petit ours, un pékinois; s'il n'était pas si beau, elles l'auraient « laissé tomber » depuis longtemps.

— Est-ce vrai que vous lisez l'avenir? C'est vraiment malheureux que j'aie des patoches si sales!

— Est-ce vrai que Bérengère a voulu vous faire don de sa zibeline et que vous avez piétiné la fourrure et « vidé » la petite?

— J'ai seulement dit que le luxe accroît la vanité et que massacrer les animaux attire la colère du ciel...

— Est-ce vrai que les animaux vous causent?

Elles sont autour de lui, empressées, se chauffent à lui comme à un poêle. Mais déjà quelques-unes ont oublié qu'on leur a prêché l'abstinence et s'enivrent; les autres, au contraire, ont versé dans une excessive piété, se rasant la tête, et il est arrivé que l'une d'elles, hystérique, est tombée en transe. Chez Angèle, c'est maintenant une curieuse atmosphère de désordre mental, de puérile piété et de dévotion nerveuse qui met tout le monde mal à l'aise. Jâli le premier. Ces femmes, il ne peut les comprendre; ce Paris, il le devine plein d'agréments dangereux, de crépuscules mauves, de printemps voyants, présentés comme une réclame. La volupté d'Asie dont les voyageurs nourrissent leurs récits, surtout à leur retour, est lourde et pleine de bonhomie, avec de gros effets de poudre aphrodisiaque, qui n'ont rien d'effrayant; celle d'ici apparaît plus dangereuse et subtile. Jâli s'enfonce les ongles dans les paumes. Chaque nuit il se retrouve dans la rue, imprégné d'une odeur de chair chaude, molle, savonnée, et d'eau de rose. Ses sens d'Oriental, très prompts, habitués depuis la puberté à un libre exercice, sont saisis. Il supporte avec peine l'image de ces femmes dévêtues et blanches. Les parfums surtout le martyrisent.

La nuit, à cause du froid qui le fait souffrir depuis qu'il couche en plein air, il a des rêves épouvantables. Oui, c'est

l'armée de Mâra, à n'en pas douter, avec ses monstres à têtes d'animaux, ses alligators qui se fendent en deux, ses cobras qui gonflent comme une pâte et deviennent des volcans en éruption, qui lancent en l'air des arbres avec leurs racines, des membres de jeunes filles et des têtes aux cheveux blonds. Le Maître, lui, pour triompher, n'a eu qu'à montrer au démon sa face plate, pareille au Lotus; mais Jâli n'est pas le Maître, et, quand il apparaît, l'ennemi ricane et le Tentateur ne s'en va point.

Bleu de rosée, il se réveille.

Un matin, il s'aperçut qu'il ne savait plus prier, que, seules, ses lèvres remuaient. Son attention surtout faiblissait; par les brèches, l'image de Rosemary, la sœur de Kent, entra librement, et, sans avoir été appelée, s'imposa. Elle s'étendait sur la pensée de Jâli comme sur un lit de repos et son souvenir prenait un empire que la réalité n'avait jamais eu.

Alors, sans même dire adieu, Jâli quitta Angèle et en abandonna la maison. Il remonta à son ermitage et commença des pratiques d'absorption intérieure, réglant sa respiration et s'efforçant de la raréfier. Il s'abrutit par des répétitions de mots; ceux-ci formaient dans son cerveau des motifs géométriques qui s'amincissaient jusqu'à un tracé tremblé, filiforme.

« Le corps à deux pieds est impur, puant, plein d'infection; il dégoutte de tous les côtés ».

« Le corps humain est une boîte vide... »

Il revint aux jeûnes, qu'il avait abandonnés, et aux pratiques de méditation des yoghis. Il maigrit et sa peau prit la couleur du citron.

De toutes parts, on lui apportait des plats; il laissa accumuler autour de lui, sans y toucher, cet amas de nourriture, afin d'en être écœuré et de mieux couper son appétit. Une fois, on le trouva immobile, tenant en une main des immondices et dans l'autre de l'argent; pendant plusieurs jours il répéta sans cesse : « Argent... ordure... argent... ordure... »

Il parvenait à respirer tellement peu qu'il ne sentait plus son pouls sous ses doigts et que le sang lui venait à la bouche. Il voulait rectifier son esprit comme un alcool. Quand il descendait de Saint-Cloud, ses jambes ne le portaient plus : il

croyait voler et sa tête chantait... Les bêtes des six domaines : corps, sens, odeurs, saveurs, choses tangibles, pensées, allaient-elles enfin cesser de ramper vers lui, avides de provoquer la sensation, puis le désir? Déjà il n'était plus celui qui subit : il allait dompter. Il entrait en méditation, à sa volonté, attendant le moment d'union avec l'absolu. Assis sur l'herbe, ayant perdu tout sentiment du moi, il pénétrait dans les régions d'une liberté supérieure...

Brusquement, quelqu'un le tire par son manteau; il se réveille : c'est Kent et sa sœur, Rosemary.

— Eh bien! Vous dormiez? Voilà cinq minutes que nous sommes devant vous et vos yeux ne nous voient pas?

L'atterrissage est si brusque que Jâli sent ses nerfs se rompre : il est comme ces mystiques qui, lorsqu'ils sortent d'extase et se retrouvent dans la vie, se prennent à sangloter. De nouveau le soleil éclaire; la nature, molle comme de la musique, les autos, les souvenirs, les robes, le vent, entrent dans ses sens et sont perçus. Et aussi l'image de celle qui vient se poser comme une colombe sur son épaule... Ce prince, si maître de lui, parti pour les plus grandes conquêtes, si haut déjà au-dessus des hommes, après des mois de renoncement, s'arrêtera-t-il soudain devant le plus frêle obstacle? La haine de soi, la résignation, le ravissement, ces derniers progrès vont-ils être détruits?

— Nous vous avons cherché partout. Les chasseurs d'hôtel, les détectives privés, les courriers de l'*American Express* ont été lancés dans toutes les directions. Avant de partir pour la Grèce, Shannon a couru à votre légation. Quelle est donc votre adresse?

— Les bois de Saint-Cloud; près de la terrasse. J'y remonte le soir.

— *Roughing it*, vivant à la dure? J'adore le *camping*, moi aussi, — dit Kent. — Nous avons fini par vous découvrir nous-mêmes. Pas ordinaire!

— Il n'y a pas de hasard, Kent. Rien que des enchaînements, parfois invisibles.

— *O. K*! Parfait! Puisque nous vous retrouvons il faut que vous veniez avec nous.

Rosemary murmure un mot à l'oreille de son frère.

— Ma sœur veut absolument que vous remettiez votre robe jaune. Elle dit qu'avec votre vieille capote d'infanterie coloniale, vous n'avez pas l'air d'un vrai saint.

— Assez, *bottle it, you swine.*

Jâli est naturellement timide et ces façons d'être des Blanches, si brutales, si directes, lui font perdre pied.

— Je vous ai blessé, je suis fâchée. Expliquez-moi... Je voudrais tant apprendre. Je sors de l'école, et je ne sais rien. C'est si affreux, aussi, d'être d'une famille presbytérienne. Enseignez-moi votre foi.

— Ne parle pas de ta foi, tu la perdras, — répond Jâli.

— Quel égoïsme!

— Le Bouddha a nommé lui-même sa doctrine, une doctrine de profond éclat; il n'y a rien en surface d'agréable, de fascinant. Vous êtes le contraire de ce qu'il faut être pour approcher de la vérité.

— Que suis-je alors? — demande Rosemary, les yeux brillants du désir d'être définie et d'aplanir toute difficulté.

— Vous êtes la Soif; soif de l'existence, soif de plaisirs, soif d'impermanence...

— Mais je vous assure que non!

— Votre visage assure que si. Vous êtes la soif qui conduit de renaissance en renaissance et empêche d'échapper à la douleur.

— Je ne suis pas une enfant. Je ne tiens pas à la vie, — fait Rosemary langoureusement.

— Les enfants ne tiennent pas à la vie. Mais vous, — ajoute Jâli avec sévérité, — vous vivez du besoin de saisir ce qui est hors de vous, en haut, en bas, en travers, au milieu. Or, quel que soit l'appât, sachez qu'il y a toujours un hameçon dessous; c'est par là que le démon saisit la créature. En ce moment, c'est comme vers un objet désiré que, vers moi, vous tendez la main...

— J'aime tellement mieux, Monseigneur, quand vous ne prêchez pas! Vous êtes si beau quand votre bouche est immobile.

— Alors, adieu. Vous penserez à moi, à ma vérité, un jour, lorsque vos paupières seront rouillées, lorsque les années

auront sucé votre sève, grillé votre face, fendu en deux votre volonté et que votre lampe sera sans huile.

Jâli ne dit plus rien. Il pose les mains ouvertes sur ses cuisses et ferme les yeux. Puis il les rouvre, se lève, sans plus adresser la parole aux deux Américains. Il plie son manteau en quatre et retourne s'asseoir dans l'herbe, au bord de la Seine.

Jâli n'en veut à ses amis que dans la mesure où il vient de se départir, par leur faute, de sa sérénité. Si cela lui arrive encore, il se punira et tiendra son bras droit élevé en l'air toute une journée et toute une nuit. Mais combien est plus grave et moins susceptible d'être enrayée l'impulsion qui, par moments, le domine; difficulté à soutenir le regard de Rosemary; impossibilité, aussi, de s'en passer. C'est la raison secrète de sa colère. Ces servantes au front tatoué qu'étaient ses reines, ces êtres gentils et fluides, dont le henné n'est qu'un artificieux effort vers le blond des races supérieures, qu'avaient-elles de commun avec ce bel et grand archange aryen?

Le soir tombait. Les bruits devenaient rares. Des ouvriers rentraient à bicyclette. Jâli se leva, après avoir passé la fin de la journée en méditation, et marcha sans bruit vers sa solitude. A la grille de Saint-Cloud, Rosemary l'attendait en voiture.

— Je savais que vous passeriez par ici pour remonter, — dit-elle. — Voici votre robe. J'ai acheté l'étoffe et je l'ai cousue moi-même.

Jâli la prit sans remercier.

— Adieu, mademoiselle.

— Non; pas adieu. Je reviendrai demain. Donnez-moi un conseil. Est-ce mal d'aimer?

— Aimer, c'est tomber sous le joug de la joie et de la douleur.

— Peut-on éviter de se perdre en pratiquant la vie simple?

— Commencez par éviter le désir comme la tête d'un serpent.

— Je ne désire rien... que rester toujours près de vous, — dit Rosemary.

Et elle mit sa tête blonde sur les mains de Jâli.

***

Paris est là, en contre-bas, ou plutôt, les deux Paris : au premier plan, la ville américaine avec ses dures banlieues géométriques, son trafic rectiligne; derrière elle, l'ancienne cité française avec ses façades mouvementées, ses monuments inutiles, aux lignes douces; comme Karastra, où il y a d'une part le cantonnement européen et de l'autre la ville indigène. Dans son cœur, Jâli plaint la petite France; les Latins sont les Orientaux de l'Europe. Mais la France n'avait pas le choix : ou devenir américaine ou devenir bolchevik. Jâli prend les mains de Rosemary et, tandis qu'elle baisse la tête, les garde dans les siennes.

Elle relève les yeux, le fixe jusqu'à le faire fondre :

— De vous aussi, Jâli, on pourrait dire ce que vous me disiez du Maître : « Son sourire est si charmant qu'il suffirait à discipliner le monde ».

— Il souriait parce qu'il souffrait...

— Vous souffrez?

— Oh! Puits de Loyauté, tous ceux qui ont eu la foi ont souffert. Voyez Keshub, Chunder Sen, Pawâri Baba, Tagore, Rama Krishna, empoisonné par les Brahmanes en plein dix-neuvième siècle, Ghandi, incarcéré...

Jâli prend Rosemary par les oreilles :

— En vous regardant, je pense à la rencontre du Parfait avec une femme : « Ils se reconnurent, dit le texte, sans s'être jamais vus... »

— Moi, je vous ai reconnu, Jâli, parce que vous êtes la sagesse.

— Croyez-vous? Seul un sage peut reconnaître un sage.

— D'abord, j'ai entendu dire que les grands sauveurs ne descendent sur la terre que dans les périodes d'extrême détresse, — ajoute Rosemary. — Cette heure est bien la vôtre. Moi, je pense que vous aller sauver des milliers d'entre nous, oui, des pays entiers.

Une ardente tradition de prosélytisme monte aux lèvres de Rosemary, du fond de son hérédité puritaine.

— Personne ici ne tient a être sauvé. On répéte : « Toute sagesse vient de l'Orient »; mais nul n'y croit.

— Jâli, vous me faites l'effet d'un pur sang qui choisirait de tourner une meule.

— C'est un maléfice que, sous le nom de progrès, l'Europe a communiqué à l'Amérique et c'est de là qu'il nous revient aujourd'hui.

— On dirait que cela avance avec le soleil?

— Oui, les idées, comme les villes, marchent vers l'Ouest. Qui sait? Les astrologues, à Karastra, m'ont enseigné cette loi de magie : l'initié tuera l'initiateur.

— Vous êtes un juste, — dit Rosemary. — L'Occident ne vous épate pas, mais vous ne cherchez pas, non plus, à vous venger de lui.

— Mieux vaudrait refuser, comme nos pères, de rien savoir de l'Occident, que d'en avoir des notions viles, fausses, misérables.

— Il ne peut y avoir rien de cela dans votre esprit, — continue Rosemary; — moi, je sens votre silencieuse puissance; je sens que vous êtes un sauveur. Il me semble que vous m'emportez dans les airs.

Le Prince-Mendiant lève sur elle ce regard effrayé qu'il a souvent et qui n'est pas sans charme. Celle-ci n'a peur de rien. Elle a beau avoir la peau douce, elle est bien la petite-fille de ces hommes qui tirent des coups de revolver, dans les bars, à même leur poche, à travers leur pantalon. Il redoute les Américaines : déjà ces grands Blancs font peur; que penser alors de leurs femmes, qui sont les vrais maîtres, puisqu'eux ne désirent, ne peinent que pour elles? Tout ce qu'on doit combattre ici vient d'elles, le goût du changement, le luxe, cette forme moderne du démon.

Rosemary fixe le Prince :

— Vous avez deux charmantes petites lumières au fond des yeux, Jâli. Ils sont si étroits en ce moment qu'on ne voit plus qu'elles. Je crois vraiment que je vous aime.

Il faut connaître l'amour oriental, ses longs travaux d'approche, ces interminables hommages qui n'osent jamais cheminer que sous le couvert de symboles, qui ne se risquent qu'en jeux de mots, en discrètes allusions poétiques inspirées des meilleurs classiques, pour comprendre l'effet que cet aveu

à bout portant a pu produire sur Jâli. Il vacille, en s'efforçant de rester impassible.

— Il ne faudra m'aimer, — répond-il, — que lorsque je serai un saint.

— En tous cas, vous êtes déjà un très grand homme. Vous, avez-vous aimé?

— Je n'ai jamais eu près de moi, ô Vase de Vertu, que des femmes achetées, capturées, ou que l'on m'avait offertes en présent.

Cette préparation douce, dont un beau jour d'été levait les ombres, le soleil la vernissait. On voyait des remorqueurs labourer l'eau, tordre en vis le reflet des droits peupliers. C'était ce paysage de Sèvres, d'un mauve démodé, usé jusqu'à la corde par les Impressionnistes, que les Parisiens ne connaissent d'ailleurs que par les marchands de la rue La-Boétie. Jâli sait que les Français, comme les Chinois, ont horreur du plein air. Lui, est sensible à la nouveauté de cette nature d'Occident, dont la beauté est d'être réduite aux proportions humaines, si bien construite et jamais confuse, jamais emmêlée comme celle des tropiques : les crêtes de Clamart, onduleuses, Montrouge peint de suie, de chaux, de terre ocreuse, avec des vitres qui jouent au soleil, vrais petits miroirs incrustés, comme au Siam. Au lieu d'une eau croupie, de fruits épineux, d'orties monstrueuses, c'est la Seine, doux fleuve fait pour les chansons gauloises, le vin bouché sous les tonnelles, les fritures, les baisers dans les frisons du cou, les raclures de palette sur les troncs d'arbre, avec, çà et là, la touche d'or des vieilles locomotives, boucles de la Grande-Ceinture. Ces lieux innocents, choisis par le destin pour une entrevue profonde entre leurs deux races, étaient pareils à ces villages niais marqués de deux sabres, sur l'atlas, pour une bataille historique, ou grandis, malgré eux, par un traité de paix.

Rosemary repose, près de lui étendue.

— Pourquoi souriez-vous, Rosemary?

— Pourquoi ne sourirais-je pas? Je suis fille d'un peuple heureux, où chacun se réveille en sifflotant.

— Moi, je n'aime que les malheureux.

— J'ai beaucoup d'argent. — dit-elle. — Nous ferons le bien avec. En Amérique cela coûte les yeux de la tête de faire le bien. Il n'y a pas de pauvres. Il faut les faire venir de très loin.

Mystique union de ces deux cœurs jeunes, ardents au mieux. Clairs et obscurs, leurs doigts joints ressemblent à un clavier. Alors se lève en Jâli une lumière plus tiède que tout ce qu'il a senti jusqu'à ce jour; lumière moins éclatante que celle qui entourait, sur les toits de Londres, l'image du Parfait; celle-ci ne le force pas à baisser les yeux et à se coucher sur le sol; elle lui entre, comme du soleil, par tous les pores, à travers les vêtements, chauffe son sang. Ses mains brunes sertissent la figure ovale de Rosemary, lissent ses cheveux, tranchés d'un coup sur le front et qui, eux-mêmes, semblent une lame. Il ne peut se retenir de toucher sans cesse à cette masse de blond métal. Alliance étrange, nouvelle, du Nord et du Sud, de l'Est et de l'Ouest, dans ce ciel parisien, sans dieux, sans vautours.

— Je ne resterai pas en ce lieu, — dit Jâli, — les promeneurs se font trop nombreux, les curieux m'assaillent, les journalistes me harcèlent. De nos jours, la modestie est devenue si étrange, si rare, qu'elle attire l'attention de tous. L'on me croît fabuleusement riche et, quand je demande à manger, on me jette des pierres. On me traite de métèque entretenu, de fakir, de derviche mangeur de verre pilé. Il paraît que les zélatrices d'en bas tournent au scandale; maintenant, sous prétexte de donner leurs robes aux pauvres, elles vont nues. D'ailleurs, Paris étouffe sous l'esprit critique et succombe à la peur d'être niais. Il lui faut une révélation par jour. Les mots seuls ici retiennent; mais la voix elle-même, et les idées qu'elle habille, et l'essence qui met en mouvement ces idées, cela n'intéresse personne. A la connaissance, on préfère l'ignorance, bien que d'elle sortent uniformément la naissance et le deuil, l'attachement et le désespoir. Rama Krishna a dit qu'on voyait mieux le Christ de l'Orient que de l'Occident. Mais c'est le diable qu'on voit bien mieux de Paris que de Karastra. Insensé!

Je lutte contre le besoin et cela, dans la ville même où le besoin est roi!

— Les saints n'ont de succès que dans les pays où l'on s'ennuie, — soupire Rosemary. — Mais je suis sûre que nous triompherons. Je vais expliquer à mon frère Hamilton ce qui m'appelle vers vous. Il a une bonne âme. (Elle disait cela, comme on dit : « Il a une bonne figure » et c'était cela, en effet.) Il me comprendra. Je vous suivrai et vous aiderai, tant qu'il le faudra.

— Alors venez, — dit Jâli. — Partons. Quittez tout. Renoncez à vos extravagances. Brûlez ces étoffes manufacturées, tissées avec la sueur des pauvres; vêtez-vous simplement. Venez avec moi. Vous serez respectée de tous; je vous défendrai. Nos relations seront de pureté parfaite; je vous nommerai ma sœur.

Et Jâli, lui aussi aplati dans l'herbe, appuie sa tête contre celle de Rosemary, en une accolade fraternelle, comme celle des chevaux.

III

— Je ne suis pas un saint. Je ne suis pas le Parfait, — dit Jâli. — Au lieu de rester immobile comme celle du Figuier Sacré, l'ombre de l'arbre sous lequel je suis assis ne peut s'empêcher de tourner avec le soleil, comme n'importe quelle autre. Je ne traverse pas les fleuves sans me mouiller. Ni aux bras, ni aux genoux, je ne porte les trente deux signes caractéristiques de Ceux qui ne renaîtront plus. Les tremblements de terre, les éclairs dans les cieux ravis, tout ce qui devrait annoncer ma prochaine illumination, le voyez-vous?

— Je le verrai un jour, — dit Rosemary.

Elle rentre sous bois, pour préparer leur repas.

Ils sont installés maintenant dans le parc de Marly, près de ces étangs stagnants, de ces levées de terre qui rappellent les fondations du château détruit. Ils passent les nuits dans un télégraphe optique abandonné.

« L'illumination ne viendra jamais pour moi, pense encore Jâli avec amertume, car j'aime celle-ci et chaque jour, mainte-

nant, je m'éloigne davantage de la perfection. Les seuls succès que j'ai remportés en Occident l'ont été sur des femmes. C'est dire qu'ils sont faciles et sans lendemain. Mais comment en attendrais-je d'autres puisque, sans cesse, je me perds un peu plus moi-même? J'ai plaisir à quitter les vérité éternelles et à m'enfoncer dans la confusion et l'obscurité. »

— Le repas est prêt, — fait Rosemary.

Elle s'amuse, se rappelle son enfance dans la vallée du Yosemite, les tentes de toile, les bains dans la Merced glacée, les truites arc-en-ciel, les daims broutant sous les grands arbres rouges, parmi les Ford couvertes d'une bâche, contre la rosée.

Pieds nus, vêtue de lin blanc, elle apporte ce qu'elle a cuit, dans une écuelle. Elle est habituée, en vraie Américaine, à se passer de domestiques. Ils s'assoient, — lui sur ses talons, — et mangent avec leurs doigts.

Jâli, tu n'es plus un homme en attente de l'ineffable : tu es désormais la moitié d'un couple suburbain, qui se nourrit!

Le cri des grenouilles rappelle à Jâli Karastra; Karastra, les délicieux repas de gingembre frais, de bananes rôties, de lait de coco, apportés par des serviteurs aux pieds nus. Tant qu'il a vécu seul, il n'a prêté à son ordinaire aucune attention; aujourd'hui, pour un peu, il se plaindrait de cette morue séchée; qui ne reconnaîtra, à ce signe certain, qu'il est entré en ménage? Il cherche à se rassurer :

— Ne pourrais-je, sans atteindre la sainteté, être comme toute créature, un simple messager de Dieu? Le divin n'est pas un miracle; le miracle serait qu'une créature pure qui cherche la vérité, ne la trouvât point.

Mais à quoi bon tout cela? Jâli ne progressera plus; la femme, infailliblement, est venue à son heure, à un point de moindre résistance, au moment même où s'affaiblissait cette force centrifuge de charité, de bonté, qui l'avait mené du premier élan à l'autre bout du monde, au secours de l'Occident. L'Occident! l'Orient! comme il était loin de l'époque où, en compagnie de Renaud, il maniait ces termes abstraits, les croyait modifiables, plastiques au gré de la volonté, d'une vocation. Maintenant la terre lui apparaît comme une très vieille aventure, dont la fin est depuis longtemps réglée et

qui n'a que faire de dévouements individuels. Tout ce qui, de Karastra, semblait si net, si facile, ici se brouille, devient illusoire, insoluble. Le monde des mirages, ce n'est pas l'Équateur, c'est Hampstead, c'est Saint-Cloud.

Quel beau corps elle a, cette fille d'Amérique! Ces reins cambrés, ce ventre dur, cette peau si blanche, tachée de rousseur, comme les livres, à la campagne. Pleine de trésors qui dorment. Jâli se prend à la convoiter comme les Jaunes convoitent la Californie. Alors il s'efforce d'en détourner sa pensée.

Londres. Paris. Accueils un peu différents mais résultats identiques : complet échec. Qu'eût-il fallu pour être *a successful soulwinner*, un « gagneur d'âmes » à succès? Apporter aux gens un divertissement. Les malheureux n'ont que faire de consolations qui les obligent à de nouveaux sacrifices. La vague asiatique du temps de Montesquieu, celle de l'époque des Goncourt, seraient-elles restées célèbres si, au lieu de Chinois de potiches, de Japonais d'estampes, elles avaient présenté à la frivole Europe une sobre application du confucianisme, ou le texte intégral des Upanishads? Pour forcer un âge comme celui-ci à accepter une règle sévère, il eût fallu être d'incarnation divine.

— Mais vous l'êtes, Jâli!

— Non, Rosemary. J'ai attendu longtemps. Je ne crois plus. Regardez-bien : je n'ai rien dans les yeux de surnaturel. Suis-je insaisissable? Mon corps écarte-t-il les balles? Imparfait, créé par une force imparfaite qui s'est efforcée, on le sent, vers la perfection, mais qui n'a pu faire mieux que ce que je suis.

Jâli indique du geste qu'il se décourage.

— Quel rapport entre Paris et un pays comme celui d'où je viens, où la langue ne comporte même pas de pronom personnel, où tout est collectif, où l'identité des êtres n'est pas définie? Paris, ce sont des milliers de personnalités évidentes, des millions d'idées « en l'air », dans un oxygène très vif où les feux brillent plus qu'ailleurs, mais chauffent moins, comme sur les hauts plateaux du Thibet? Autant, ici, l'on tend à être, à se faire connaître, autant, à Karastra, l'on s'efforce

de se cacher sous des pseudonymes; et même de se dissimuler sous le titre de ses fonctions, pour ne pas attirer l'attention des mauvais esprits. Moi, j'ai vécu entouré d'interdictions magiques, de chiffres mystiques menaçants, de jours néfastes, de fonctionnaires épiant la forme des nuages, de maréchaux de cour destinés à surveiller les succubes; comment expliquer nos terreurs surnaturelles à des Blancs qui en rient et qui foncent tout droit devant eux, sans rien redouter? Je sais maintenant que je n'aurai sur eux aucune influence; ce sont eux qui en ont eu sur moi : je ne serai jamais en état de Bouddha, je ne possèderai jamais la Connaissance.

— En priant beaucoup ensemble, Jâli?

— Non; désormais je ne serai plus délivré.

— N'avons-nous pas renoncé à tout?

— Non, Rosemary. Pas l'un à l'autre.

***

— Allons, — dit Jâli avec brusquerie, — mettons-nous en marche.

— Pour aller où? — demande Rosemary.

— Qu'importe! le Bouddha recommande de ne pas rester trois jours de suite au même endroit. Il faut marcher. Tout ce qui est juste est pénible. Il faut que la vie soit dure. D'ailleurs qui nous retient? Nous ne sommes d'aucun pays.

Ils quittent le bois de Marly, froissant de leurs pieds nus les premières feuilles mortes. On entend les marrons tomber et s'ouvrir, ou courir sur le sol. Ce soir-là, ils dînent de mûres, de glands, de champignons. L'automne est entré, et les feuilles enflammées par octobre donnent du soleil longtemps après le coucher du jour. A l'orée du bois, le vent d'ouest leur arrive de la plaine, dans la figure. L'un derrière l'autre, ils suivent la route de Louveciennes à Versailles. Il se met à pleuvoir; c'est un dimanche. L'asphalte mouillé brille comme une glace sous les phares des autos qui rentrent à la file. Des feux rouges vont dans un sens et des feux blancs dans l'autre, précédés de longs cônes de lumière scintillante, striés d'eau. Ils marchent sur le bas côté de la route et les voitures les éclaboussent. A Versailles, Jâli propose la route de Rambouillet.

Rosemary s'arrête.

— J'ai froid, — dit-elle. — Je crois que j'ai la fièvre.

Jâli la regarde. Elle est livide. Où l'emmener, maintenant que la saison des pluies va recommencer? Il faudrait la déposer, peut-être, à l'hôpital américain?

— Je vais arrêter une auto et vous faire conduire chez votre frère. Demain, si vous êtes mieux, vous reviendrez; je vous attendrai, à la même heure, à cette porte, — fait Jâli.

Elle se sent soudain si mal qu'elle ne refuse pas. Elle le devine irrité. Devant cette figure atone, *that blank face*, comme elle dit, devant la courtoisie exquise de cet homme qui l'appelle « rose d'Innocence » et qui ignore la vulgarité occidentale et délicieuse de la colère, Rosemary fond en larmes.

« Les Blancs ont perdu toute capacité de vivre la vie simple pense Jâli. Même si l'esprit consent, le corps ne suit pas. Ils parlent trop, dorment trop. D'ailleurs, c'est ma faute; qui a jamais rêvé de faire son salut avec une femme? »

Quand il est seul, il se sent coupable, mais délivré.

Ce ne fut que le troisième jour, au coucher du soleil, que Rosemary revint; elle allait mieux.

— Pouvons-nous repartir cette nuit? — demande Jâli.

— Dans quelle direction?

— A pied, vers le Sud; j'hivernerai à Menton.

Rosemary rougit. Elle ne renvoyait pas sa voiture. Elle expliqua qu'elle avait pris un mauvais froid, que le médecin lui interdisait la vie en plein air. Son frère, elle ne l'avait pas trouvé. Elle s'était fait conduire chez une de ses tantes, femme d'un juge du Mississipi, qui habitait la rive gauche. Là, elle avait appris que, les vacances terminées, son frère était retourné à Cambridge, que ses parents s'inquiétaient... Maintenant, elle avait peur de son père, millionnaire radical, resté brutal comme un ouvrier... A distance, comment lui expliquer?

Jâli avait compris.

— Quand part votre bateau? — questionna-t-il avec une infinie douceur.

Rosemary hésita un moment.

— Au besoin, il y aurait le *Mauretania*... demain soir... à Cherbourg. Oh! je vous promets que je ne ferai qu'aller et revenir... Du reste, je vous télégraphierai. Où cela?

— Ma sœur ne télégraphiera pas.

— Jâli! je vous le jure.

— Soit. A Menton, poste restante. Mais ma sœur ne reviendra jamais. Je sais.

— A bientôt, Jâli. Je vous y rejoindrai, et pour toujours. Ou bien vous viendrez dans mon pays. Vous verrez, c'est la terre de la jeunesse, de l'hospitalité. Grâce à moi, vous connaîtrez ce qu'elle a de meilleur, de plus grand. C'est un pays vraiment à votre taille; tout ce que l'on désire, il vous le donne.

— Tout ce que je veux, il me l'enlève.

Rosemary posa ses lèvres roses sur les lèvres violettes de son ami.

Jâli resta seul. Il n'était plus ni un Prince Héritier, ni un Bouddha, ni un ascète : mais un homme faible et vaincu.

IV

« *We are piqued with pure descent, but nature loves inoculations.* »

« Nous nous piquons de pure lignée, mais la nature aime les mélanges. »

EMERSON

Jâli est de nouveau sur un paquebot. Très incliné, cette fois-ci. Marées d'équinoxe. Octobre sur l'Atlantique. L'automne se lit sur les eaux ainsi que sur la terre, mais à d'autres signes : les bassins des ports, jonchés de plumes de mouettes, comme une écritoire, les vagues, d'un marbre plus vert, les nuages, non plus mousseux mais lacérés, la lune aqueuse. La mer tire à blancs boulets dans les côtes du navire; la vaisselle se brise, l'argenterie roule, les meubles craquent, les malles tombent, les passagers s'accrochent; tout résiste mal à une succion des profondeurs.

Rosemary est partie depuis plus d'un mois, depuis le soir où elle a quitté Jâli, à Versailles. Promettant de revenir,

mais ne revenant pas; elle s'est bien embarquée en effet dans l'intention d'expliquer aux siens, avec franchise, sa situation, mais cette situation n'est guère explicable, surtout à Julius O. Kent, orateur redouté au municipe de Vincennes, Grand dragon du Klan, adversaire des Noirs et ennemi des Jaunes. Pendant son séjour dans le Midi, Jâli est descendu plusieurs fois de la montagne où, dans les grottes mêmes où se cacha l'homme quaternaire, il prenait abri; à la poste de Menton, il a trouvé un télégramme de Rosemary, différant son retour, des lettres expliquant son retard, puis renonçant définitivement à l'Europe. Plus aucune allusion à un voyage de son ami aux États-Unis.

« Là où des chaînes de fer échoueraient, un cheveu de femme le retiendra », dit le père du Bouddha, désireux de tout essayer pour garder près de lui son fils. Or Çakyamouni n'est pas dompté. Mais Jâli?

Jâli a attendu. Puis il a compris qu'elle ne viendrait plus. Alors il a essayé de ne penser qu'à son devoir. Il ne voulait pas renoncer à la perfection, à cause d'une femme. Il a prié. Il a jeûné, maigri beaucoup. Mais le moment est venu où il lui a bien fallu plier; l'amour le tenait. Dans la lutte entre lui et l'Occident, l'Occident se défendait comme il pouvait, lâchement d'ailleurs, avec des femmes. Le côté violent, léger et imaginatif du Prince, trop dompté, reprenait le dessus. En rentrant au plus vite à Paris, par le train, en empruntant, pour partir, de l'argent à son ministre, Jâli ne sait plus s'il a fait preuve de faiblesse ou d'acharnement; car la faiblesse, est-ce autre chose que de s'acharner à ce qui est défendu? A présent, puisqu'il ne peut rien pour se sauver lui-même, il se contente de répéter qu'on ne saurait rien tenter pour sauver le monde. En réalité, il n'y pense plus. Oui, il ne sait même pas que son aventure se termine, du fait qu'il en a anéanti le terme. Aveuglé, il retourne, sans s'en douter, à l'obscur, à l'informe de l'âme orientale. Il est ailleurs, perdu dans la jungle de l'instinct. Tuer le désir? Les Brahmanes eux-mêmes n'enseignent-ils pas que le désir fut la première manifestation de l'Esprit? C'est à un désir qu'on doit le monde! Il aime; son sang jaune, ce sang si indomptable que,

dans les unions mixtes, il dévore toujours le sang blanc, se rue vers celle qui lui est apparue comme de la race des dieux vêdiques. Jâli ne peut pas vivre sans Rosemary, sans ses dents blanches, si petites qu'elles semblent limées. Il ne se souvient que de ce jour d'été au bord de la Seine normande, à falaises de craie, où il l'a rencontrée, que de son regard qui lui est entré dans la chair comme un harpon. Le reste est un déficit, un abîme. Que lui importe de se contredire : l'Asiatique se moque bien de cela! Sur ce grand transatlantique penché, au poitrail baveux, à la crinière d'étincelles rouges, sous la nuit qui tombe, basculant dans les trous mous de la mer, Jâli est-il encore le jeune prince enthousiaste, chargé d'offrandes mystiques, qui, il y a bientôt un an, roulait sur l'océan Indien, à bord du *Félix-Faure*? Où est la Croix du Sud? Où est le Bouddha? Il a disparu du ciel comme il était apparu, discret, silencieux, divinité qui jamais ne s'impose à qui ne la sollicite pas.

Jâli n'est qu'un homme qui va essayer de retrouver une femme, au delà des mers.

New-York. La Batterie. La Liberté, couronnée d'épines. *Do not anchor here.* « Ne jetez pas l'ancre ici. »

Entrée dans le fleuve sali d'épaves, de paille, sillonné de vedettes, rayé de bacs blancs, de chalutiers, de pyroscaphes à aubes; coups de vent qui frisent l'eau et les fumées à contresens; vagues que brisent les quais et qui pénètrent dans les docks comme une émeute dans un palais.

Le paquebot remonte lentement le courant, évite des bouées chargées de mouettes jaunes, passe en revue toutes les lignes maritimes de l'univers, les bateaux, si différents d'échelle que les uns pourraient être hissés sur les ponts des autres, chacun rangé dans son écurie, gares perpendiculaires aux quais, formant d'immenses dentelures qui mordent l'eau argentée par le contre-jour. A droite, les gratte-ciel, — les anciens, cubiques, les nouveaux, tubulaires et à terrasses, — surmontés de panaches de fumée, s'escaladant, dressés comme des orgues, à longues cannelures prismatiques dans lesquelles s'introduit l'ombre. Puis les entrepôts, les plates-formes en

ciment armé des Compagnies de navigation, construites en porte-à-faux au-dessus du vide, arborant mille couleurs, noires d'hommes se tordant comme des vers, à la vue des arrivées d'outre-mer.

Pour Jâli, ce n'est pas un nouveau monde. Il n'y a pas ici, comme pour un Européen, de surprise. La grande surprise ce fut Marseille. Pour lui, comme pour ses frères d'Orient, les États-Unis ne sont qu'un Occident excessif. L'Amérique offre les mêmes problèmes poussés à l'absurde. Jâli tend le dos; ce matin, il est un adolescent pauvre, frêle, qui n'est pas bien sûr de ne pas être refoulé à Ellis Island, à cause de son passeport d'occasion et qui attend l'instant de retrouver celle sans laquelle il ne peut pas vivre. Que le machinisme, la ploutocratie ou l'impérialisme triomphent maintenant, Jâli ne s'en soucie pas : là, sur le quai éclairé de fanions verts et jaunes, dans cette immense, mouvante et noire attente, où Rosemary se trouve-t-elle?

Rosemary n'est pas là; elle n'est pas venue à la rencontre de Jâli, malgré les sans-fil. Le bateau devrait pencher maintenant sous la ruée des passagers, à bâbord. Presque tous reconnaissent sur le quai un visage familier; les cœurs ne sont plus séparés que par un fleuve, que par une rivière, que par un ruisseau, que par une rigole d'eau clapoteuse qui éloigne encore, un instant, le paquebot du quai. Jâli est inspecté par la Police, interrogé par l'Immigration, ausculté par la Santé, fouillé par la Douane, parmi le grand déballage des robes, des bijoux, des chapeaux, des étoffes provenant du pillage de l'Europe. Il gagne la terre ferme. Il est lancé dans le jaillissement des acheteurs giclant hors des grands magasins; bloqué soudain au coin des rues, sur l'ordre de sonneries électriques impérieuses et invisibles; arraché aux trottoirs par l'hémorragie du trafic, humé par la montée d'ascenseurs-geysers; il chemine entre la fuite ou plutôt la chute des perspectives étroites de ces maisons, quadrillées comme des gaufres, si hautes qu'il ne peut lever la tête, vrais volcans carrés avec leurs fumerolles. Le voici, le même qu'à Londres, l'enfant perdu des premiers soirs; mais, en moins d'un an, combien plus vulnérable, plus névrosé, moins agile! Le besoin de revoir

Rosemary le contente; à la vie il ne demande rien d'autre. Il sait qu'elle habite une villa de Long Island; c'est très loin... Surtout, Jâli n'ose pas. L'Amérique lui fait très peur. Quand il n'a pas été reçu par la vieille dame, au château d'Écouen, il a souri. Ici, au milieu de ces rues qui s'ouvrent et se ferment comme des écluses, il préférerait se noyer que de se heurter à un de ces hommes quadratiques, verbeux, qui manient l'obligeance comme une massue, qui vous adressent spontanément la parole et veulent tous savoir d'où vous venez, où vous allez. Déjà, sur le bateau, il avait souffert d'être interpellé à brûle-pourpoint, questionné sur sa race, son identité, alors que l'étiquette orientale ne permet pas de s'informer du nom de quelqu'un, autrement que par des tiers.

Jâli se fait conduire à un hôtel voisin du Park, rectangle rose chair, avec des fleurs, des boutiques de poupée et du marbre partout. Un monsieur en redingote lui répond, en se tordant les mains de désespoir, qu'il n'y a plus de chambres. Son taxi le mène à un second hôtel, dans Manhattan, puis à un autre vers la Huitième Avenue, dans le Bas-Broadway : tous sont complets. Le conducteur noir lui rit au nez.

— Eh bien, allez où vous voulez!

Le nègre le descend dans la Ville Basse; une maison en briques où on loue des chambres à la journée, avec un escalier extérieur ignifugé, pareil à un dépliement de sommiers métalliques, et des Bibles dans toutes les chambres. Lessive dans l'arrière-cour; délicieuse et complaisante patronne mulâtre; quelle détente soudaine que la vue d'un noir... Toutes sortes de gens extraordinaires, en pension, qui semblent réfugiés là, comme pendant une averse ou un combat de rues. Jâli se sent moins mal; il s'arrête là et porte lui-même ses bagages à sa chambre...

Il se retrouve, pour le lunch, dans un réfectoire, orné d'un bar, où les hommes mangent debout, le chapeau sur la tête, habillés de couleurs voyantes. On lui sert tous les plats à la fois sur son assiette, comme une pâtée de chien.

Après avoir beaucoup hésité, Jâli quitte soudain la table d'hôte, entre dans la cabine téléphonique, met dix *cents* dans l'ouverture; il demande le numéro de Julius O. Kent, à Long Island. C'est l'heure du déjeuner; Rosemary est peut-être

chez elle? Il fait cela calmement, comme il poserait une bombe. Il se recule maintenant pour juger de l'effet.

— Vous, Jâli! où êtes-vous?

— A New-York, dans un hôtel.

— Dieu, vous, à New-York!

Il y a dans sa voix de la surprise, l'ombre d'un recul.

— Dois-je vous attendre, Rosemary? Où puis-je vous voir? Avez-vous déjeuné?

— Non... C'est-à-dire, oui. D'ailleurs, je ne suis pas libre, en ce moment. Nous avons du monde.

— Puis-je aller chez vous?

— Oh! non. Cela, c'est impossible.

— Êtes-vous toujours celle que je nommais ma sœur?

— Oui, oui.

Il n'y a pas de place, dans un téléphone américain, pour des banalités et il y en a moins encore pour l'échange de paroles profondes. Et comment repérer ici, à tâtons et dans le noir, la position exacte d'un sentiment que le temps, la distance, les vents contraires ont pu faire dévier? Jâli devine ce désarroi; il sent qu'elle a hâte de quitter l'appareil.

— Où me donner rendez-vous?

— Tenez, — dit-elle, — soyez demain matin à midi, à l'entrée de Coney Island.

Maintenant, Jâli remonte vers le centre avec précision, comme s'il allait quelque part, comme s'il avait autre chose devant lui qu'une rencontre dans vingt-quatre heures. Qu'est-il venu faire en Amérique, sans que Rosemary l'ait appelé? Il ne se souvient même plus d'avoir pris la décision de quitter l'Europe; il a agi, ces dernières semaines, comme un somnambule. Sa vie n'était plus là-bas; son double l'avait quitté, l'avait précédé ici. Il courait, comme dans les rêves, autant après lui-même qu'après elle.

Cette faculté de se comprendre qu'il avait peu à peu acquise et qui le mettait à part et au-dessus des autres Orientaux, il semblait l'avoir perdue. Toute objectivité avait disparu. Il ne savait plus sous quel aspect voir Rosemary. Tantôt elle lui apparaissait comme une héroïne shakespearienne, idéale, pure, insignifiante; tantôt comme un être redoutable, de

grande puissance personnelle. Elle était peut-être les deux, suivant qu'il se reprenait ou s'abandonnait. Mais il était prêt à tout engager, à tout endurer pour la garder. Car la seule image qui ne le quittait plus, pensant à elle, c'était sa peau blanche.

Coney Island et ses échafauds, forêt boulonnée; cirques; jeux populaires, chemin de fer zigzaguant parmi des rocs cartonnés, lac mort du *water-chute*, boîtes à culbutes, courants d'air artificiels pour relever les jupes, filets, bars, tirs macabres au fond des hublots béants, miroirs déformants, chevaux mécaniques, lamentables sous la lumière crue de la solitude et du matin, c'est à ça que s'amuse la plus grande des races blanches? Pourquoi lui avoir donné rendez-vous dans cet endroit perdu? Jâli attend parmi les marchands d'*ice-creams* en plein vent, les dessinateurs de silhouettes, les *frittimisti* italiens, les photographes avec leurs toiles de fond toutes prêtes, — autos, avions, palmiers peints, — où des trous ovales sont réservées pour les figures. Maintenant, habillé de façon bourgeoise, il lui semble être aussi un morceau grotesque de la foire; il perd toute consistance, il se sent fondre. Il n'est plus en union directe avec l'univers; il n'est plus tout le monde, mais comme tout le monde. On dirait que, de son vivant même, on l'a réincarné en une créature inférieure à celle qu'il était hier.

Ce n'est plus nu-pieds, ni vêtue de lin, que Rosemary apparaît, mais cerclée de fourrures, avec de petits souliers vernis et de hauts talons; une jupe très enfantine, si courte que, quand elle croise les jambes, on voit ses jarretières et un peu de chair.

— Jâli! Vos cheveux ont repoussé. Je vous aime mieux ainsi.

Plus belle encore que tout ce qu'il attendait, parce qu'elle est si lointaine, enveloppée dans sa nation, cuirassée de préjugés locaux. Ils ne sont plus tous deux à l'étranger, sur un terrain neutre : Rosemary est chez elle. Lorsqu'on regarde ses pieds, on voit qu'ils ne reposent pas sur un autre sol que le sien. Des lois se chargent de la protéger, des mœurs dures, une famille, une société toujours sur la défensive, où la

femme est toute puissante, s'interposent entre elle et lui. Sa figure même a changé : elle a un visage américain, carré comme ses souliers, un nez borné et dur, un menton robuste, des lèvres réservées.

— Ma sœur! — dit Jâli, cependant.

Il comprend, à un nouveau signe, à peine indiqué, de recul, qu'elle n'a plus l'habitude d'être appelée ainsi. Jamais l'on ne retrouve une femme au point où on l'avait quittée. Devant elle, si grande, si blonde, il se voit soudain, petit adolescent jaune, aux épaules étroites, mal habillé, écrasé par un melon qui s'enfonce jusqu'à ses oreilles décollées, pauvre sauvage. Mais cette humiliation lui plaît.

— Le monde est aussi vide, Rosemary, lorsque Votre Lumière ne luit pas, que lorsque Gautama, après avoir plié son manteau en quatre, s'est étendu dessus pour mourir.

Elle sourit et se détend.

— Dès que je vous retrouve, Jâli, vous me remplissez de confiance. Je sens jusqu'à moi vos lignes de force.

— Plus encore que lorsque vous étiez présente, à ne plus vous voir j'ai perdu cette force. Je suis un guide faillible, Rosemary, au pouvoir limité.

— Mais pourquoi être venu à New-York?

Il voudrait dire :

« Où vous êtes, là est ma patrie. » Mais il est repris de cette difficulté des Orientaux à s'expliquer, si douloureuse qu'elle les conduit souvent au suicide.

Elle continue :

— Avez-vous cru que je vous aimais moins? Vous savez bien, Jâli, que, du jour où j'ai compris votre renoncement, le mépris dans lequel vous teniez tout ce qui n'est pas votre salut, je n'ai pas eu d'autre besoin que de vous connaître, d'autre désir que de vous admirer.

— Je sais seulement que c'est à partir de ce jour, que moi, j'ai cessé de renoncer... Rosemary, je ne vis plus, comme autrefois, pour être pur.

Elle lève les yeux vers lui, vainc sa pudeur.

— Alors vous-même sentez cela? moi aussi, je l'ai senti, — réplique-t-elle.

— Vous ne m'en voulez pas?

— Non, Jâli, ce n'est pas votre faute. C'est de la mienne. Je n'aurais pas dû être si libre avec vous, un Oriental... mais vous n'étiez comme personne; vous étiez une image de sainteté, une belle statue...

— Voulez-vous de moi, tel que je suis?

— ...Ce n'est pas cet homme-là que j'aime le plus.

Quand ils s'approchent jusqu'à se toucher, ils sont deux corps jeunes et chauds qui s'entendent, mais, dès que leurs yeux se croisent, ils cessent de se mêler, car ce qu'il y a dans les yeux n'est pas de la même essence que ce qu'il y a dans les corps. Ce sont deux races, deux planètes qui s'opposent, l'une claire, émerveillée et optimiste, l'autre, sombre, millénaire, sans espérance. Rosemary laisse couler des larmes muettes. Elle se divise : une partie d'elle-même est joyeuse près de Jâli; l'autre ne tient plus en place, ne pense plus qu'à se libérer.

— Où puis-je vous revoir, Rosemary?

Il ne peut être question d'aller chez elle; — quoi de plus ennuyeux qu'un Américain qui reçoit? dit-elle, essayant de plaisanter; — ni chez lui, naturellement, puisqu'il est à l'hôtel.

Jâli propose de déjeuner quelque part, le lendemain.

— C'est que... je ne sais comment m'absenter, — dit-elle. — Sans compter que c'est affreux, ces endroits publics, pour s'ouvrir le cœur... Il faudrait une excuse.

— Une excuse? moi, je vous avais connue libre, libre comme l'Amérique.

— C'est que vous ignorez l'Amérique, Jâli.

— Je me rappelle bien pourtant ce que votre Y. M. C. A. en disait, à Karastra : que tout ce qui est encore enchaîné dans le monde sera délivré par votre pays!

— Jâli! puisque vous êtes l'homme qui sait tout et que vous pouvez lire dans les cœurs, laissez-moi ne pas parler davantage...

— A cause de vous, je ne sais, je ne peux plus rien, Rosemary. C'est fini, Mâra, le démon, m'a vaincu. Ce à quoi j'avais tout sacrifié m'est refusé; je suis puni. Je suis seul, pauvre, sans patrie et sans amour.

A Paris, quand Jâli disait cela, Rosemary se sentait déborder

d'enthousiasme; toute indépendance cessait, et il reprenait son ascendant sur elle.

« *You're so magnetic* », « vous êtes si magnétique », avait-elle accoutumé de dire, subissant son charme. Mais toute trace de l'effort qu'elle avait tenté en Europe, pour rompre ses préjugés, disparaissait. Désormais, le conformisme américain reprenait le dessus. Aujourd'hni, elle ne l'admirait plus d'être seul contre tous; cela lui faisait peur. Elle ue se sentait ni la force ni même l'envie de le défendre. Pourquoi? Depuis la veille, depuis que Jâli avait soudain surgi à New-York, Rosemary s'était avoué qu'elle appréhendait de se montrer en public avec un homme de couleur. C'était une terreur venant du plus profond de sa race. Si les yeux bridés de Jâli, son teint de bronze, son nez plat, le faisaient prendre pour un Chinois? Un Chinois, aux États-Unis, c'est presque un nègre! Elle savait que cette société exotique n'est pas permise à une jeune fille américaine. Rosemary rougit; maintenant, devant lui, elle avait honte de cette honte, se rendant compte combien cela était indigne d'elle. Son courage exigea une satisfaction immédiate. Vis-à-vis d'elle-même, il lui fallait, à tout prix, se justifier.

— Je vous attends demain, — fit-elle avec désinvolture. — Il faut que vous m'emmeniez déjeuner.

Ce qui s'imposait à cet instant, c'était quelque chose d'humble comme un lavement de pieds; de bienséant pour elle, et, en même temps, à l'égard du monde, d'éclatant. Ce fut par défi qu'elle dit, exagérant, et au lieu de choisir un petit cabaret modeste où ils auraient passé inaperçus :

— Voulez-vous que nous nous retrouvions, à une heure... par exemple... chez Sherry's?

La rencontre eut lieu. Mais cela se passa à peu près comme Rosemary l'avait prévu.

Elle était arrivée avant une heure. Dans le hall de ce restaurant élégant, elle avait demandé le maître d'hôtel. « Un gentleman d'Asie allait être son hôte... Il venait de débarquer à New-York. Qu'on les mît dans un coin tranquille, là-bas, au fond, par exemple. Il y aurait intérêt à ce

que ce jeune homme, quand il arriverait, ne fût l'objet d'aucune attention... »

Serrées dans leurs peaux de panthères, étroites, flexibles, les merveilleuses de Park Avenue, à cœurs de fauve, arrivaient. Déjeuners d'où l'homme était si absent qu'on eût dit d'antiques mystères. Conspirations. Alliances. Trêve dans la lutte des sexes, pendant que les maris suaient dans la Ville Basse.

Quelques minutes après une heure, Jâli apparaît, souple, mince, les yeux glissants et noirs. Rosemary ne voit plus combien son visage est charmant, mais combien il est foncé. Que le blanc de ses yeux est d'un dur émail, que l'éclat de ses dents attire l'attention... Elle-même, elle se sent si claire, si différente de lui, qu'un tel contraste est insupportable, dès qu'il est devenu conscient.

Ils se sont assis à table et se sont mis à causer, lui, timidement, elle, avec trop d'assurance. Leurs questions et leurs réponses tombent automatiquement de leurs lèvres sèches. Rosemary a chaud aux oreilles. Elle sent venir l'obstacle, sur lequel ils vont être précipités; il avance, grandit, tandis que la vitesse devient folle. Elle perd le contrôle de son cœur de ses nerfs, ses muscles remuent sans qu'elle les sollicite. Elle entend, comme dans une pièce voisine, la voix lointaine de Jâli, mais ne comprend plus ce qu'elle dit. C'est cette apathie-là qui fige, au moment de la catastrophe;... elle saurait dire l'instant où cela va commencer... voilà...

— Je vous demande pardon de vous interrompre, mademoiselle, — murmure une servante, fardée, prétentieuse, en s'adressant à elle, à voix basse, — mais ces dames à la table d'en face, font remarquer que ce n'est pas ici la place d'un Chinois, d'un monsieur d'Asie... Pour cette fois-ci, ça va bien, mademoiselle, mais il y aurait intérêt... Vous savez, des habituées...

Rosemary, très rouge, se lève pour aller leur parler, leur dire qui est Jâli et à qui elles font affront.

— Non, ne bougez pas, — dit Jâli; — c'est mieux ainsi... Ne vous engagez pas comme caution, je suis insolvable. Je suis un homme de couleur. Comme cela, c'est parfait. J'aime ce sacrifice.

Il lève la tête et dévisage très calmement ses voisines.

Son désarroi ne se voit que dans ses mains qui tremblent et sur son teint, devenu de cendre. Il parle avec dédain, comme un seigneur devant l'émeute.

Cela s'est passé avec une brusquerie silencieuse, une violence bien élevée. Rien d'une rixe de bar; aucune assiette n'a volé, aucune bouteille n'a servi de massue, comme dans les films; mais l'on sent mieux l'implacable heurt de deux races, la jalousie charnelle, la férocité envers cette figure jaune des fils et des filles de ceux qui construisirent ce pays neuf. Comme le déjeuner tire à sa fin, Jâli dit simplement :

— Je vais quitter New-York.

Les plats arrivent, à la fois, vertigineusement. Tout le monde a hâte que ce soit fini. C'est un repas à haute tension. Grâce aux bruits, aux tziganes, aux babillements d'alentour, on comble les silences, comme des fosses béantes.

— Où irez-vous?

— Le plus près possible de l'Asie. Sans doute en Californie. Je ne peux supporter vos hivers.

— Jâli, c'est un supplice d'être ainsi l'un en face de l'autre à cette table. Je n'en peux plus. Sortons.

Dehors, Jâli garda le silence. Comme cela lui faisait trop mal, Rosemary reprit :

— Je sais bien que les hommes sont semblables et qu'ils sont frères. Il n'y a que les marques d'excellence qui les distinguent...

Jâli hoche la tête, poursuit sa pensée. Race de couleur! Il comprend maintenant pourquoi il a fait tous les grands hôtels sans trouver une chambre.

— Jâli! c'est affreux. Je sens que vous me détestez, que vous haïssez mon pays. Vous êtes en colère...

— En colère? (on ne pouvait lui faire plus grande insulte) contre quelle partie de vous serais-je en colère, Miracle de Douceur? Contre vos cheveux? Contre votre menton? Contre votre tête dorée? Tout cela n'est-il pas ce qui vous compose? Il me suffit de penser à cet assemblage dont chaque partie est irresponsable, pour être aussitôt purgé de tout attachement, affranchi de toute colère. C'était la méthode du Maître; elle n'est pas mauvaise. Elle me permet de vous

dire adieu, en vous remerciant de vous être trouvée sur ma route.

— Jâli!

Il coupa court et s'inclina, disant :

— Je suis indigne, je suis très indigne...

Il accompagna ces mots d'un sourire d'Orient, où il entre de la distance, de la politesse, de la cruauté ou de la douleur, mais de la joie, jamais.

QUATRIÈME PARTIE

LE PARASOL A NEUF ÉTAGES

I

Le coucher du soleil fait descendre les drapeaux du haut des citadelles et les pavillons du sommet des mâts. Avec leur kodak en bandoulière les derniers touristes sont partis, fusilleurs de paysages. Maintenant, à part un sirop de roses, la nuit serre de partout la montagne, comme une main l'empoignant. A l'orée de la forêt, Jâli est couché dans la terre de bruyère cendrée, près d'un feu d'eucalyptus. C'est l'heure où il commence à vivre, à s'ouvrir, ainsi que les fleurs de lune, à Karastra; celle où l'Amérique s'est débarrassée de ses cent vingt millions d'habitants, de ses vingt-deux millions d'autos, et redevient d'un coup la solitude immense et vierge qu'elle était hier; volontiers il débaptiserait les villes pour leur rendre leurs noms indiens, si près de la nature. Depuis plusieurs jours, Jâli est devant San Francisco, attendant l'heure de rentrer en Asie. Il n'a plus d'argent, mais dès qu'il le pourra, il reprendra le paquebot. Le soir même de sa dernière entrevue avec Rosemary, il a quitté New-York et, dès lors, s'est retranché du monde blanc. Aussi est-il comme un homme caché dans le sous-sol d'une banque, après la fermeture : partout des murs d'acier lisse, des cages, des portes boulonnées et hermétiques; des combinaisons brouillées défendent les issues, des décharges électriques mortelles attendent celui qui s'aventurera. Sur sa blessure de simple amour, l'amour-propre est venu mettre en croix une plaie

nouvelle. Torture grotesque, infamante : on lui a fait affront. Douleur plus vive mais plus courte, et qui l'a désendormi brusquement, lui que l'esclave de service ne devait réveiller, à Karastra, que suivant les rites, c'est-à-dire par une douce et lente pression de la main sur le pied nu, le plus loin possible du cœur, pour lui éviter tout sursaut.

Il souffre si terriblement que ce qu'il éprouva pour Rosemary commence à lui apparaître comme peu important. Souvent il nous arrive de prendre une anecdote pour un événement, simplement parce qu'elle s'est produite à une heure que le hasard ou d'autres circonstances firent décisive. A part un court instant où il a failli céder à l'impulsion de son sang, il semble maintenant à Jâli qu'il ne l'a pas aimée. Le vrai désir laisse d'autres traces; il est accablant, mais humble. Quelle est alors cette douleur fière, cette irruption sourde, à fleur de peau, du pus de la haine? Rosemary, petite intelligence à lunettes d'écaille, ivre de Freud et d'Havelock Ellis... Au fond, une fille de marchands, d'un de ces marchands blancs que la vieille Asie, il n'y a pas cent ans encore, prenait soin d'isoler comme des pestiférés dans les ports à traité. De cette Asie-là, quelques grands lettrés avaient été les initiateurs et Jâli, maintenant, souhaite qu'on revienne à leurs enseignements, puisqu'a échoué cette harmonieuse alliance de l'Orient et de l'Occident, qu'il avait cherché à réaliser dans le culte du Parfait, et ensuite, par la chaude fusion de deux cœurs, par le précipité de deux races...

Jâli se consolait ainsi par des visions troubles, celles d'une apocalypse sans consistance, dont le monde occidental était la nécessaire et quotidienne victime. Ce crépuscule des Dieux pâles, avec écroulement de banques en carton, dont il se donnait à soi-même l'imaginaire spectacle, était la chose qui le soulageait le mieux. Depuis New-York, il ne cessait de se l'offrir jusqu'à ce que cela lui fût devenu nécessaire comme une drogue, comme une de ces manies qui permettent aux névrosés de trouver le sommeil.

Devant lui, l'obscurité était toute perforée de lumières, les unes fixes, les autres qui bougeaient. D'abord, en bas, Oakland, une des villes de la baie, avec ses cent mille bun-

galows. Puis, quand son regard s'élançait, c'était la baie elle-même, immobile comme une cuve de mercure. Des bacs vitrés sillonnaient l'eau, parallèlement, s'en allant avec leurs passagers vers San-Francisco, vers les étoiles verticales des gratte-ciel et vers le clignement affectueux de la publicité en couleurs de Market St. Enfin, derrière la crête des Pics Jumeaux, on apercevait une petite barre de métal lunaire; alors, Jâli sentait son cœur se déplier : il avait, face à lui, l'Océan Pacifique. Rien d'autre ne le séparait de l'Asie; c'était contre elle qu'on avait pointé ces pièces de marine à longue portée, braquées derrière les forts du Presidio et de la Porte d'Or. Encore sur la même terre que Rosemary, et cependant loin d'elle, comme en un rêve, il chevauchait à la fois le passé et l'avenir. Parvenu au bord du grand océan, il ne s'arrêterait ici qu'un moment, pour reprendre souffle; le moins longtemps possible. Dès qu'il le pourrait, il irait se réfugier dans la grande chair chaude et sans ombre de l'Asie, (car l'Asie porte son ombre sur l'Europe mais, sur soi, n'en souffre aucune).

Jâli se souvenait encore des mots par lesquels la servante de chez Sherry's avait su le désigner : *a gentleman from Asia.* Un monsieur d'Asie. Oui, et le dernier sans doute. Puisque ces Blancs, pensait-il, n'ont pas su comprendre, qu'ils aient donc affaire à la nouvelle Asie! Alors ils pourront dire à juste titre : *a cad from Asia,* un voyou d'Asie. Une fois encore, le monde ne verra l'évidence qu'après avoir versé des torrents de sang. Les conflits de race seront les véritables crimes passionnels du XXe siècle. Il tardait à Jâli d'avoir quitté ce sol américain, de s'être lavé, en traversant la mer, de toute souillure, d'aborder au Japon où il comptait vivre dans un monastère. Ce n'était plus l'exemple qui le poussait, ni même la foi, c'était plutôt l'impossibilité d'aller ailleurs. L'ère patriarcale et religieuse, partout en Asie, était close : seul, le Japon offrait un asile sûr aux fils de roi. Les îles seront peut-être le refuge des dernières aristocraties, alors que les continents vont être écrasés sous les masses? Le Japon, Jâli pouvait-il oublier qu'il avait le premier terrassé une nation d'Europe, sans renoncer cependant à ses vertus ancestrales et même grâce à elles? Une sorte de piété filiale

l'attirait vers cette race aquatique, vers ce vieux grand-père polynésien.

Il se leva et, à pied, il longea la route en corniche que l'on nomme *Skyline Tour*. Les hampes noires des sapins dévalaient les dernières pentes, avant d'arriver à la mer et de devenir des mâts. Au bord des torrents, on voyait encore les trous que les chercheurs d'or y creusèrent il y a soixante-dix ans, grattant avidement la terre avec leurs ongles, comme si les vraies richesses d'ici n'étaient pas le soleil, la mer, l'air déjà marin, parfumé de résine, saturé d'algues. De tardives flaques de neige, demeuraient étendues, çà et là, comme des lessives. A cette heure nocturne, de l'autre côté de la baie, la ville chinoise s'éveillait, les boutiques et les restaurants de Chinatown venaient de s'ouvrir. Jâli marcha, distrait, se laissant descendre jusqu'à ce que des plaintes d'enfant le réveillassent : mouettes; il était parvenu au bord de la baie.

II

Jâli passa l'eau sur un de ces larges bacs vitrés, tout éclairés, qui sont comme des serres à trois étages, ceux-là même que, du haut de sa montagne, il admirait chaque soir. Un quart d'heure après, il débarquait à San Francisco. Il monta ces rues en pente, durs escaliers sans marches, si raides que ceux qui les gravissent manquent de retomber en arrière, avant d'arriver au faîte. A mi-côte, une longue rue ceinturait la colline, rue toute éclairée de lanternes chinoises, éclaboussée de la tache des lampes à arc d'hôtels asiatiques. Aux coins, se tenaient de jaunes rôdeurs américanisés, qu'il reconnut pour cantonnais à leur petite taille, à leur teint pain d'épice, à leur grosse tête plate. A mesure qu'il avançait, il rencontrait de moins en moins de Blancs. Encore quelques Italiens, marchands de légumes; puis de furtifs métis japonais, placiers en cocaïne. Enfin, rien que des Chinois. Une bonne odeur de fosses non septiques et demeurées ouvertes parfaisait ce décor oriental. Décor? Non, mais bien l'Asie, un morceau d'elle-même, accroché au flanc de l'Amérique. Chaque boutique était la Chine, restaurants,

négociants en soie, recéleurs, marchands de noix salées, droguistes. Là, la poudre de sabot d'antilope se vendait à tous venants, contre les rhumatismes. Jâli croisait des vagabonds de races diverses, des chômeurs qui, le col relevé, le chapeau rabattu, erraient comme les fantômes dans le folk-lore chinois. Il entra dans un théâtre, ayant lu sur l'affiche verticale qu'on y jouait *La Princesse Araignée.* Pour quelques *cents,* il eut accès aux fauteuils. Des rangées de faces d'un bronze plus ou moins doré. Pas un Américain. Tous lisaient les journaux chinois, édition du soir, s'entretenant de leurs affaires, tandis que les acteurs, du haut de la scène, leur déversaient sur la tête un vacarme de cymbales. La voix stridente de la chanteuse-homme perçait les oreilles. Jâli resta là, isolé, parmi ces voisins jaunes qui ne prêtaient aucune attention à lui. Depuis longtemps, il ne s'était senti mieux. Les cris de ces comédiens de quartier, l'éblouissement de leurs tiares de papier doré, leur jeu barbare et traditionnel lui rappelaient les troupes nomades qui venaient jadis à Karastra, jouer au Palais, les jours d'enterrement. Jâli se laissait pénétrer par l'impression douce d'être rentré chez lui... On lui eût interdit l'accès de la ville américaine, on l'eût condamné à vivre ici, qu'il se fût trouvé comblé. Son ressentiment, peu à peu, s'apaisait. Tous, autour de lui, semblaient heureux; ils ignoraient l'exil, ces gens qui ont l'assurance que leurs os retourneront en Chine. Ici, en attendant, ils échappaient à la famine, au pillage; ils ne risquaient pas ces coups de soleil de la grande démocratie jaune que les professeurs blancs ont inventé pour les distraire; bien à l'abri, ils engraissaient leurs comptes en banque et cette parodie-là, au moins, enrichissait.

Le spectacle fini, Jâli ne se décidait pas à rentrer. Et d'ailleurs, où rentrer? Il parcourut des yeux un long placard de laque rouge : *chop-suey,* et entra dans le restaurant; en un cabinet particulier, en bois de fer découpé, clos d'un travail de vannerie, sur une haute table de marbre, on lui apporta le riz et le thé. Il se mit à réfléchir aux moyens de se procurer de l'argent pour la traversée. Télégraphier à Karastra blessait son orgueil; il ne se résolvait pas non plus à agir indirec-

tement, par l'intermédiaire de ses légations. Il décida alors de chercher du travail dans le quartier, peut-être aux docks, et d'économiser ce qu'il lui fallait pour son passage. Une heure du matin sonna. Infatigables, les Chinois peinaient encore, portaient des fardeaux, rasaient, repassaient, rabotaient des cercueils, épilaient des narines. Les maisons de jeu fonctionnaient comme des grands magasins. Des Américains ivres se faisaient descendre en taxi; — qui dit Chinatown dit mauvais lieu. Jâli les voyait plongés dans l'ivresse comme dans un baquet. Ils lui dirent des injures, mais il ne répondit pas.

C'est alors qu'il s'arrêta, pour faire réparer sa montre, chez un vieil horloger, nommé Ah Kien. L'homme travaillait seul, sous le cône d'une lampe; il ne possédait qu'un quart de boutique, qu'il avait sous-loué à un marchand de primeurs. Il y avait juste place, là-dedans, pour lui et ses outils. Des herbes parfumées brûlaient devant une Kwanon de bronze. Jâli s'introduisit dans l'échoppe. Il avait besoin de parler, non de dormir :

— D'où es-tu, Ah Kien?

— D'Amoy. Ma mère est de Formose, mais chinoise.

— Y a-t-il longtemps que tu es ici?

— Trente ans.

Jâli regardait cet homme penché sur son établi, cette figure terreuse, millénaire, qui se paraît d'une visière de toile cirée verte, et d'énormes lunettes américaines de conducteur de locomotive.

— N'es-tu pas malheureux ici?

L'horloger leva vers Jâli un très ancien regard d'Orient, des yeux d'eau de mare.

— On n'est malheureux que parce qu'on est jeune, — répondit-il.

— L'Amérique, ce n'est pourtant pas un pays pour les vieux...

Le Chinois resta d'abord muet, puis il ajouta :

— Je ne connais pas l'Amérique.

— Mais, cette avenue Grant, ce sol, ton escabeau, c'est l'Amérique...

Jâli vit, à travers le crâne de son interlocuteur, que ces mots ne produisaient aucun effet.

— C'est une rue bien tranquille... Je ne l'ai plus quittée depuis que j'ai traversé la mer... Il n'y a jamais de soldats, jamais d'inondations... Personne ne vous tenaille les seins pour vous faire avouer où est votre argent. Les gens d'ici paient toujours le prix qu'on leur demande... Est-ce parce que ta montre ne parle plus que tu viens?

Jâli n'osa dire que c'était plutôt pour être lui-même réparé. Cet étrange compagnon lui faisait du bien, acceptant son sort avec simplicité, sans cette révolte des bas quartiers de grande ville. Ce vieillard lui paraissait, comme le Parfait, ne connaître ni inclination, ni haine; il travaillait à ses mécanismes comme l'autre à son salut. Translucide cristallisation d'expériences millénaires. Il semblait de la couleur même de la Chine, une parcelle de son loess, une miette de cet immense pain bis. Il était pur, comme ceux qui peinent de leurs mains.

En rentrant dans la forêt, Jâli écouta, du haut de son observatoire, le bruit confus de galets roulés que font les villes qui s'éveillent; parfois se détachaient le cri déroulé d'une sirène d'usine, l'engueulade d'une trompe d'auto. Il se sentit mieux. Il imaginait qu'il pourrait maintenant monter à un de ces vingtièmes étages, sur le toit par exemple de l'hôtel Fairmont, ce gâteau de lumières, sans céder à l'envie de sauter dans le vide. Cette élasticité, cette plasticité qui permettent aux âmes des Orientaux de consentir à de surprenants revirements le servaient. Repliement secret ou étonnante faculté d'oubli, que ceux qui ignorent l'Asie prennent trop souvent pour de l'insensibilité. L'heure qu'il avait passée avec cet artisan que rien n'émouvait, cuirassé de calme et qui maniait l'outil de ses mains merveilleusement longues et sèches, avait apaisé Jâli. Il pria à son tour la Déesse de la Pitié; il sut ne se nourrir que d'un hareng, que d'une idée. Il se rappelait la figure, tirée comme celle d'un haleur, de cet homme qui remorquait sa vie à contre-courant, comme une lourde jonque, et pourtant était toujours de bonne humeur. Flétri et sage, entassant les *cents* pour les convertir en sapèques, ce Chinois momifié, au milieu

de ses ressorts d'horloge, de ses échappements, attendait l'heure où son fils glisserait sous sa langue la pièce d'argent pour amadouer les génies des ombres.

Plusieurs fois, Jâli retourna le voir; il en accepta un salaire. Il apprit à polir les verres de montres, à travailler à la meule. Maintenant son chagrin se dissolvait dans un conflit plus général, plus élémentaire, non sans analogie avec ce qui l'avait jadis éloigné de Karastra. Sa désespérance devint moins visible sans diminuer, loin de là, — car si la peine a besoin de larmes, la douleur se traduit par des yeux secs. Ce goût de la douleur en lui persistait, sans qu'il y vît, comme jadis, un raccourci souhaitable vers la connaissance de l'Être. C'était un abandon consenti, une sorte de mélancolie métaphysique et souvent voluptueuse, une non-résistance qui, dans le domaine du sentiment, rappelait celle que Ghandi a prêchée dans le domaine politique : comme un refus de collaborer à la vie, une grève perlée du cœur. De plus en plus étranger aux intérêts du genre humain, Jâli assistait à la dissolution de sa pensée et se laissait ravir par une impuissance à l'action, qui allait croissant; il arrivait à désirer de perdre forme et substance. A nouveau, ainsi qu'aux premiers soirs de Londres, qu'aux premières matinées de Paris, il se sentait exténué. Ces villes sont bien, comme on l'a dit si souvent, les tombeaux des nations. L'idée même de la réorganisation du monde lui semblait maintenant insoulevable. Il pensa au suicide. Ce besoin de s'anéantir, venant après le besoin de se chercher, n'est-il pas d'ailleurs le rythme de la vie, le mouvement même de la terre, dans sa giration?

Impossibilité de demeurer en Amérique, quoi qu'il arrivât. Assez de ces maisons droites comme un cri, de ces automobiles, toutes semblables, d'un noir bleu, luisantes, pareilles à des mouches à viande. A cette foi enfantine dans la science et dans le progrès, — et, pour récompense, cette offusquante prospérité, Jâli lui préférait encore l'Europe avec son scepticisme, son irréligion, sa méchanceté de malheureuse. D'ailleurs, le déclin de l'Amérique n'était lui-même qu'une question de temps, — déjà elle s'avérait surmenée et neurasthénique, — car chaque chose contient son contraire et chaque germe de vie émet la mort. Les idées ne se heurtent qu'en apparence. En

réalité elles circulent, comme l'eau autour du moteur. Devant ce jeu, à la fois consolant et amer, il n'y avait qu'à être le plus probe, le plus simple possible, concluait Jâli. Alors, tout ce que sa conduite passée pouvait contenir d'orgueil, il le comprit. Il souffrit à la pensée qu'on pourrait l'avoir jugé là-dessus, lui en attribuer encore, en ce moment même où il touchait pourtant le fond de la solitude, de l'humiliation, de la misère.

L'enseignement le plus divin, l'encouragement le plus affable au mérite le plus haut venaient à Jâli des heures qu'il passait maintenant, chaque soir, dans Grant Avenue, avec l'horloger. Les nuits, si douloureuses jadis, s'écoulaient désormais pour Jâli sans le blesser; les heures s'enfuyaient presque avec complaisance, jusqu'à l'aube. Il terminait son travail, rangeait ses outils et regagnait, au petit jour, sa colline. Peu à peu, Jâli apprenait d'Ah Kien l'essence humble de la sagesse chinoise, l'art réaliste du compromis, vertu dernière. Rien ne valait que ce qui est raisonnable. Monter sur le trône après son père et régner, suivant les rites, sans aucun voyage à l'étranger, sans aucune réforme, dans l'ordre immobile, silencieux et nocturne du calendrier lunaire, dans le cadre de sa destinée, peut-être eût-ce été la pénitence suprême, l'obéissance vraie? Vouloir faire son choix dans l'ordre, ou même le désordre universel, c'était peut-être la grandeur de l'Occident, mais céder, consentir à son sort, c'était certainement celle de l'Orient. Il ne s'agissait plus d'imiter les ascètes, comme les enfants cherchent à singer les athlètes. Celui qui reste un homme de bonne volonté, qui trouve sa voie dans le monde quotidien au lieu de se chercher de façon désordonnée dans le désert, ne s'approchera-t-il pas au plus près du Parfait, n'interprétera-t-il pas au mieux la pensée du Maître, prenant au Bouddha ce qu'il a de vivant?

Ce matin-là, les Pics Jumeaux, comme le double moyeu de l'ombre, encore immergés dans le violet des dernières ténèbres, plus aigres que l'oseille, venaient de recevoir à leur sommet les rayons du soleil levant qui, un à un, s'arrachaient de la terre. Jâli respirait, inhalant lentement, profondément, suivant l'art des Yoghis, cherchant à dominer par la pensée, Oakland, Berkeley, Alameda, les trois villes de la baie qui

s'éveillaient à ses pieds, chancelant encore entre la léthargie du sommeil et l'émoi prochain du jour. Il ne résistait plus; il sentait des rapports de bon voisinage s'établir entre son passé et son avenir; il licenciait cette amertume qui lui avait tant servi; plus qu'une trêve, un accord profond existait maintenant en lui, suspendu entre le ciel et la terre. Soudain il céda à l'envie de ployer les genoux et de se prosterner.

. . . . . .

A cette heure même, les dernières éditions spéciales, en piles roses, du *San Francisco Examiner*, annonçaient la mort du roi Indra de Karastra.

III

Malgré ses six cents mètres de large, le fleuve ne laisse aujourd'hui à la navigation qu'un chenal. Parmi les bois flottés qui le couvrent d'un parquet mobile, — forêt couchée et cependant en marche, — se faufilent les jonques, les cuisines flottantes, les canots à balancier, les barques, menées de l'arrière par des femmes pliées sur la rame flexible. Comme c'est jour de fête à Karastra, les longs racers, à moteurs d'aviation, des millionnaires Chinois, viennent s'embouteiller dans cette confusion, au risque d'érafler leurs belles coques de bois précieux. Tout est pavoisé : les cargos de l'*Est Asiatique Danois*, les charbonniers de *Jardine and Matteson*, les vapeurs des *Affréteurs Indo-Chinois*, les navires de guerre de Karastra, roses comme des crabes cuits, et le Yacht royal lui-même. Tant de flammes forment un brasier international. Les paquebots construits à l'échelle du large, et cependant ancrés en pleine ville, rapetissent le paysage, dominent les banques et les mâts des Légations, où flottent aussi toutes les couleurs du monde. Dans une trombe d'eau, parmi les imprécations et le tumulte aigu des sirènes, la police fluviale passe, exigeant l'alignement; si l'on tarde à obéir à leur porte-voix, les policiers se penchent hors du bord, dans le vide, et, de leur pied noir, repoussent les barques.

Ces embarras nautiques, ces convulsions populaires s'apaisent, réduits au silence, dès qu'on lève les yeux vers les grands temples bouddhiques dressant, sur le ciel faisandé

par le soir, leurs terrasses. Quand on arrive à leur hauteur, le trafic cesse et on peut voir le fleuve entièrement dégagé pour la cérémonie; le chenal va s'agrandissant, jusqu'à ressembler à une avenue nettoyée pour une revue ou l'arrivée d'un souverain. La population indigène, aux membres courts comme des nageoires, taillée pour la rame et la brasse, couleur de boue, — parmi l'ambre plus poli et plus clair des bustes de Chinois ,— se presse sur les bords, la figure zébrée de chaux blanche; les têtes lisses luisent d'huile de cacao, comme des carapaces d'insectes. On jette aux poissons des drogues pour les enivrer et les capturer. On attend depuis des heures, sans aucune impatience, que passe le nouveau Roi, qui doit se rendre à la Grande Pagode, pour son couronnement. Il en est ainsi jusqu'à ce que le soleil ait disparu.

Alors, au loin, se trace, d'abord doucement, puis plus durement, une ligne d'or : le cortège débouche. Les pirogues avancent lentement, dépliant à peine la surface, lourde comme une liqueur. D'abord douze « ballons » d'escorte, se suivant à la file, chacun mené par cinquante marins rouges qui chantent l'hymne de l'eau et frappent en mesure le fleuve, comme une molle enclume, de leurs pagaies d'argent, parmi des étincelles liquides. A leur suite viennent des embarcations effilées, pareilles à des armes, porteuses de présents pour les prêtres. Des nautonniers, debout, marquent la cadence de leur canne d'ivoire. Dès que leur sillage s'est effacé, l'enthousiasme électrique du peuple fait place à un guet attentif : voici la pirogue royale, long squale précieux, cravaté à l'avant de crins de cheval et de sachets magiques, relevé à l'arrière d'un coup de queue rigide qui élève la poupe à dix pieds hors de l'eau. Elle contient en son tabernacle central, tendu de soie rose, l'ancien Prince Jâli, le nouveau roi de Karastra, Indra III. La présence de son souverain invisible ne se révèle à la foule, abîmée soudain dans la profondeur de son ravissement, qu'au geste automatique de l'éventeur, qui se tient debout, derrière. Inaccessible puissance. Obscurité mythique, sans autre degré d'initiation que celle que peut conférer la parenté avec la Lune. A la suite du Souverain, les princes, la plupart en uniforme militaire, les nobles, les eunuques,

les astrologues, descendent le fleuve, conformément au cérémonial, que les annales des voyageurs chinois du XIIe siècle ont décrit. Tous les pavillons glissent au haut des mâts. Arrivés devant la Grande Pagode, les pagayeurs poussent leur cri rituel, imitant le canard sauvage qui se lève.

. . . . . .

Le milieu du temple était vide. Le long des murs moisis, suintant d'humidité, en face de l'autel, le corps diplomatique et les fonctionnaires européens se tenaient debout; à droite, comme une tache de soleil rectangulaire et immobile, les prêtres, cinquante-huit d'entre eux, sur trois rangs, rituellement assis, les jambes repliées, les genoux ouverts et, hors de la toge jaune, l'épaule droite nue, la tête rasée; ne daignant pas regarder, ils transperçaient la cérémonie de leurs yeux au loin fixés, refusant de s'ouvrir sur ce monde. Vis-à-vis d'eux, sur un trône d'or en forme d'esquif, le Roi, pilote symbolique. Un Bouddha régnait sur le temple, immuable, dans le calme lourd du cuivre, dormant d'un sommeil de lingot. Il semblait sûr de soi, prêt à répéter sa phrase favorite : « La doctrine a été bien dite ». Parfois, le nouveau souverain levait la tête : alors, sous l'ombre du toit, il pouvait voir briller, ainsi qu'un astre impassible, la face sacrée du Parfait. La flamme qui sortait de la chevelure du dieu était si pointue que le plafond avait dû être surélevé. Son corps poli, haut de six mètres, se penchait lourdement vers ceux qu'il enseignait et ses pieds sacrés s'enfonçaient dans un buisson d'arums, aux cornets blancs.

Le Roi se dressa, se prosterna trois fois sur la natte d'argent et remit à l'abbé, qui, à sa droite, commandait la file des prêtres, les présents que les rites permettent d'offrir. Sans un mot de remerciement, en pleine absence terrestre, ces dons furent reçus, passèrent de main en main. Alors l'abbé, à son tour, s'avança et éleva un vase d'or où l'eau des principales rivières nationales était contenue : liqueur séminale du royaume, essence pure de ce sol d'Asie, filtrée dans les neuf éléments nobles : terre, cendre, farine de blé, de riz, de lotus, de jasmin, poudre de fer, d'or, de charbon, sans oublier la flamme. Le Roi trempa sa main dans le vase et s'inonda les cheveux, qui en furent d'autant plus noirs, plus plats. Les

prêtres descendirent de leur estrade et vinrent l'arroser avec une coquille de nacre. Il ruisselait maintenant comme les demi-dieux des bassins. Les prières dites en pâli élevaient un rauque et rigide bruit, par lequel chacun affirmait que le nouveau souverain était agréable au Maître. Les jasmins descendaient, neige étoilée.

Le roi Indra III ressemblait au Bouddha. Les mêmes cierges de cire jaune mettaient à l'un et à l'autre une même lumière au creux du menton, à la pointe du nez, au front. Pareil raccourci de l'épaule, pareil galbe de la joue, et oblique montée de l'œil vers la tempe. Leurs torses nus semblaient fondus d'un seul métal. Par les fenêtres aux contrevents laqués d'or, on voyait le ciel noir de chaleur, ourlé de plombagine, percé des premières étoiles embuées, envenimé de charognards qui planaient très haut, sans remuer leurs ailes. Les premières chauves-souris entrèrent dans le temple. Quand la prière fut dite, il y eut un silence. Puis éclatèrent cinq fanfares. Les clairons et les tambours sonnèrent aux champs. Dans le port fluvial, les salves d'artillerie, rigides, abattirent de hauts piliers d'air qui s'écroulèrent fracassés. Effrayés, les crocodiles du temple se cachèrent dans les bassins.

Un tel excès de mérite désignait ce jeune souverain, de si grands présages l'avaient à ce point favorisé, au-dessus de l'autel le Bouddha impassible offrait un si profond contraste avec les convulsions du crucifié occidental, que les fonctionnaires européens parurent sur le point de s'agenouiller. Le Roi Indra III était assis sur son trône, immobile; devant lui, à terre, se trouvaient les pantoufles d'or et les sept sceaux. Dans une main il tenait le sabre, et le sceptre dans l'autre; son cou penchait sous le poids de chaînes massives; au-dessus de sa tête couronnée, s'inclinait le parasol blanc à neuf étages, qui est le symbole de la toute puissance.

REPOS

PAUL MORAND

Bangkok — Septembre 1925.
Les Mesnuls — Avril 1927.

L'ALSACE D'AUJOURD'HUI

Pour tous ceux qui observent avec quel art, quelle méthode et quelle persévérance l'Allemagne poursuit la revision du Traité de Versailles et a organisé sa propagande dans les terres que la victoire des Alliés a arrachées à son empire, la question angoissante entre toutes, qui se pose à propos du malaise alsacien, est celle de la part imputable aux anciens occupants dans le trouble des esprits, dont le Heimatbund a été la plus récente manifestation.

Il y a un *Heimatbund* à Eupen et à Malmédy, un *Heimatbund* en Tchéco-Slovaquie, un *Heimatbund* dans le Schleswig-Holstein. Ces ligues, dont M. Jacques Benoist a décrit avec une précision remarquable le mécanisme, relient dans ces divers pays la défense de la petite patrie (la Heimat) aux revendications du *Deutschtum*, soit à la défense du germanisme dans ces populations que les théoriciens de la revanche proclament des minorités allemandes momentanément détachées du Reich.

Elles présentent partout ce caractère, étrange pour des Français, de s'appuyer à la fois sur les éléments les plus religieux des communautés chrétiennes et sur les éléments communistes des populations.

Le caractère nettement allemand, donc anti-national quant aux États où s'exerce leur activité, de ces ligues si semblables les unes aux autres, est menaçant pour la paix dans une Europe qui est bien loin encore d'avoir retrouvé l'équilibre rompu par la guerre de quatre ans.

On comprend donc que les Français se demandent anxieusement si le *Heimatbund* alsacien n'est qu'une des pièces manœuvrées sur l'échiquier européen par les habiles chefs qui jouent de Berlin la rude partie de la reconstitution de l'Empire.

C'était là le fond du procès de Colmar, dont l'heureuse issue, si elle n'a pas supprimé des difficultés qui ont poussé de profondes racines dans le cœur des hommes et dans la nature des choses, nous permet cependant d'examiner avec sérénité les données d'un problème, trop souvent obscurcies par des passions étrangères à l'objet même du débat.

Les éléments de discussion ne manquent pas : articles de journaux, articles de revues dans la presse alsacienne, dans la presse parisienne et dans la presse étrangère, brochures, livres, conférences. L'Alsace occupe en ce moment l'opinion universelle, peut-être autant qu'aux heures glorieuses du retour à la Patrie.

Mais c'est toujours, dans ces publications et ces manifestations si nombreuses, le sens critique sinon le sens acerbe qui a prédominé, même chez ceux qui nous aiment le plus.

C'est là un phénomène naturel. Maints amateurs d'art, ayant contemplé le chef-d'œuvre d'un maître, ne résistent pas à la tentation de penser : « C'est vraiment très beau, mais il me semble cependant qu'à la place du peintre... » Aisé à dire sans doute, mais l'art est difficile.

En serait-il de même à propos des choses d'Alsace? Si, après avoir entendu nos critiques, une puissance souveraine nous investissait d'une autorité absolue pour choisir dans la thérapeutique législative et réglementaire les remèdes nécessaires à la guérison du fameux malaise, saurions-nous rédiger l'ordonnance?

Essayons tout d'abord de bien fixer l'étiologie du mal. D'excellents cliniciens ont multiplié leurs examens : je ne saurais assez dire tout ce qu'on trouve d'observations pénétrantes dans les travaux de Jacques Benoît, de Delsor, Eccard, Oberkirch, Anselme Laugel, la comtesse Jean de Pange, Helsey et Pierre de Quirielle, et aussi dans tant de dépositions courageuses et clairvoyantes entendues au procès de Colmar.

L'existence du malaise alsacien a été et est peut-être encore un fait indéniable; mais le malaise existe en bien d'autres parties du territoire national. On peut même dire que depuis la guerre, à raison des destructions immenses et des lentes reconstructions, le malaise est général.

Pourquoi les plaintes de l'Alsace rendent-elles un son plus douloureux que celui des plaintes de toute autre province française? C'est qu'aux causes générales de mécontentement, qui sont elles-mêmes les effets en partie inévitables de cinquante mois de destruction, se sont ajoutées en Alsace les incidences des erreurs de notre politique d'après guerre.

Avant la guerre, une campagne politique, à laquelle je m'honore de m'être associé, avait soulevé dans la France entière un large mouvement d'espérance : je veux parler de la campagne pour le régionalisme ou, pour parler comme nos pères, pour la décentralisation. Les républicains les plus avancés se rencontraient avec les plus modérés pour réclamer, avec une indépendance plus grande pour les initiatives locales, un retour de notre démocratie à la vieille formule du miracle français : l'unité dans la diversité.

Lorsque l'Alsace et la Lorraine furent rendues à la mère-patrie, j'étais de ceux qui pensaient que, région organisée, non pas tant par l'Allemagne que par la courageuse et tenace énergie de ses enfants, l'Alsace aurait l'orgueil de fournir à la France le type presque parfait des institutions nouvelles pour lesquelles s'était manifesté, de tous les points du territoire, un enthousiasme qui semblait profond, mais qui, il faut le croire, n'était que superficiel. Il n'en fut rien.

On expliqua bien que le régionalisme était incompatible avec la souveraineté populaire. La discussion de cette affirmation nous mènerait loin. Je me bornerai à constater que, comme bien d'autres réformes, la réforme régionaliste n'a paru indésirable qu'au moment où sa réalisation était devenue facile.

Mais pendant toute la durée de la guerre, qui fut si cruelle aux Alsaciens fidèles, l'espérance de rester organisés régionalement s'était incorporée aux vœux qu'ils formaient pour le triomphe de nos armes. La déception qu'ils éprouvèrent quand toute idée d'organisation régionale fut abandonnée

par ceux-là même qui l'avaient réclamée avec le plus d'ardeur, est une des causes à retenir du malaise actuel.

Ce n'est pas que les Alsaciens, dont aucun de ceux qui les connaissent bien ne conteste l'esprit pratique, se soient pris d'une sorte d'enthousiasme intellectuel pour une certaine conception théorique de l'organisation nationale. Ils voyaient simplement et ils voient encore dans le régionalisme le seul mode d'administration capable de concilier leur attachement fervent et incontestable à l'unité française avec le maintien des traditions et des institutions que, à leur sentiment à peu près unanime, la mère-patrie s'était, dès les premiers jours de la guerre, engagée à respecter.

Mon éminent et très cher ami Scheurer, dont je ne saurais dire les profonds regrets qu'il a laissés au Sénat, a discuté devant la Cour d'assises de Colmar la valeur juridique et constitutionnelle des paroles prononcées par le Maréchal, alors général, Joffre et par M. Poincaré, alors Président de la République. C'est là une discussion dans laquelle je ne crois pas utile de le suivre. Il me suffit de verser au procès, que jugera définitivement l'histoire, le discours par lequel, en février 1915, M. Viviani, qualifié comme Président du Conseil pour parler au nom de l'État français, ouvrit les travaux du Comité d'Alsace-Lorraine, présidé par M. Louis Barthou :

La réunion de l'Alsace-Lorraine à la France, déclara M. Viviani, *soulève des questions nombreuses et délicates. Personne ne peut songer à appliquer, sans délai ni adaptation, la législation et le régime administratif français aux territoires recouvrés. Les Alsaciens tiennent à leurs traditions, à leurs coutumes qui leur ont permis de conserver leur intégralité et leur indépendance sous la domination allemande.*

Au cours des quarante-quatre années qui ont suivi la prise de possession allemande, des législations civiles, judiciaires, administratives, cultuelles, fiscales, etc., ont été élaborées, qui ont créé des situations de droit et de fait, des droits acquis qu'il convient de respecter, notamment en matière confessionnelle. Des études préalables approfondies s'imposent donc en vue de préparer, dès aujourd'hui, le régime futur d'Alsace-Lorraine, le maintien ou l'évolution des lois et règlements qui la régissent.

Voilà un texte précis, clair, formel, qui est, je crois, peu connu. Je l'avais mis en lumière dans un article d'août 1919 et dans mon livre *Pro Alsatia*[1]. J'ose dire qu'il a retrouvé toute son actualité.

M. Anselme Laugel exprimait, il y a quelques jours, un avis de sage opportunité, lorsqu'il écrivait : « Le Gouvernement ferait de bonne, d'excellente besogne, si, par une déclaration solennelle, il nous apprenait que les promesses faites autrefois par le Maréchal Joffre au moment de son entrée à Thann ne doivent pas rester lettre morte et que rien ne serait modifié au statut religieux de l'Alsace, tant qu'elle enverrait au Parlement une majorité de représentants demandant le maintien de ce statut »

Ce serait au surplus la consécration d'un état de fait qui, tant qu'il n'a pas paru être menacé (et il ne le fut que par d'imprudentes paroles), a maintenu en Alsace le maximum de tranquillité compatible avec les mouvements des esprits et des cœurs humains.

Il ne faudrait pas croire d'ailleurs, comme on l'a prétendu trop souvent de part et d'autre pour des besoins de polémiques intestines, que le statut religieux concordataire fût la seule tradition que les Alsaciens entendissent sauvegarder par l'organisation régionale.

Ils étaient et sont encore attachés, non sans de sérieuses raisons, à tout un ensemble d'institutions administratives et sociales, conquêtes de leur sagesse, de leur énergie et de leurs sacrifices, et grâce auxquelles, en se distinguant de ceux qui furent pendant un demi-siècle leurs maîtres, ils s'étaient conservés dans leur intégrité alsacienne, pour en offrir un jour le profit et le bienfait à la Patrie retrouvée.

Ce statut religieux, ces institutions ne cadrant pas avec l'ensemble des lois et des règlements français, la Région organisée leur apparaissait comme pouvant seule, selon la formule que j'ai rappelée plus haut, sauvegarder la diversité sans rompre l'unité.

A l'idée régionaliste fut préférée celle de l'assimilation complète. Mais comme cette assimilation ne parut pas immé-

1. *Pro Alsatia*, p. 222-223.

diatement réalisable, les pouvoirs publics recoururent à l'institution provisoire du Commissariat général.

Cette institution fut tout d'abord un bienfait. Elle mit fin à l'anarchie administrative, consécutive au changement de régime, et, étant en soi — quoique chargée de préparer l'assimilation — une institution régionaliste, elle donna, avec l'aide du Conseil consultatif, une satisfaction, sinon complète, du moins suffisante aux revendications des Alsaciens.

La haute autorité de M. Millerand, l'intelligente souplesse et la diplomatie cordiale de M. Alapetite corrigeaient les vices de la contradiction originaire entre le caractère régionaliste de la fonction et son but politique qui était l'assimilation finale.

Deux faits doivent à cet égard être mis en lumière :

Le premier, c'est que tant que le Commissariat Général a duré, s'il y avait à son sujet et au sujet des revendications de l'Alsace de fréquentes interpellations au Parlement, l'Alsace restait calme : le Commissaire général était à la peine, l'Alsace jouissait de la paix;

Le second, sur la valeur démonstrative duquel il est inutile d'insister, c'est que tant que le Commissariat général a vécu, le *Heitmabund* n'existait pas : il est né dès sa suppression. Il y a là un synchronisme dans lequel il paraît difficile de voir un effet du hasard. Les choses sont ce qu'elles sont, il faut les dire comme elles sont.

J'ai regretté la suppression, fort prématurée, du Commissariat général, lorsqu'elle a été décidée; ces regrets n'ont pas diminué. J'ose dire qu'ils sont partagés par une substantielle majorité de patriotes alsaciens de tous les partis et de toutes les confessions.

Ayons le courage de dire toute la vérité. Une des causes les plus graves de mécontentement, sensible déjà du temps du Commissariat général, et qui s'est aggravée depuis sa disparition, c'est la substitution à l'administration allemande qui, dans le détail de toutes choses, s'était adaptée aux besoins de l'Alsace, de l'administration française qui s'est montrée parfois inférieure à sa tâche.

Non pas — je me hâte de le dire — que les fonctionnaires

français soient moins compétents, moins intelligents ou moins dévoués que les fonctionnaires allemands : il serait difficile, par exemple, sinon impossible, de trouver un meilleur préfet que le Préfet actuel de Strasbourg. Sa vive intelligence, son doigté, son élégante finesse en font un diplomate hors de pair. Son esprit de justice lui a attiré les sympathies de toute l'Alsace. Mais à quelles difficultés se trouve-t-il en butte?

Tandis que les fonctionnaires allemands n'obéissent qu'à leurs chefs, les administrations françaises ont dans une mesure beaucoup plus large subi constamment l'influence, pour ne pas dire la domination, de volontés anonymes et irresponsables.

Cette influence a pu changer de camp en 1924. Depuis trois ans, on a l'impression que le parti socialiste détient en Alsace la feuille des bénéfices de la démocratie.

Même aujourd'hui, on peut noter le scandale du veto qui s'oppose par exemple à l'attribution d'une décoration à telle personnalité qui symbolise, au milieu de trop de défaillances, une fidélité imperturbable à l'idéal national. Pourquoi? Tous les services d'Alsace ont été rattachés à la Présidence du Conseil, qui devrait pouvoir en assurer l'unité. Loin d'y contribuer, les divers départements ministériels, et ceux-là surtout, dont le rôle est le plus important, Instruction publique, Justice, semblent n'avoir qu'un but : échapper à toute direction et se constituer en des sortes d'îlots autonomes. D'où des divergences de vues théoriques et de résultats pratiques, sources sans cesse renouvelées de mécontentements.

C'est sur ce terrain labouré par des ressentiments que le Heimatbund a jeté ses semences. Les uns étaient légitimes, d'autres mal fondés, mais une politique prévoyante aurait pu éviter l'obscur travail de cette organisation funeste.

Je le dis hautement, avec une conviction absolue : ces semences n'ont pas pénétré profondément, la moisson n'en fleurira pas.

Au procès de Colmar, c'est, je crois, mon ami et collègue de la Chambre des Députés, le docteur Oberkirch, qui, interrogé sur le plus grave reproche qu'on pouvait adresser à l'abbé Haegy, a répondu : « Je lui reproche d'avoir dû vivre

quarante-huit ans sous le joug allemand ». Parole profonde et qui éclaire le problème du malaise alsacien.

On n'avait pas en 1918, en ces semaines de grâce où tout peut-être était possible, osé tenter l'assimilation immédiate par le prestige de la victoire. C'est une erreur maintenant de vouloir l'imposer sans tenir compte de cette condition essentielle : la collaboration du temps par l'avènement à la direction des affaires familiales et locales d'Alsace d'une ou deux générations nouvelles.

Je croyais bien connaître mon Alsace natale. Mes parents, malgré le Traité de Francfort, avaient maintenu leurs dieux lares sur la terre annexée. Ils m'avaient envoyé en France pour y faire mon éducation, mais pas une année de la longue période qui a séparé les deux guerres ne s'était écoulée sans que je fisse à Sélestat un séjour de vacances.

Après la victoire, devenu, pour l'orgueil de ma carrière, le représentant de mes compatriotes au Sénat, j'ai passé au milieu d'eux les heures les plus douces et les plus réconfortantes de ma vie.

J'avouerai cependant que c'est cet hiver, au cours de la campagne électorale que j'ai faite avec mes quatre compagnons de liste, que j'ai touché le fond même du problème, ou plutôt de tous les problèmes alsaciens, par un contact quotidien avec l'élite des familles alsaciennes rurales.

***

La position géographique de l'Alsace avait déterminé sa destinée. Ballottée pendant des siècles entres des puissances voisines et rivales, elle avait dû chercher en elle-même ses éléments de fixité. Elle les trouva dans la puissante constitution de la famille.

Religions, institutions sociales, habitudes locales, tout convergea, sous l'empire de volontés tenaces, vers le renforcement des foyers.

Si l'Alsace devint si facilement, à la fin du XVIIe siècle, une province française, c'est que ses nouveaux maîtres ne firent, ni ne dirent rien qui pût les ébranler.

Cette Alsace n'a pas changé. La famille reste pour elle la

forteresse imprenable de ses traditions. Le jour où, dès le début de la guerre, la France lui promit solennellement que ces traditions seraient respectées, l'avenir fut indissolublement relié au passé.

Cependant les Alsaciens ne sont pas figés dans la contemplation inerte de ce passé. Toute la puissance d'action qu'à leur avis leurs frères de France gaspillent en querelles politiques et religieuses, ils l'ont utilisée dans la poursuite du progrès industriel et le perfectionnement des institutions sociales. Et leur volonté n'est pas moins passionnée, quand il s'agit pour eux de conserver les éléments, vérifiés par l'expérience, de leur magnifique prospérité économique, que lorsqu'ils l'appliquent à maintenir les traditions, gages pour eux de la solidité de leurs foyers.

Pour comprendre par conséquent les questions d'Alsace, il faut envisager d'un même coup d'œil les problèmes scolaires et les problèmes industriels, le bilinguisme et la culture du tabac, la réforme administrative et le privilège des bouilleurs de cru. Conception qui peut paraître sans doute peu conforme au bas idéalisme des réunions publiques : elle est prise au cœur de la vie.

Tels se montraient à nous, cet hiver, nos compatriotes, maires, adjoints, conseillers municipaux, hommes à la fois graves et gais, prenant au sérieux leurs devoirs et leurs droits civiques, lorsque entourés de toute leur famille, ils recevaient avec tant de cordialité accueillante les candidats amis ou adversaires qui venaient s'entretenir avec eux de l'avenir du cher pays natal.

C'est dans ces conversations confiantes que me sont apparues nettement les facilités et les difficultés d'une assimilation incontestablement désirable, les points qu'elle pourrait atteindre, les limites qu'il serait actuellement impossible de dépasser.

***

On peut diviser schématiquement la population politiquement active de l'Alsace en trois catégories : nous dirons, pour parler le langage momentanément à la mode, les plus

de soixante ans, les moins de trente ans et la classe la plus nombreuse, celle des citoyens en pleine maturité.

Ceux qu'il faut, hélas! me résigner à appeler les vieux ont un trait commun avec les plus jeunes : les premiers, soit par eux-mêmes pour les plus âgés, soit par le contact avec leurs parents, comme les seconds, par l'effet de la victoire, sont imprégnés, non seulement de cet amour de la France qui anime, il faut le répéter, l'immense majorité des Alsaciens, mais aussi des coutumes et des mœurs, effet de l'éducation française : l'amalgame de l'âme alsacienne et de l'âme française est absolue dans les générations de l'arrière et dans celles de l'avant.

Trait décisif, dont l'importance ne saurait être négligée et qu'il serait profondément injuste de laisser dans l'oubli : les jeunes formations de l'*Action française* qui ont joué en Alsace, un rôle auquel du *Temps* à l'*Homme libre*, les adversaires les plus convaincus du royalisme ont rendu justice, ont montré aux Alsaciens que l'opposition la plus ardente et parfois même la plus excessive aux institutions politiques peut se concilier facilement avec la réalité et même avec les formules du patriotisme le plus passionné.

On peut donc considérer qu'au fur et à mesure de l'accession des jeunes générations à l'influence politique, les problèmes délicats que posera l'assimilation au cours des jours, si violemmment qu'ils soient discutés, pourront l'être sans que le loyalisme le plus ombrageux puisse s'en offusquer.

Tout autre est la situation en ce qui concerne la génération des hommes de trente à soixante ans, soit celle qui dirige actuellement avec une volonté ferme les destinées de la communauté alsacienne. Ils sont venus à la vie intellectuelle à l'heure où la figure de la France était passée, même pour leurs parents, du plan de l'histoire au plan de la légende, de celui de l'espérance à celui du rêve : sachons reconnaître que la politique pratiquée par la France à la fin du XIXe siècle et au commencement du vingtième explique cette transformation de la fidélité alsacienne. A l'Université, à l'école, cette génération a reçu l'empreinte unique de la culture allemande. Le français, quand elle l'a appris, ne l'a été que comme une langue officiellement étrangère.

Que sous la pression d'une pareille tyrannie morale, d'autant plus dangereuse qu'elle savait à l'occasion prendre le masque de la bienveillance et qu'elle promouvait puissamment les intérêts matériels, le sentiment français, la foi française n'aient pas été écrasés, c'est le miracle de cette génération qui sut se faire plus profondément alsacienne pour se conserver à ce passé, dans lequel elle ne cessait pas de chercher l'image d'un avenir, dont l'échéance seule lui paraissait incertaine.

Mais faut-il s'étonner que ces hommes ainsi formés, ainsi éduqués, ne se prêtent pas aux mêmes procédés d'assimilation que les deux autres générations d'Alsaciens, celle qui les précède et celle qui les suit?

Citoyens, électeurs, élus, ils ont à se prononcer comme tous les citoyens, tous les électeurs, tous les élus de France sur des problèmes politiques, administratifs, sociaux. Or, juger, c'est comparer.

Leur fera-t-on un crime de comparer le rendement de telle ou telle de nos institutions avec le rendement des institutions qu'ils ont vues fonctionner pendant leur enfance et leur jeunesse? « On nous a souvent reproché, a écrit ce sensible patriote qu'est Oberkirch, de raisonner constamment par rapport à l'Allemagne. Ce reproche est injuste : on ne peut raisonner que par rapport à ce que l'on connaît. »

***

L'Allemagne avait donné aux populations d'Alsace une notion extrêmement forte de l'État. Qui ne comprendrait qu'il faut des années et qu'il faudrait surtout des résultats pratiques heureux pour remplacer dans l'esprit de la génération, dont j'ai essayé de déterminer les habitudes d'esprit, son goût profond de l'autorité par celui de la facilité, qui, selon le mot de M. Bergeret, caractérise notre démocratie?

J'ai dit plus haut, non sans chagrin, mais en toute franchise, les résultats de cette inévitable comparaison.

Or nos Alsaciens, à la tête dure, au cœur ardent, ont droit à la justice. On ne la leur accorde pas lorsqu'on prétend découvrir, dans les expressions qu'ils donnent parfois à leurs

mécontentements légitimes, l'aveu d'un patriotisme défaillant.

Relisons par exemple les belles études que mon collègue Eccard a consacrées à la question des fonctionnaires alsaciens. Sa sévérité pour les erreurs de notre administration n'est pas moins grande que celle de tel ou tel journal, dont les plaintes peuvent paraître exaspérantes par leur aigreur. Peut-on faire un crime aux Alsaciens moyens de ne pas posséder la culture et la délicatesse littéraires de l'éminent avocat? Ceux qui ignorent l'Alsace ou la connaissent insuffisamment, voient des difficultés de fond là où bien souvent il n'y a que des difficultés de forme.

Or, c'est surtout et presque uniquement de cette confusion que profita le Heimatbund à l'époque de ses succès.

En dépit de la bonne foi d'un assez grand nombre de ceux qui ont collaboré à cette regrettable organisation, on ne contestera pas que son programme essentiel, même avec la réserve, sincère pour beaucoup d'entre eux, que son exécution aurait lieu dans le cadre français, était fatalement antinational. On a vu, dans des documents récemment publiés, la valeur que certains des principaux chefs du Heimatbund et de la *Zukunft* attribuaient à l'expression « Cadre de la France ». Le docteur Ricklin trouvait qu'elle sonnait le ridicule, mais qu'il était prudent de la maintenir, afin, disait-il, d'amener les fonctionnaires à se déclarer en faveur de leur mouvement.

***

Pour que l'exécution d'un tel programme ne rompît pas l'unité française, il aurait d'ailleurs fallu que notre formation historique, notre constitution politique fussent fédéralistes, de telle sorte que l'Alsace aurait été française dans le sens et selon les règles où les divers États du Reich sont allemands.

Les choses sont ce que les ont faites plus de dix siècles d'histoire : la France n'est ni l'Allemagne, ni la Suisse, ni la République américaine.

Ce programme du Heimatbund étant ce qu'il était, il ne

faut pas s'étonner que, derrière les personnalités plutôt insignifiantes de ses deux promoteurs, la vigilance alertée de la France ait cherché l'inspiration de ces partis allemands, puissants encore, pour lesquels le Traité de Versailles ne règle pas définitivement les rapports des deux Nations. Et de fait, ces éléments allemands ont joué certainement un rôle important dans la préparation secrète du Heimatbund alsacien.

Il y a eu de l'argent venu de sources louches, de l'argent qui n'était pas enfermé dans le « Cadre de la France », qui avait pénétré dans l'*Erwinia* on ne sait comment; ou plutôt on le sait trop.

Si le docteur Ricklin semble avoir eu le contrôle des sommes versées, il est certain qu'il n'en fut pas personnellement le généreux dispensateur. Tous ceux qui l'ont connu au Reichstag comme au Landtag affirment que son avarice était légendaire.

Mais les Allemands n'ont pas été les seuls animateurs du *Heimatbund*, ni probablement les seuls animateurs de la grosse caisse.

Partout où, dans le monde, se produit un trouble politique ou social, partout où apparaît une fissure dans les institutions publiques ou privées, le bolchevisme est aussitôt présent pour augmenter le trouble, élargir la fissure et, jusque dans les masses en apparence les plus attachées à l'ordre, glisser le levain de la Révolution universelle.

Ceux-là sont des observateurs bien peu clairvoyants ou bien superficiels qui se refusent à voir la réalité et l'imminence du danger, qui de Moscou menace la civilisation occidentale.

J'ai reconnu nettement en Alsace, derrière certains chefs du Heimatbund, et certainement à l'insu de certains autres, la figure du bolchevisme. Oh! non pas le bolchevisme de la légende, un coutelas dans les dents... Un jour de 1924, quelque temps après les élections fameuses du 11 mai, je voyais défiler une procession traditionnelle dans la petite ville alsacienne. Bien peu d'électeurs y manquaient, et tous marchaient en bon ordre derrière les bannières en récitant pieusement le chapelet. Or nombre d'entre eux s'étaient catalogués communistes devant l'urne électorale.

Voilà un fait qui n'est pas isolé et qui doit arrêter les réflexions.

***

Rien de plus facile assurément que de recourir au répertoire des vieilles polémiques françaises et de dénoncer la collusion du cléricalisme et du communisme. Mieux vaut cependant considérer que les « cléricaux » d'Alsace ne ressemblent pas aux « cléricaux » de Quimper, ni les « communistes » d'Alsace aux « communistes » de Bobigny.

Le Traité de Versailles a conféré notre nationalité à beaucoup d'importés, dont le loyalisme français, qu'il serait malséant de contester d'une façon générale, s'associant cependant à des regrets naturels, constitue une matière sans consistance sur laquelle les habiles managers du bolchevisme peuvent facilement exercer leur art.

Il convient donc de se méfier à propos des choses d'Alsace des expressions toutes faites, et même un peu usagées, de notre vocabulaire électoral.

Le Heimatbund est devenu l'organisation des partisans de la *Zukunft*. Il est, on peut le dire, l'élément dissolvant des autres partis.

Le plus curieux est qu'il prétend n'être pas un parti et cela probablement pour que ses adhérents puissent continuer à s'infiltrer dans les autres partis. Mais on se demandera comment on peut n'être pas un parti quand on a un programme, une organisation soignée et des adhérents.

On a vu, réunis sous la bannière du Heitmabund, non seulement des révolutionnaires à bonnet rouge et des communistes à chapelet, mais des politiciens de tous les partis et des dévots de toutes les religions.

On a donné les noms de quelques prêtres catholiques et de quelques pasteurs protestants parmi ceux des propagateurs et même des fondateurs du Heitmabund.

Quoique dans leur quasi-unanimité les israélites d'Alsace aient échappé à la contagion, nous avons pu voir cependant, pendant la période de propagande qui a précédé l'élection au Sénat, une véritable tempête de tracts, de feuilles

volantes autonomistes s'abattre sur le pays de Barr : c'était un conseiller municipal israélite très remuant qui manifestait sa mauvaise humeur et son éloignement des idées françaises avec une ardeur autonomiste que ses coreligionnaires lui ont violemment reprochée.

Cependant, tel qu'il était, — car on peut commencer à en parler au passé, — le Heitmabund ne nous était pas apparu comme une formation spécifiquement alsacienne. A l'analyse il s'y révélait, en doses inégales, du mécontentement alsacien, de la rancune allemande, de l'agitation bolcheviste, moscovite ou non : le danger, le danger réel, qu'il ne fallait ni méconnaître, ni exagérer, venait de l'amalgame de ces trois éléments. Le but immédiat d'une politique sage devait être de les isoler.

***

Dans la lutte difficile qui a été menée en Alsace contre le Heimatbund, des fautes ont pu certainement être commises : qui les aurait évitées? La rigueur brutale était aussi dangereuse que l'indulgence aveugle.

Quelques-uns des vieux Alsaciens qui avaient adhéré au programme autonomiste n'en avaient pas aperçu le danger du point de vue national. Les caractères théoriques leur avaient échappé et au fond les intéressaient médiocrement. Ils avaient vu dans le nouveau parti un organisme de lutte pour la sauvegarde des traditions et des institutions menacées : ils y avaient adhéré sans se douter que la pointe extrême de l'action à laquelle ils s'associaient menaçait le cœur de la Patrie. Ceux-là peuvent et doivent être absous. Ils reviendront aux généreuses traditions de la France un instant méconnues par eux.

***

En face d'une erreur qui, chez l'immense majorité d'entre eux, s'associait à une entière bonne foi, les partis patriotes alsaciens avaient le choix entre deux attitudes : ou les excommunier de la nation française, ou les ramener à une conception exacte de leurs devoirs par une politique de conciliation.

Certains fanatismes religieux s'accommodent agréablement de la multiplication du nombre des hérétiques. Il n'a paru ni à l'Union populaire républicaine nationale, ni au Parti démocrate, qui ont continué, depuis 1919, tout en conservant chacun leur idiosyncrasie, à pratiquer une alliance féconde en heureux résultats, que cette politique d'anathème fût la plus favorable aux intérêts de la France et de l'Alsace.

Tandis que le Gouvernement prenait contre les meneurs des mesures sévères, tandis que, à une heure critique, l'initiative un peu brutale des groupes d'Action Française brisait au sommet du Heitmabund des coalitions choquantes, les chefs des grands partis comme celui de l'Union populaire républicaine nationale continuaient doucement — non parfois sans quelques tiraillements — leur effort de dissociation des troupes du Heimatbund.

Les événements leur ont donné raison. En fait, les feuilles autonomistes ont perdu le plus grand nombre de leurs lecteurs. Ni pour le Sénat, ni pour le Conseil général, ni pour le Conseil d'arrondissement, les autonomistes n'ont pu obtenir un seul succès électoral. Le remarquable préfet de Strasbourg, M. Borromée, dont la destinée mérite de se poursuivre vers les plus hauts sommets de sa carrière, considère que la partie est gagnée pour l'ordre national français. Je partage son impression, mais j'ajoute : va-t-on laisser subsister les causes qui ont si singulièrement facilité la propagande du Heimatbund? Va-t-on rendre à l'administration française son indépendance à l'égard des partis?

Bien des fois, à la fin de nos journées électorales de décembre, nous nous entretenions, mes compagnons de liste et moi, de l'avenir prochain et de l'avenir lointain de notre Alsace! Comme au contact de ces familles si puissantes, si ordonnées, si vaillantes et si sages, tout ce qui de loin nous avait paru difficile, nous semblait maintenant facile!

***

Tout ce qui, dans le malaise alsacien, ressortit aux questions religieuses, peut être facilement éliminé. Les sages paroles prononcées par M. Poincaré, qui aime l'Alsace comme il est

aimé par elle, le 20 avril dernier au Banquet de Strasbourg ont effacé le souvenir des imprudentes déclarations de 1924. Mais encore faut-il que les imprudences ne recommencent pas directement ou obliquement.

Nous avions rencontré d'admirables agriculteurs qui nous avaient dit le trouble profond jeté dans leurs affaires par les modifications apportées à la réglementation des tabacs, des eaux-de-vie, des vins, des forêts, et par les procédés d'une administration honnête mais tatillonne qui remplace l'autorité parfois brutale, mais prompte par une paperasserie encombrante et toujours dilatoire.

Des patrons, des ouvriers nous avaient dit du même accent leurs appréhensions en face des menaces pesant sur des institutions sociales qu'ils considèrent comme leur gloire et dont ils ne peuvent se décider à porter le deuil.

Et nous nous demandions comment des patriotes éclairés, des républicains convaincus pouvaient s'imaginer que l'honneur de la Patrie et de la République exigeait qu'un lourd rouleau égalitaire fût passé sur ces créations originales de l'intelligence et de l'activité alsaciennes. Et dans cette ambiance d'indépendance fière et de fidélité tendre qui est restée celle de nos villages alsaciens, il nous paraissait qu'il serait aussi absurde de lancer ce rouleau que d'obliger Calais à arborer dans son ciel brumeux les couleurs et la lumière de Cannes.

Rentrés à Paris dans l'atmosphère moins légère du Parlement, nous voyons, hélas! de plus près ces obstacles, auxquels nos compatriotes ne veulent rien comprendre, parce qu'épris de réalités, ils ignorent les fantasmes de nos simulacres constitutionnels et législatifs.

Dans une page inquiétante et courageuse, le député Oberkich écrivait, il y a quelques jours, que si cette décentralisation nécessaire qui reste encore pour l'Alsace « la pensée républicaine » était proclamée impossible, il faudrait reconnaître l'*insuffisance de nos institutions politiques*...

Qui de nous, républicains, s'y résignerait?

Le Heimatbund a été vaincu dans tous ceux de ses éléments qui s'opposaient à l'unité nationale.

Mais tous ceux qui, de bonne foi, par une erreur de

direction, s'étaient compromis avec lui, n'ont pas renoncé, ne peuvent pas renoncer à des conceptions de l'organisation de l'Alsace qu'ils considèrent comme les conditions de sa prospérité, par conséquent de sa contribution complète à la prospérité française. Va-t-on les abandonner à tous les périls, sur lesquels je n'insiste pas, mais qui sont visibles, de la désaffection politique?

On a commis bien des fautes en Alsace : la plus lourde serait de ne pas associer largement, et j'oserai dire galamment, à l'œuvre de compénétration, les hommes si remarquables que ces dernières années y ont fait surgir de la masse des partis. La sagesse à la fois calme et véhémente d'un Pfieger, la philosophie profonde d'un Oberkirch, lorsqu'elles s'amalgament avec l'ardeur batailleuse de ce puissant tribun populaire qu'est Michel Walter, la clairvoyance raisonnée d'un Anselme Laugel, donnent un métal politique précieux.

J'ai vu, pendant nos semaines d'action commune, ce que pouvait produire de fécond, malgré tant de dissemblances, la collaboration de la sagacité pénétrante d'un juriste tel que mon collègue le bâtonnier Eccard et de la rigueur dogmatique du canoniste Muller, avec qui toutes nos controverses, si complexes fussent-elles, se résolvaient souvent en un accord final. Et je reste émerveillé des lumières qui jaillissaient du contact de la pensée hautement traditionnelle du comte de Leusse et de la finesse paysanne de Diebolt-Weber. Mais je mentirais à mes sentiments les plus profonds si je ne disais ici quelle mélancolie j'éprouvais de ne pas entendre dans ces entretiens la voix, toujours jeune, de mon vénérable ami et ancien collègue, le chanoine Delsor. Il manque au Sénat.

On ne s'imagine pas combien, même au cours d'une bataille électorale, malgré tous les soucis qui ne prédisposent pas les cœurs à l'harmonie, l'atmosphère d'Alsace peut envelopper de gaîté les problèmes les plus ardus.

On ne veut voir trop souvent chez les Alsaciens que la ténacité et une certaine rudesse : que d'humour cependant sous leur écorce piquante!

Je suis convaincu que si on se décidait à traiter avec le sourire les questions que soulève le fameux malaise, les solu-

tions, sinon adéquates, du moins acceptables, seraient facilement découvertes.

D'un Haegy à un Peirotes, en passant par des hommes aussi divers que le général Bourgeois, le comte de Leusse, les pasteurs Altorffer et Scheer, les députés Charles Frey et Seltz, ainsi que cette grande figure animée à la fois de passion et de sagesse qu'est Jules Scheurer et tant de ces conseillers généraux, qui seraient à leur place dans les plus hautes assemblées, il y a en Alsace un groupe de personnalités représentatives toutes capables de s'isoler des contingences des partis et de trouver les formules d'harmonie qu'exigent impérieusement les intérêts nationaux et les intérêts alsaciens.

— Mais, me dira un formaliste, c'est le Conseil consultatif que vous voulez ressusciter?...

— Tant que la peur des mots paralysera l'intelligence des réalités, mieux vaudrait peut-être se taire que parler ou écrire. Mais je crois bien que je ne me tairai pas.

LAZARE WEILLER

LA DÉLIVRANCE

Le café commençait au milieu de la rue par une terrasse où il n'y avait jamais personne. On le croyait abandonné aux marchands de fonds, consigné à la troupe et fermé aux consommateurs. C'est le soir seulement qu'il se mettait à vivre; et sa lumière expliquait aux passants qu'il était doux de pousser la porte et d'entrer dans la salle. L'ayant enfin trouvé sur sa route, l'homme qui errait dans le quartier le reconnut comme un ami, s'approcha de la vitrine principale et colla son front contre le verre. Il vit des couples silencieux devant des tasses, des êtres isolés qui restaient par habitude, jusqu'à une heure réglementaire, le billard, et enfin le groupe d'hommes qu'il cherchait. Avant d'entrer, il fit une centaine de pas dans la rue et se demanda ce qu'il allait dire; puis il ouvrit brusquement la porte pour ne pas avoir à réfléchir, et se jeta dans la lumière. Personne ne fit attention à lui. Seul, le patron lui adressa du comptoir un petit signe de tête, comme s'ils s'étaient déjà vus dans la matinée, et tourna la page du livre qu'il lisait.

Alors l'homme, que cette hostilité des êtres et des choses avait cloué sur place, se demanda s'il ne fallait pas s'en aller sans attirer le regard de ses amis qui jouaient aux cartes à deux pas de lui. Mais on venait de le reconnaître, et quelqu'un s'écria :

— Un revenant!

— Il me semblait bien que c'était monsieur Boujailles, — dit le patron d'une voix affectueuse en redressant son visage.

On fit au nouveau venu une place sur la banquette, et l'un des joueurs commanda un verre de plus. Après qu'on l'eut accueilli de la sorte, Boujailles se sentit plus maître de lui, et les idées fondamentales de son médiocre génie se regroupèrent selon un ordre familier et commode qu'il connaissait. Il respira mieux et de moins en moins vite jusqu'à un moment de tranquille aisance qu'il attendait pour parler. L'histoire qu'il avait sur le cœur lui parut simple et facile à réduire à des signes; mais il n'était pas venu pour la dire. Ses camarades la connaissaient depuis plusieurs semaines, et, s'il se trouvait bien à côté d'eux, c'est parce qu'il espérait les entendre parler de mille choses qu'il avait oubliées, de la vie telle qu'elle apparaît à ceux qui savent résister aux passions, de ce qu'on fait quand on a l'esprit libre, du jeu et de toutes les occupations où le tumulte intérieur est inconnu. Il était venu aussi pour voir de près des gens sans tristesse et sans besoins, et des amis qu'il aimait comme on aime les preuves d'une jeunesse que le cœur et le temps ont usée.

— J'ai eu de la peine à vous retrouver, dit-il.

Il était minuit. Un à un, les consommateurs se retiraient de la salle et se retournaient avant d'ouvrir la porte pour donner un coup de chapeau à tout le monde. A la façon dont ce salut était exécuté, on reconnaissait ceux qui regrettaient de partir. Ayant achevé le chapitre qu'il avait décidé de lire ce soir-là, le patron s'adressa à celui des joueurs qui semblait commander aux autres, et lui dit en souriant, car il n'était pas sûr de se faire obéir.

— Tout-en-soie, il est l'heure de déposer les armes.

— Dix minutes encore, — répondit celui qui portait ce surnom.

A ces mots, les retardataires irrésolus réglèrent leurs consommations et s'éloignèrent en bon ordre. Les garçons, qui étaient frères, poussèrent les chaises contre les tables, ramassèrent les bouteilles et firent de l'ombre le long des murs. Il ne resta plus que quelques lampes au-dessus des cartes, et le jeu devint le seul bruit de la salle. Le patron s'approcha pour admirer les derniers coups. Par la porte béante, la masse de fumée allait rejoindre la nuit et l'on voyait passer des agents qui commençaient leur ronde.

— Dépêchez-vous, — dit le patron.

Boujailles n'avait pas encore ouvert la bouche, mais il se sentait heureux de faire partie d'un groupe favorisé, et le mystère du moment allait droit à son cœur. Il aurait voulu venir chaque soir et jouer aux cartes avec les autres, s'entendre avec eux sur une espèce de discipline amicale qui plaisait à son individu, éprouver le même plaisir grave et important qu'il lisait sur leurs visages; être surtout indifférent...

Celui que l'on appelait Tout-en-soie n'était pas seulement le beau garçon du groupe, mais aussi sa volonté et sa bonne humeur. C'est lui qui arrêtait la partie, indiquait les boissons, organisait les plaisirs, choisissait les endroits où l'on se retrouvait. Il était fait pour séduire autant par l'attitude que par l'autorité, et ne l'ignorait point. Ses amis admiraient son linge, des cravates dont le mauvais goût leur parlait de luxe, sa peau blanche que l'on avait envie de caresser, et sa voix qui disait ce qu'en toute occasion il était nécessaire de savoir. A côté de lui, Boujailles sentait naître l'assurance dans son corps et se laissait faire par des illusions physiques qui entretenaient en lui, depuis qu'il s'était assis, quelque chose de beau et de serein comme le courage, quelque chose de bienfaisant comme la connaissance de l'énergie secrète que l'on possède, quelque chose de rare comme ce que l'on retrouve. Et, du regard, il remerciait son voisin de l'animer avec tant de fougue. Quand la partie fut terminée, Tout-en-soie lui prit la main.

— Eh! bien, — dit-il, — voilà des semaines que nous ne t'avons pas vu. Peux-tu nous expliquer ce que tu fabriques?

Boujailles eut un geste qui signifiait qu'il ne voyait rien à expliquer et vida son verre pour ne pas avoir à parler.

— Nous t'écoutons, — firent les autres.

— Vous le savez bien ce que je fabrique, — dit enfin l'interpellé en regardant le jeu de cartes qui n'intéressait plus personne.

Ce fut au tour du patron de placer un mot :

— Parbleu! le pauvre garçon ne quitte pas sa bonne amie d'une semelle; et comme il a une tête de jaloux, vous devez bien comprendre qu'il a de quoi s'occuper ailleurs.

Boujailles fit le tour des visages ironiques qui l'entouraient et baissa les yeux. On l'aurait pris en faute qu'il n'eût pas été plus embarrassé.

— Comment? — s'écria Tout-en-soie, — ça dure encore cette histoire-là? j'espère que tu ne vas pas recommencer à nous embêter avec cette femme. Je ne comprends pas que tu n'aies pas encore trouvé le moyen de t'en débarrasser. Tu es là, avec un air malheureux qui me fait pitié, à regretter de te trouver parmi nous.

Boujailles n'osa pas dire qu'il aimait.

— Ah! Nom de Dieu, — déclara un gaillard à la voix lourde et vulgaire qui vida son verre jusqu'à la dernière goutte.

— Je n'ai de ma vie rien vu de pareil, — dit Tout-en-soie.

Puis il se leva à son tour, refit sa cravate, posa son chapeau de travers sur ses cheveux collés, jeta de l'argent sur la table et entraîna ses amis dehors, en hochant la tête. Sur le seuil, tout le monde se retourna :

— Au revoir, patron!

Dans la rue, on entoura l'amoureux comme un voyageur enfin retrouvé et l'on se mit à lui raconter les histoires les plus propres à lui faire regretter son absence. Tout-en-soie le prit par le bras et lui parla de la vie qu'ils menaient ensemble avec une telle richesse d'images que le nouveau venu eut l'impression d'avoir vécu jusqu'à ce jour dans une solitude morale où il avait perdu le goût et le sens de l'enthousiasme. Et comme il ne répondait rien, il se demanda si le silence avec lequel il accueillait la voix des autres était l'effet de l'étonnement où le résultat de la méditation déjà ancienne que lui commandait sa passion. En marchant, il s'aperçut qu'il y avait des moments où il écoutait avidement, et d'autres où il comprenait à peine ce qu'on lui racontait de merveilleux. Parmi les camarades retrouvés, l'un s'appelait Léopold, l'autre Cordalin, le troisième Mamirolle, et celui qui sifflait en marchant, Jean-Léon. Ces noms lui racontaient qu'il y a une vie amusante et facile, qu'il faut rire, profiter du temps, être sympathique à tout le monde; ces noms lui chantaient qu'il est mauvais de se penser soi-même et qu'il est préférable de regarder les choses. Son désir d'être heureux à leur manière et de remplir avec des cris de joie ou des

élans du corps, tous les creux, tous les défauts d'une journée, prenait peu à peu la place de son inquiétude, et il crut qu'il serait simple d'imiter ses camarades, simple et bon de les accompagner dans leurs courses nocturnes, et délicieux de connaître des plaisirs peut-être élémentaires mais offrant à l'esprit, qui veut être satisfait, un commencement et une fin. Il supposait aussi qu'on le méprisait parce qu'il vivait à l'écart, avec une femme, et des idées difficiles à comprendre comme celles que l'on trouve dans les livres. Et tandis qu'il imaginait ainsi ce qu'il pourrait être et devenir s'il faisait vœu d'être libre, son ami Tout-en-soie continuait de lui vanter le beau vagabondage où se complaisaient quelques jeunes gens dont il était le chef. Pour convaincre Boujailles dont il enviait l'intelligence plus adroite et plus élégante que la sienne, il alla même jusqu'à dire :

— Cordalin est marié, lui, et ça ne l'empêche pas d'être des nôtres tous les soirs. Quant à Jean-Léon, qui a trois maîtresses, dont l'une est ma foi superbe, c'est le plus libre de nous tous.

— Et toi? — demanda Boujailles.

— Oh! moi, — fit doucement Tout-en-soie, — ce que j'ai à faire avec les femmes ne me prend guère qu'une heure par jour.

— Et le reste du temps?

— Eh! bien, le reste du temps c'est la bonne vie, le luxe, le jeu, l'air, le plaisir de dormir sans ennuis, la certitude que l'on ne nuit à personne, la vision nette de l'avenir sans taches; le bonheur quoi!

— Vous ne travaillez pas?

— Moi je ne fais rien, mais Cordalin est dans un garage; Jean-Léon et Mamirolle ont leurs parents, et Léopold gagne à tous les jeux. Mais toi-même?

— J'avais des économies.

— Que vous avez cassées en quelques jours naturellement, elle et toi.

— Il le faut bien, — dit Boujailles.

Avant de tourner le coin de la rue, ils s'arrêtèrent pour allumer des cigarettes. Ils étaient six au lieu de cinq; mais le nouveau venu expliquait par son silence qu'il était le

moins intéressant et le plus timide; et l'importance que prenait sa gaucherie n'était pas sans déplaire aux autres, qui voulaient y voir une sorte de mépris.

— Il ne va pas changer comme ça tout de suite, — dit Jean-Léon; — il lui faut le temps de rigoler un peu. D'abord, on va commencer par le champagne pour lui donner des couleurs, et puis on ira le présenter à la mère chose, là, tu sais, comment l'appelles-tu? et comme il est beau gosse, elle le lancera vite. Allons mon vieux, en route!

Boujailles s'excusa; il devait rentrer; un autre jour il accompagnerait ses camarades et boirait tout ce qu'on voudrait, mais pour une première sortie, il estimait que c'était assez. Il lui suffissait de savoir qu'on pouvait les trouver tous les soirs dans le même café et qu'il serait toujours accueilli comme un ami.

— Il a raison, — observa Tout-en-soie; — je vous assure qu'il a raison. F... le camp tous les quatre, je vous retrouverai là-haut dans une heure; je ne veux pas laisser ce pauvre vieux tout seul, je vais faire un bout de chemin avec lui.

Boujailles tendit sa main. Léopold lui frappa sur l'épaule et résuma l'opinion de tous en ces termes :

— Ah, misérable! je voudrais être à ta place un jour seulement. Ça ne serait pas long. Et quand je pense qu'avec la gueule que tu as...

— Et l'instruction, — ajouta Mamirolle.

— Oui, mais déjà rien que la gueule; — poursuivit celui qui gagnait à tous les jeux.

— Alors? à demain j'espère, — cria Jean-Léon en s'éloignant.

— Viens, — dit Tout-en-soie, en entraînant Boujailles.

***

Après avoir marché pendant une heure, et comme déjà la nuit fraîche les invitait à parler avec moins d'assurance, ils s'arrêtèrent devant une porte cochère, et Tout-en-soie s'appuya d'une main contre le mur.

— Je t'assure, — disait-il, — que tu serais délivré. Tiens, c'est le mot, ce serait pour toi une délivrance. Tu crois que

c'est difficile parce que tu ne penses pas que ce n'est qu'une minute. Il faut tout ramener à cet instant. Après, c'est la vie qui revient. Il y a mille choses qui t'échappent aujourd'hui, mille choses dont tu seras ébloui. Et puis, pense à tout ce qu'on va pouvoir faire. Tu as des amis, tu es jeune; la beauté du succès que tu vas remporter et sa nécessité te rempliront le corps de force; et les spectacles des jours, au lieu de t'apporter la tristesse que tu redoutes, vont au contraire déterminer en toi une adhésion magnifique à leur variété dont tu dis si bien qu'elle augmente encore dès que l'on est vraiment libre. C'est maintenant que tu es triste, mon vieux; comment veux-tu que ce soit plus tard? Ton erreur est de croire que cet état va durer au lieu de changer. Je vois, de chaque côté de cette liaison qui t'enchaîne, un beau terrain ensoleillé où ton imagination d'homme actif et libre ne demande qu'à galoper. Une délivrance, mon ami, une délivrance! Allons, va te coucher et prépare-toi à l'effort, car c'en est un quand même. Et ne nous reviens que libre! Au revoir.

Puis, sans rien ajouter, Tout-en-soie s'enfuit dans la rue mauve et aveugle. Boujailles le regarda courir un instant le long des boutiques et se fit ouvrir la porte de la maison où il vivait avec sa maîtresse. En gravissant les marches, il lui semblait que des choses à diffusion lente, immenses comme des sentiments, et qu'on ne pouvait pas penser, mais subir, l'envahissaient. Il regrettait de ne pas appartenir entièrement, même avec le cœur, au groupe d'hommes qu'il avait quittés, et de ne pas être plus sincèrement l'ami de celui qui était venu jusqu'à sa porte. Il sentait sa vie intime menacée de toutes parts, son âme faible, son cœur lourd à porter, et ne savait pas ce qu'il éprouvait avec le plus de netteté. L'odeur connue de l'ombre et l'habitude d'une certaine hauteur le conduisirent jusqu'au cinquième étage où il s'arrêta pour souffler; là, tandis que ses mains se familiarisaient avec l'obscurité, il essaya de se fixer sur des faits qui ne lui appartenaient pas et qu'il cherchait à ne pas corrompre. Sa maîtresse devait être rentrée depuis une heure et peut-être dormait-elle sans l'attendre. Quand il l'eut bien retrouvée dans son souvenir et mise à la place où il

pouvait la juger sans nuire à ce qui l'attachait à elle, une joie d'être simplement devant sa porte le saisit, fit le tour de ses membres que fatiguait la tristesse, s'unit à des mots, à des phrases, au mécanisme fidèle qui lui tenait lieu de luxe, de puissance et de Dieu, et lui apporta le voluptueux courage des minutes difficiles à vivre. Il se moucha en tournant le dos à son logement, retira ses chaussures et dénoua sa cravate. Puis, tandis que des idées nourrissantes et chaudes s'élançaient jusqu'à ses mains, il tourna doucement la clef dans la serrure et poussa la porte dans un milieu émouvant et dur où quelque chose semblait attendre. En mettant le verrou, il se dit que peut-être, par un pressentiment extraordinaire, sa maîtresse avait deviné, senti à travers la nuit des rues et des murs, que des gens, et particulièrement lui Boujailles, son amant, s'étaient entretenus d'elle. Mais il la trouva qui dormait dans le lit commun avec une obstination élégante et fragile. La musique argentée de la lune courait sur ses épaules nues et y demeurait par miracle; toutes les nuances de l'ombre se mêlaient aux mouvements de la chevelure, et l'odeur du sommeil montait du visage avec une autorité régulière et bienheureuse. Rien n'était plus émouvant pour l'homme qui venait d'entrer que le repos de la chair qu'il aimait. Boujailles sentit derrière ses yeux la poussée des larmes et la brûlure du désir; il avança la main jusqu'à pouvoir toucher la respiration de son amie, la retira et fit deux pas en arrière. Le spectacle était toujours le même, et ses sens l'admiraient. Alors il repoussa du pied ses chaussures qu'il avait posées à terre, sourit au visage endormi et s'assit devant la fenêtre. La première idée qui lui vint fut rapide et nette comme une balle : s'il laissait partir sa maîtresse, en retrouverait-il bientôt une semblable, ou jamais? Il se retourna vivement. Elle n'avait pas bougé; la pensée criminelle qu'il venait d'avoir ne l'avait pas éveillée! Il pouvait donc imaginer des choses terribles dans la destinée de celle qui vivait sous son toit, qui vivait de son corps et de sa parole; il pouvait donc la laisser juger par d'autres, l'exposer aux injures et à la jalousie des autres, sans être averti de sa lâcheté par une catastrophe et sans ue le sommeil de la malheureuse en fût troublé! Malheu-

reuse? Et lui? oui, lui, son amant, devait-on le qualifier en cherchant aussi des mots dans la miséricorde? Puisqu'il avait rompu l'éternité de sa passion, qu'il l'avait discutée, qu'il en avait parlé à des ennemis, qu'il avait songé à la remplacer par une autre, était-il coupable ou simplement hypocrite? Et puis, il devait y avoir un commencement à ce désastre, et des raisons pour combler les vides qu'il avait aperçus dans sa vie mêlée à la vie de quelqu'un d'autre.

Comme il n'arrivait pas à diriger son attention sur un moment clair de son état, et qu'il était incapable de se représenter par des mots familiers ce qu'il ressentait, Boujailles fit un grand soupir au-dessous de son malaise, regarda une fois encore sa maîtresse et s'approcha plus près de la fenêtre.

A deux pas du monde, la nuit nette passait sans effacer aucune étoile. Les toits de la ville brillante descendaient en rangs serrés jusqu'au port et s'arrêtaient brusquement devant la mer chargée de barques et de paquebots que fouillait l'œil du phare. Puis d'autres feux et l'invitation lointaine de l'eau conduisaient le regard obéissant jusqu'à l'horizon invisible et béant. Alors, devenu calme, Boujailles alluma doucement une cigarette et se laissa prendre aux signes d'un spectacle qu'il connaissait et qu'il choisissait toujours quand il avait à se faire le récit de sa vie. Aux mots dont il se servait habituellement, vint s'en ajouter un nouveau. Délivrance. Et dans la façon de le prononcer, autant que dans les promesses qu'il semblait contenir, il trouva le secret de se guider, de penser ferme et d'expliquer son irrésolution; il trouva des causes extérieures et nécessaires aux bouleversements futurs de sa vie propre, pour laquelle il ne craignait rien, et de celle de sa maîtresse qu'il voyait plus exposée au danger. Puis une autre vie lui apparut, une vie neuve, où ils n'avaient pas à intervenir ni l'un ni l'autre, une vie où il ne distinguait encore que des événements vagues, mais heureux et faits de couleurs vives, auxquels il serait mêlé. Des gens plus libres que lui de leurs gestes et de leurs instincts la vivaient déjà. Cette vie, ses amis, qui la connaissaient par cœur, le pousseraient dedans, et il y rencontrerait un bonheur plus nombreux que celui offert par l'amour, mais

moins douloureux, un bonheur dont les éléments partiraient de lui pour y revenir, qui ne se continue pas dans le sommeil sous forme d'angoisse, et qu'il aurait une joie physique à comparer aux résultats sonores et sains du travail manuel. Et dans ce voyage aimable, sa pensée se reposait à chaque instant sur des images immobiles qui illustraient un monde à découvrir. Sans le secours de Tout-en-soie, il en aurait été encore à douter de lui-même et à souffrir sans raison, de la façon la plus douloureuse qui soit. On lui avait dit qu'il n'y avait que quelques mots à prononcer, et peut-être une attitude à prendre, pour changer l'ordre des choses et celui des sentiments; et comme il se répétait ces mots, il fut étonné de leur trouver tant de sens et d'appui en lui-même. La décision qu'il avait à prendre, il la portait donc depuis longtemps comme un mensonge, sans oser la couler dans les mots qu'il employait pour mentir vraiment. Une fois prise, cette décision jouerait le rôle de porte, et il pourrait s'enfuir, se débarrasser de ce qui l'oppressait, courir sans jamais se retourner, se laisser inviter au vagabondage par le charme du ciel, l'arrangement des rues, s'attarder dans le port et en aimer la sobriété confuse et puissante, vivre avec des camarades qui ne lui marchanderaient ni une heure, ni une réflexion, ni une fantaisie, aller peut-être de ville en ville et de jour en jour, en n'obéissant qu'au seul désir de ne jamais contrarier sa nature ardente et paresseuse. Cette vie nouvelle lui chantait à l'oreille tant de saisons mystérieuses et lui promettait tant de luxe, qu'il eut l'impression d'être malheureux, pauvre et délaissé. L'impatience où il était de connaître autre chose que les deux chambres de son logement, autre chose que le même panorama mélancolique de la ville qu'il examinait depuis trop de jours à la même heure, un peu avant de s'endormir, lui donna envie de s'enfuir pour toujours et d'aller retrouver dans quelque maison de nuit des amis qui ne souffraient jamais.

Mais, en gesticulant sur une chaise, il fit du bruit, laissa tomber une boîte d'allumettes et heurta du coude un battant de la fenêtre. Son amie ouvrit les yeux et tira le drap sur ses épaules; puis elle chercha le bouton électrique au-dessus de sa tête et le tourna deux fois. Le ciel décoloré, la

chambre jaunâtre et l'homme assis devant la fenêtre lui étaient apparus dans un éclair.

Boujailles reçut la lumière comme une douche, et tout ce qu'il avait imaginé au chevet de la dormeuse disparut brusquement. Ce n'était plus la même disposition des étoiles, ni le même silence, ni la même ombre.

— Tu es là François, — dit-elle. — Ainsi, je ne puis m'absenter une seule fois sans que tu n'éprouves le besoin de passer la nuit dehors.

Boujailles ne répondit pas, mais il s'approcha du lit et prit la main tiède qui reposait sur le bord. Rien de ce qu'il avait pensé depuis qu'il était entré au café ne l'aidait à supporter sans faiblir la minute inexplicable où sa maîtresse lui parlait comme elle lui parlait depuis toujours.

— Enfin, Francois, vas-tu répondre quelque chose? Où es-tu allé?

Il lui caressait la main et pensait devant elle, de toute sa force, les choses qu'il aurait voulu qu'elle comprît sans avoir à les dire. Il pensait qu'il voulait la quitter, bien qu'il l'eût regardée, depuis le jour de leur rencontre, comme la seule femme qui fût au monde; il pensait qu'il n'avait presque plus de quoi vivre et qu'il voulait fréquenter des camarades gais, sortir toute la journée, dormir seul et sentir seul la beauté des heures; il pensait qu'il aurait déjà voulu être au jour où tous ces changements et toutes ces choses commenceraient leur existence, et qu'il était impossible et cruel de les dire à haute voix, si près d'elle.

— Puisque tu ne veux pas parler, — dit-elle, — couche-toi et dormons; il doit être au moins quatre heures.

Elle retira sa main et se tourna contre le mur. Maintenant qu'il se trouvait devant sa maîtresse, avec laquelle il avait d'autres rapports que ceux de la parole et de la raison, Boujailles s'aperçut qu'il est difficile de penser et de marcher sur l'ombre d'une idée pour ne pas la perdre. Il se déshabilla lentement, jeta ses vêtements sur la table, poussa la fenêtre contre les étoiles qui retenaient les dernières formes de la nuit, mit une chaise à côté du lit, pour sa montre, et se glissa dans les draps. Après avoir hésité, il appuya son corps fatigué contre le corps souple de son amie et enfonça une main dans

ses cheveux. Comme il respirait fort, elle vint s'enfermer dans ses bras; et il eut bientôt l'impression qu'elle le regardait et qu'elle pensait aussi. Il lui dit qu'il avait passé la soirée avec des camarades dont l'un s'appelait Tout-en-soie parce qu'il était toujours bien habillé. Elle écoutait de tout son corps et recevait la voix de son ami tout près de ses joues brûlantes. Souvent il suivait quelque rêverie qu'il terminait par des mots tristes où apparaissait sa détresse; souvent aussi il restait de longs instants sans parler, et il croyait qu'elle comprenait ce qu'il y avait dans son silence, et qu'il était décidé à se séparer d'elle. Puis, quand il sentit qu'elle était sur le point de s'endormir, il lui dit :

— Écoute, pour notre bien à tous les deux, je crois que nous devrions nous séparer, pas nous quitter, mais nous séparer pour quelques mois. J'ai beaucoup pensé à toi depuis ce matin. Il le faut. J'ai pensé aussi que tu avais ta famille en Égypte. C'est un merveilleux pays. Le voyage te surprendrait, et là-bas, la distance remplacerait le temps. Tu comprends...

Mais elle dormait déjà en lui tenant le bras. Alors, comme il ne pouvait pas fermer les yeux, et que la tendresse de son amie avait écrasé son violent désir de l'abandonner, il se mit à pleurer doucement contre son dos parfumé et mordit le drap pour ne pas déranger son sommeil.

***

Deux semaines plus tard, Boujailles était assis à la terrasse d'un café et buvait des apéritifs. Il lui restait dans la poche juste assez d'argent pour les payer, mais, comme il était sûr que la fortune se reconstitue facilement, il ne comptait pas. Il avait passé la nuit à l'hôtel, pour essayer sa chance dans la solitude et se préparer à un événement qu'il voulait attaquer de loin. Et c'est en vainqueur qu'il regardait dans sa mémoire les quinze jours morts qui avaient fait de lui ce qu'il croyait être devant la petite table où il entassait les soucoupes. La veille, il avait eu avec sa maîtresse une discussion affectueuse, mais décisive, et il était si sûr que

ce qu'il y avait dans l'avenir valait mieux qu'une femme, qu'il n'avait eu aucune peine à briser les derniers efforts tendres de la sienne. Au fond, il était peut-être incapable d'aimer, d'aimer longtemps, de la même façon et malgré d'autres tentations; et ce qui le lui faisait croire était qu'il n'avait pas été troublé par l'étonnement que sa volonté de terminer brutalement une aventure avait fait naître sur un visage jusqu'alors contemplé avec émotion. Sa maîtresse ayant accepté de supporter une séparation, ou, du moins, d'écrire à sa famille, il avait prétexté une course et n'était pas revenu de la nuit. Il ne regrettait rien. En cherchant des idées dans l'alcool blond ou rose ou vert des apéritifs, il découvrait que la vie vaut la peine d'être vécue de près et qu'il ne suffit pas d'avoir une amie. Il faut se tenir debout, marcher, courir, changer; mais ne pas s'arrêter. Un autre désir l'occupait : celui de revoir ses amis, d'avoir autour de soi des hommes et de penser avec eux à des choses qui demandent l'usage des muscles ou de l'ambition, et qui plaisent au corps.

De la terrasse où il analysait ainsi son ardeur, il voyait les vagues promener la lumière crue du soleil et le beau moment de la journée se dépenser partout et se donner à tous comme un bienfait immense et rose. La clarté descendait au fond de ses membres et défaisait délicieusement sa fatigue, comme elle défaisait le mystérieux vêtement des nuages. Et puis il y avait le port magnifique, aussi grand qu'un horizon, aussi riche qu'un théâtre, aussi bon qu'un jardin; le port qui commençait tous les voyages et toutes les aventures de son cœur. Il l'admirait sans plus le comprendre qu'on ne comprend les couleurs d'une palette, ou les feuilles d'un arbre, ou les sentiments d'un drame; et comme il admirait avec désir, il s'adressait à lui comme à un être humain et lui parlait.

Puis il se demanda s'il accompagnerait sa maîtresse, ou s'il la regarderait partir de la fenêtre, s'il lui enverrait un télégramme à bord. L'idée ne lui vint pas qu'elle pourrait lui manquer; mais il ne pensait qu'à ce qu'il y avait de plus violent en lui; il pensait à son ardeur, oubliant de songer que, depuis le premier jour de sa liaison, un système auto-

ritaire le dirigeait sans apparaître à la conscience. Cette ardeur, que l'alcool tenait toujours chaude, le disposait à des actes et à des chants. Des campagnes dorées montaient de son imagination et il se voyait vivre dans les plus belles villes du monde. Les véhicules qui se suivaient sur la place et les bateaux de promenades en mer mettaient en mouvement les idées dont il se servait pour définir ce qu'il appelait la Vie, et des oiseaux rapides continuaient son voyage jusqu'aux voiles de la haute mer. Il était à ce moment admirable où l'on aime mieux les choses que ses passions; si bien que par ivresse mentale autant que par honte, il ne pensa pas un instant à ce qu'avait pu déterminer une résolution de quelques mots dans le cœur de sa maîtresse. Peut-être la croyait-il heureuse aussi, à sa manière; peut-être lui avait-il offert sans le savoir d'autres moyens d'accomplir une tâche, de trouver dans le monde la place qui séduit le corps et d'avoir notion de soi-même?

Après avoir réglé ses consommations, il eut envie de flâner sur les quais jusqu'au soir; mais déjà le désir de revoir ses amis l'occupait, et il avait hâte de leur annoncer qu'il était désormais des leurs.

En se levant de table, il se demanda par quels mots il allait aborder Tout-en-soie, et pour la première fois, la pudeur de ne pas trop parler de son amie lui vint à l'esprit, mais il ne la fit pas durer et quitta la terrasse. Il se sentait fort. En passant devant une vitrine, il se vit bien habillé et fut étonné d'apprendre par le miroir qu'il désirait plaire aux femmes. Le même désir de se montrer était au fond de ses actes, et il trouvait maintes choses à se dire. D'abord, il se promit d'être spirituel et de taquiner ses camarades, même Tout-en-soie qui semblait avoir inventé la facilité, la sympathie et ce laisser-aller puéril qui était pour lui au commencement du charme. De tous, c'est celui qu'il voulait voir le plus souvent; c'est de lui qu'il apprendrait à se débrouiller, à se faire craindre, à créer des aventures, à bien accueillir le bonheur et à éprouver la joie grossière mais vive des parties de cartes, des bals et des promenades nocturnes dans la ville. Et tandis qu'il marchait au milieu de la foule heureuse, il sentait venir de partout et s'engouffrer en lui

ce sentiment léger d'être libre. Libre, le terme avait de la hâte et de la fraîcheur. Libre, s'il ne l'était pas encore entièrement, il ressentait déjà toutes les promesses et les audaces violentes du mot.

Quand il s'arrêta devant le café où, deux semaines plus tôt, il avait reconnu les joueurs à une table, le soir tombait dans les rues comme une poussière et les premiers réverbères coloraient légèrement la surface encore claire des maisons. Il s'éleva sur la pointe des pieds et regarda dans la salle. Un groupe de soldats, au premier plan, occupait les deux garçons; au fond, le patron faisait la conversation avec un fournisseur; à droite, un homme aux traits sévères écrivait soigneusement l'adresse d'un autre homme sur une enveloppe; il y avait encore deux clients que l'on voyait de dos. Mais, comme la salle était sans lumière, elle semblait moins vide, et l'on pouvait imaginer qu'elle allait se peupler d'un seul coup à la demande de l'électricité. C'est ce qui rassura Boujailles. Il attendit que le patron eût serré la main du fournisseur pour ouvrir la porte, puis il entra, en souriant du plus loin qu'il pût, comme pour mettre la chance de son côté.

— Bonjour, — dit le patron, — je ne vous tends qu'un doigt, car j'ai les mains mouillées.

Les garçons s'approchèrent du comptoir.

— En voilà du nouveau, hein! — dit encore le patron.

— Eh! oui, — répondit Boujailles que cette affirmation empêcha de sourire plus longtemps. Puis, après avoir examiné le café, il demanda :

— Ils ne sont pas encore là?

— Ils?...

— Oui, ils; enfin Tout-en-soie, Léopold, Jean-Léon et les autres.

— Tout-en-soie? — fit le garçon.

— Quel est son vrai nom, au fait?

— Comment, vous ne savez pas? — s'écria le patron.

— Non, il y a donc quelque chose à savoir?

— Mais vous venez vous-même de dire qu'il y avait du nouveau.

— Je pensais à autre chose.

— Ah! bien.

— Alors, Tout-en-soie?...

— Eh! bien, le coquin est en prison depuis vendredi.

— En prison?

— Avec son ami.

— C'est de la blague!

— De la blague! vous ne lisez donc pas les journaux?

— Non je n'ai rien vu...

— Eh! bien, vous pouvez vous vanter d'avoir des amis! Ah! les salauds!

Boujailles baissa les yeux et mit les mains dans ses poches. Avant de parler, il avala deux fois sa salive et prit un air indifférent pour montrer au patron que ce qu'il venait d'apprendre ne l'étonnait pas. Mais, aux premiers mots qu'il dit, sa voix n'était plus la même. Il se fit servir un petit verre sur le comptoir et demanda :

— Et les autres?

— Les autres, — dit le patron, — ils ne viennent plus guère, et je vous avouerai que je ne tiens pas à les voir depuis cette histoire.

— Je comprends, — dit Boujailles; — mais que font-ils?

— Eh! bien, je crois que Jean-Léon, vous savez, le petit poseur, a quitté Marseille. Il n'avait probablement pas la conscience tranquille. Mamirolle doit être malade. Il n'y a plus que Cordalin, qui d'ailleurs est marié; je l'ai aperçu hier devant le garage où il travaille.

— Cordalin, ça c'est le bon type, — dirent les garçons.

Boujailles mit ses coudes sur le zinc et tourna son verre vide entre ses doigts, sans lever la tête. Il n'éprouvait ni surprise, ni tristesse. Ce qu'on lui avait appris n'était pas encore arrivé à la conscience; il respirait comme toujours, et ne se sentait gêné que par quelque chose d'amer dans la gorge, comme la trace laissée par une cigarette de trop. Cette irritation lui commanda de fumer. En lui offrant du feu, le patron, qui semblait avoir une certaine considération pour lui, demanda sous la forme amicale :

— Eh! bien, et vous monsieur François, ça va, les affaires marchent?

— Oui, — répondit Boujailles de la voix du rêve; — oui, merci; je suis entré en passant, à tout hasard...

Sur ces mots, il tendit la main au marchand de vins, mit deux francs sur le comptoir et, après avoir salué les garçons, sortit flegmatiquement du café en regardant l'heure à la pendule. L'homme qui écrivait l'examina des pieds à la tête et l'accompagna dans la rue d'un regard qui puait la police.

Quand il eut fait quelques pas sur le trottoir, Boujailles s'aperçut que la ville était triste comme s'il avait dû pleuvoir, et qu'il avait froid dans ses vêtements. Il ne retenait de l'extérieur crépusculaire que ce que disaient des tramways pleins de foule et des magasins ouverts le long de son trajet. Les étoiles venaient une à une se placer où on les cherche, et l'ombre resserrait autour des places illuminées les maisons où les gens se hâtaient de rentrer. Il ne pensait pas, ne demandait son calme à aucun effort intérieur, et marchait dans une direction familière, un pas poussant l'autre. En arrivant chez lui, il trouva la concierge assise à côté de l'entrée, comme un chien de garde. Il la salua. Pour toute réponse, elle dirigea sur son locataire un regard criminel où il y avait du rire et de la bile. Devant cette expression, il n'osa pas demander son courrier et s'effaça très vite en se souvenant qu'il avait découché, ce qui avait dû se savoir dans la matinée. Parvenu au cinquième étage, il chercha sa clef en s'approchant de la porte, mais il s'aperçut que celle-ci était simplement poussée et qu'il y avait une autre clef dans la serrure. En entrant, l'air froid qui l'attendait dans l'appartement et la surprise qu'il venait d'avoir lui brisèrent le souffle à même les lèvres. Il s'arrêta, se décoiffa, commença par imposer sa volonté à sa poitrine et tourna le bouton électrique. Le spectacle qu'il n'avait peut-être redouté que pendant le quart d'une seconde, s'élança de l'ombre et lui fit peur. Il passa ses doigts sur son front mouillé et entendit ses mâchoires, serrées l'une contre l'autre, rendre un bruit de pierre et de haine. Puis, revenu de son premier effroi, il entra dans la chambre à coucher qui lui était apparue vide, mais qu'il voulait voir encore. Les robes de son amie n'étaient plus accrochées le long du mur, ses chaussures n'étaient plus sur la planchette qu'il avait fixée lui-même; ses fards et ses flacons

avaient disparu de la commode, et il ne restait dans un coin qu'une vieille malle dont elle avait toujours voulu se défaire. Quant à elle, elle était partie comme le reste, et son départ ne lui était pas plus douloureux que celui des choses. Il voulut prononcer son nom, mais il sentit, à la première lettre, que ce n'était plus la peine.

***

Quand, après être resté accoudé à la fenêtre où, deux semaines auparavant, il avait à grands mots imaginé une séparation, il se tourna enfin vers la chambre abandonnée, il vit, en évidence sur la table, une lettre qu'il n'avait pas remarquée en entrant, car sa surprise s'était élevée au-dessus des détails. Il lut son nom sur l'enveloppe comme une dédicace sur le premier jour de l'appartement vide qu'on lui laissait, et il pensa que c'était sur un morceau de papier que se trouvait la réponse à toutes les questions qui lui étaient venues à l'esprit depuis quinze jours. En regardant l'écriture de sa maîtresse, si pleine de sens pour lui seul, il appela une envie de pleurer qui ne vint pas, car sa raideur était encore trop grande. Alors il ouvrit un livre, y glissa la lettre sans l'ouvrir et cacha le volume sous le traversin. Les phrases qu'il avait lues dans un éclair au milieu de l'ouvrage entr'ouvert ne lui apprirent rien sur son malheur, et il tendit la couverture d'un mouvement brusque qui faillit faire jaillir les larmes qu'il désirait et qui l'eussent détourné de l'orgueil. Mais ses yeux restèrent secs. Comme il ne savait plus que faire de ses gestes et qu'il se trouvait encombrant, il se mit à marcher dans la pièce et à pousser les meubles contre les murs. A chaque instant, il croyait qu'on allait frapper à la porte et retenait son souffle pour mieux entendre le doigt de quelqu'un sur le bois. Bientôt, cette attente qu'il rendait parfaite grâce au secours de ses millions de nerfs, l'obséda, et il eut envie de boire. Il courut dans la cuisine et avala un verre d'eau glacée. La rage de détruire qui s'accumulait en lui, parvint jusqu'à l'extrémité de ses doigts, et il déchira une nappe qui séchait sur une ficelle; puis il s'assit sur un tabouret et accepta de souffrir en réflé-

chissant de tout son corps à ce qui venait de lui arriver, à ce qui arriverait le lendemain, et tous les autres jours...

Enfin il se leva, ramassa son chapeau qu'il trouva sous ses pieds, sortit de l'appartement sans éteindre la lumière et sans se retourner, tira la porte et descendit lentement dans la rue. La concierge était à la même place et portait toujours la même grimace de toutes les rides de sa figure. Il y avait aussi de la police dans ses yeux. Mais Boujailles passa devant elle sans la remarquer, car depuis qu'il était rentré, des années s'étaient écoulées entre les hommes et lui. Pourtant, comme il avait besoin d'entendre la voix d'un être humain avant de retrouver le bruit et la saveur élémentaire de la vie, il prit le chemin du café où il était allé dans la soirée, et le trouva sur sa route, au bout d'une pensée qui se tenait raide dans sa tête et qui avait été la même depuis l'instant où il n'avait plus retrouvé son amie.

Au patron qui l'accueillit avec une surprise douce, il demanda l'adresse du seul camarade dont on avait prononcé honnêtement le nom, la reçut comme une aumône et se retira en remerciant. On lui avait dit que Cordalin habitait à deux pas, dans une maison où il y avait une boucherie. Il allait dans la rue comme dans une chambre et cherchait des souvenirs de sa maîtresse dans les plus petites choses; une lumière lui révéla qu'il y en avait partout des quantités, et qu'il existait un autre souvenir d'elle qui ne le quitterait jamais parce qu'il lui appartenait comme une cicatrice.

La maison qu'on lui avait indiquée semblait l'attendre, tant il y mettait d'espoir. Il trouva la porte ouverte et monta au troisième où une carte de visite l'arrêta. Sur le point de sonner, il entendit la voix de son ami et les cris d'un bébé; puis un homme qui devait être le grand-père commença de rire si fort qu'on le pria de se calmer. Alors Boujailles se mit à descendre doucement pour ne pas signaler sa présence, et pressa le pas aussitôt qu'il fut dans la rue. Là seulement, il se demanda ce qu'il allait devenir, mais comme il fallait choisir, et que la lassitude invitait son corps à une sorte de distraction, il remonta l'avenue qui faisait l'angle, traversa des rues qu'il ignorait, revint sur ses pas, retrouva l'avenue, en chercha une autre sans la découvrir, car elles

se ressemblaient toutes, et enfin se laissa choir sur un banc, à côté d'un kiosque de journaux. Une fille s'approcha de lui et vint le frôler de sa robe, sans perdre de vue un agent qui se tenait sur l'autre trottoir; soudain, au regard de l'homme qu'elle voulait entraîner, elle flaira le malheur et s'enfuit en l'insultant. Boujailles, qui l'avait à peine remarquée, essayait de reconstruire, comme on le fait pour un récit, et depuis qu'il pouvait en examiner le ravage, l'événement qui venait d'avoir lieu dans sa vie. La fatigue de son cœur lui disait qu'il avait fait à pied tous les jours de son passé et qu'il était arrivé devant une chambre vide où ne l'attendait personne. Son existence avait cédé comme une route sous le poids des véhicules, et il se tenait au bord d'un vide énorme. Où se trouvait sa maîtresse? Avait-elle eu le temps de quitter la ville? Ah! s'il avait pu la voir passer dans la rue toute rousse d'étoiles, et lire dans sa démarche qu'elle lui appartenait encore, comme il aurait trouvé à la joie son véritable goût! c'est maintenant qu'il l'aurait aimée, caressée, vêtue d'amour; c'est maintenant qu'il l'aurait cachée à tous derrière un rempart de mensonges; c'est maintenant qu'il aurait volé de l'argent pour changer de patrie avec elle. Il l'appelait, mais les mots rencontraient ses lèvres sèches et retournaient dans le souvenir que de lourdes chaînes maintenaient au fond de sa vie. Délivré? c'est avant qu'il l'était, quand la certitude d'aimer mettait des ailes aux noms des choses; quand il la sentait près de lui ou qu'elle dormait en tournant le dos au port que la nuit tissait sur les vagues potelées; quand ils vivaient dans la même chambre et dans la même ombre. La reverrait-il jamais?

Plus il touchait du regard le même spectacle que le tramway tirait d'un bout à l'autre de l'avenue, plus il souffrait de l'immobilité du monde où il n'avait plus aucun droit sur rien. Il était seul. Derrière lui se tenait un jeune homme auquel il pensait comme au premier sourire d'un visage; et devant lui commençait un vagabond. Aurait-il le courage de chercher l'absente, de s'informer de son départ? Aurait-il assez de pouvoir sur son imagination pour ne pas croire qu'il l'avait perdue pour toujours?

Même si ses amis s'étaient maintenant trouvés au café, il ne serait pas allé les rejoindre. Il ne voulait plus les revoir, et le seul contact qu'il eût encore avec les gens était une haine chargée de crimes contre ceux qui avaient touché sa faiblesse. Il regrettait de ne pas les avoir écoutés le premier jour, de ne pas les avoir suivis dans la nuit où ils existaient sans cœur. Le dégoût lui serait venu, comme lui venait depuis la chambre abandonnée le désir de leur souhaiter le malheur. Du moins, il y en avait deux en prison, un autre n'était pas bien portant, les derniers tourneraient mal. Il aurait voulu apprendre leur mort à tous; mais son injustice flagrante et faite de sa propre souffrance faisait accourir encore plus de regrets et le rendait toujours plus responsable de sa solitude. Tout ce que l'amour recouvre d'une nappe dorée : pauvreté, inquiétude, faiblesse, ignorance et médiocrité, se montrait à lui comme le décor où il allait errer désormais. Reverrait-il sans larmes les vapeurs, les chalutiers, les remorqueurs du port? Entendrait-il sans douleur les sirènes? Il ne savait même plus s'il devait rester à la même place toute la nuit, dormir dans un café, rentrer dans sa chambre. Rentrer dans sa chambre? L'idée de voir la porte s'ouvrir sur un petit lit vide, de ne pas espérer un sourire, de ne pas entendre une voix humaine, fit sourdre les premières larmes.

Quand Boujailles eut enfin usé sa peine jusqu'à la dernière forme, il s'aperçut qu'on pouvait toujours la recommencer avec la même cruauté parfaite; alors il se leva pour prendre le tramway qui s'arrêtait devant le kiosque. A la gare, on l'avertit que la voiture n'allait pas plus loin. Il descendit gauchement, traversa la cour et le hall, entra au buffet et choisit une table dans le coin le plus sombre de la salle.

Soudain, un souvenir violent se logea dans son cœur, avec la pénétration exacte et inattendue d'une balle. Il faillit crier de joie en pensant à la lettre qu'il avait mise dans un livre et cachée dans le lit! Alors l'espoir d'y lire une chose miraculeuse, une chose extraordinaire, lui apporta un tel soulagement que des larmes brûlantes bondirent

de ses yeux, et que les cordes insupportables qui serraient son esprit se délièrent enfin.

Quand le garçon lui apporta ce qu'il lui avait demandé, il le regarda comme un bienfaiteur et régla son verre en souriant. Puis, comme il n'osait pas rentrer immédiatement chez lui et qu'il voulait prolonger, jusqu'au moment où elle aurait émoussé sa puissance créatrice, l'impatience qui le sauvait, l'idée lui vint de parcourir les journaux de la semaine précédente où devait se trouver le récit des aventures et de l'arrestation de Tout-en-soie. Il pria le garçon d'aller les demander à la bibliothécaire.

Mais la bonne femme ne les trouva pas.

ANDRÉ BEUCLER

AU CŒUR DE L'ESPAGNE MYSTIQUE

LE GRÉCO, ZURBARAN, MURILLO

Barrès, si l'on croit ses propres confidences, a eu quelque peine à comprendre Tolède jusqu'à ce que le Gréco lui en révélât le secret. Ce secret, c'est que Tolède, au temps de sa splendeur chrétienne, fusion de métaux arabes et juifs dans l'ardent creuset catholique, Tolède au temps du Gréco était une ville sèche, rude et sombre, attristée par une fièvre générale de profond mysticisme. L'artiste transporté de Crète en Italie, et d'Italie en Castille, devenu d'instinct et d'emblée plus tolédan que le plus qualifié Tolédan, a vu le visage de mélancolie tragique de sa ville d'adoption, en a perçu l'âme enflammée de foi, en a portraituré les hommes vêtus de noir, graves, plus occupés du ciel futur que de la terre présente, et a imaginé, pour exprimer leurs visions et leurs hallucinations célestes, les formes tourmentées et les couleurs de rêve qui tout à la fois nous éblouissent et nous déconcertent. Et tel est le prestige du talent que Tolède désormais ne peut être que la Tolède révélée à Barrès par le Gréco. Ces trois noms restent glorieusement unis. En la merveilleuse cité du Tage n'est pas encore évanoui l'harmonieux écho des fêtes où fut célébrée cette union, et c'est justice.

Dieu nous garde d'apporter ici un son discordant, que notre amour pour Tolède autant que notre admiration pour Barrès empêcherait de franchir nos lèvres. Cependant il peut être utile qu'à côté de la voix prestigieuse de la littérature

s'entende la voix plus précise de l'histoire. Et d'abord Tolède, à la fin du XVIe siècle, était-elle vraiment cette cité « des collines grises et des tristes hidalgos » qui contraignait le Gréco à « abandonner les intonations chaudes, familières à l'opulente Venise et à la Rome des Papes »? Ces hidalgos sont-ils bien « ce peuple triste, contemplateur, d'une mélancolie funèbre », au milieu duquel nous place l'artiste? Sont-ils ces « êtres qui vivent du divin »? Les voyons-nous vraiment « se suspendre à Dieu, l'aspirer à soi et aspirer à lui »? Tout est-il chez eux « significatif de l'Eucharistie »? Que le Gréco ait vu Tolède sous cet aspect et ces couleurs, et les Tolédans avec ces visages, comme il les fit voir à Barrès, de cela nul doute; mais est-ce bien là le secret de Tolède?

Ses collines ne nous paraissent pas si grises, lorsque le soleil, nous ne disons même pas le soleil ardent de juillet, mais le clair et gai soleil de printemps, anime le vert métal des oliviers parmi les rocs moussus qui se dorent, quand s'éveillent et crissent infatigables les crécelles des bestioles nourries de rosée qui nomment les *cigarrales*. Tout est lumière, et partant tout est joie, aux flancs champêtres du Tage, tandis que, sous les rayons amoureux qui fouillent ses ruelles blanches et, glissant à travers les portes hospitalières, caressent les *patios* en fleurs, la ville étage éclatante ses murs blancs aux ombres vives. Certes, Tolède a aussi ses heures grises, ses heures moroses d'hiver ou de pluie, ses jours d'orage et de mélancolie; comme toute cité que son ciel, ses campagnes, ses eaux, ses édifices consacrent à la passion changeante et diverse des artistes, elle a des coquetteries et des caprices, et multiple se prête à la fantasmagorie de leurs visions électives. Mais ayons garde de prendre l'exception pour la règle et d'étendre de ternes ou pâles teintes de cendre sur la ville claire, bastion avancé de la Castille aux portes dorées de la riante Andalousie. Et Barrès, d'ailleurs, admira plus que personne Tolède lumineuse, la vraie Tolède, lui qui écrivit en un beau soir : « Tout se noie dans la lumière. Le paysage à l'infini déploie une couleur fauve, n'était un nuage vert sur un sol rougeâtre », lui qui peignit cet ardent crépuscule jaune et rouge : « Quand le puissant support granitique de la ville est déjà tout dans le violet, les derniers rayons qui passent

par-dessus les sierras illuminent Tolède d'une flamme jaune où se mêlent de rares ombres. Bientôt les montagnes entrées dans le noir se découpent sur un ciel rouge qui enflamme la ville, puis en s'éloignant la laisse dans la nuit. » Voici bien le noir nocturne, mais du gris il n'est plus question.

Quant aux Tolédans, sont-ils aujourd'hui, furent-ils essentiellement au temps jadis les « tristes hidalgos » de Barrès? Le grand écrivain les a vus ainsi à travers les portraits du Gréco; mais au fond, et, si l'on veut, mysticisme à part, ce n'est pas la tristesse qui régnait autrefois à Tolède, pas plus qu'elle n'y règne aujourd'hui. Pour aujourd'hui, plus d'une fois l'aveu joli en échappe à Barrès. C'est ici le « mirador d'où nous guette une demi-figure jeune et moqueuse »; là c'est la danse populaire dans le plein air de la rue; les valseurs qui tournent, mal éclairés, et poussent, en se séparant, des cris gutturaux; là, sur le pas de la cathédrale, « des bedeaux, des serviteurs en surplis fumant leur cigarette, puis retournant à leurs offices pieux ». Durant les cérémonies, « ceux qui balancent l'encensoir avec des gestes solennels ont des figures qui rient ». Puis, dans la nef qui va s'évanouir en la nuit profonde, ce sont « des enfants qui prient, qui jouent. Ils tirent la révérence à tous les cierges comme les papillons s'en vont à toutes les boutiques. » Ce n'est pas non plus une impression de tristesse que donne l'amusant tableau de la *Musique sur la Promenade*. Non, décidément, nous ne retrouvons pas ce « peuple triste, contemplateur, d'une mélancolie funèbre » où Barrès, d'après le Gréco, nous place « loin de l'heureuse allégresse italienne et de la bonne santé des Flandres ».

Est-ce donc que les Tolédans ont bien changé, depuis les temps de Philippe II? Cela, certes, n'aurait rien d'étrange, quoiqu'à la plupart, en franchissant le Pont d'Alcantara, s'impose l'impression des très vieilles cités sur lesquelles les siècles glissent. Mais au contraire il nous semble que notre Tolède a perdu peu à peu, ville endormie ou ville morte, on ne sait quelle allégresse active, quelle joie de vivre voluptueuse qui enchantait la Tolède d'il y a trois cents ans. C'est du moins ce que les vieux documents et les vieux livres nous font croire, sans qu'il faille chercher bien loin ces témoignages.

Parcourons seulement le beau livre substantiel de Manuel Cossio, qui a tant fait pour la connaissance et la gloire du maître crétois : nous y lirons que, bien que déjà déchue de sa splendeur aux environs de 1577, alors qu'y arriva le Gréco, Tolède était encore, et pour longtemps, une ville riche et prospère, ville de luxe et de plaisir. En 1752, c'est-à-dire cent soixante-quinze ans plus tard, en une époque de décadence très avancée, le Père Jésuite Pedro Murillo Velarde s'étonne de ce que « les Tolédans vont portant la *golilla* (est-ce encore la fraise des modèles du Gréco?), même les cordonniers et autres artisans ». Leurs femmes, ajoute-t-il, « portent des mantes de soie, et je ne connais pas de ville en Espagne où les cérémonies et les processions soient plus brillantes, sans que s'y mêlent les rustres à capes noires et guêtres... Ils ceignent une épée et une dague très luxueuses, et avec leurs fraises, leurs habits de noblesse et leurs velours, il y a des tailleurs qui semblent des grands seigneurs. » Quel devait être le luxe orgueilleux de ces gens aux lointaines époques prospères! Les grands de la ville, ceux du clergé comme ceux de la noblesse, vivaient dans le faste et l'opulence. Certainement encore, comme aux jours du voyage de l'italien Navagiero (1517), l'archevêché et l'église de Tolède avaient plus de rentes que tout le reste de la cité, et les cardinaux-archevêques, dans leurs maisons des champs, nous allions dire dans leurs Folies, comme dans leurs palais de ville, entouraient d'une splendeur plus que princière leurs voluptueux loisirs.

Qui, des amoureux de Tolède, ignore le fameux *cigarral* de Buenavista, gardant encore sur une rive élevée du Tage de si délicieux restes de son ancienne opulence? Pour éclipser son prédécesseur Quiroja, le Cardinal Sandoval y Rojas « enrichit Buenavista de beaux jardins, de plantureuses olivettes, d'épais bosquets de châtaigniers et de pins, de vastes étangs poissonneux, de chevreuils et de cerfs en abondance, de volières d'oiseaux exotiques, de jaillissantes fontaines d'albâtre et de statues classiques de nymphes, le tout servant de cadre au magnifique palais où le Gréco, architecte, rêva sans doute d'élever une nouvelle Farnésine au bord du Tage[1] ».

1. M. Cossio, *El Greco*, p. 121.

Cependant Barrès a traité un peu durement les *cigarrales*, du moins ceux d'aujourd'hui, «pauvres vergers pareils aux bastides des Marseillais. Ils sont environ deux cents, tout enclos de pierres sèches, avec une petite maison au centre et un maigre feuillage dévoré de poussière. » Mais il a connu aussi et refait de sa plume magique le portrait que les contemporains nous ont laissé de Buenavista. Que n'a-t-il aussi, comme nous, — le souvenir est d'hier, — passé des heures douces en ce repli de sierra parfumée où le plus artiste comme le plus lettré des savants, orgueil de la jeune médecine espagnole, loin du monde et du bruit et de la clientèle impatiente, isole ses studieux dimanches! C'était le soir, un soir apaisé de printemps, et l'ombre transparente des collines s'allongeait déjà, mais non plus sèche et dure, sur la vieille maison restaurée en sa seigneuriale opulence; des jardins aux allées serpentantes montait à la terrasse fraîche l'haleine endormante des fleurs, et nous nous taisions, émus, comme se taisait la nature aux lentes invasions du crépuscule, tandis qu'à l'horizon, sur son abrupt piédestal rocheux, élevant comme dans une apothéose sa Cathédrale et son Alcazar, Tolède se dorait des derniers feux du jour.

Comme nous comprîmes alors la vie de volupté que menèrent les grands seigneurs et les grands prélats du XVIe siècle dans ces délicieuses retraites! Quels jardins dominant quels paysages inspirateurs, et quels reposants asiles de fraîcheur pour y savourer dans la poésie, les parfums et l'ombre lumineuse, toutes les joies de l'esprit et des sens! Dans ces cigarrales enchantés passèrent les plus beaux et les plus grands esprits du siècle d'or de la littérature espagnole, et le Gréco, chaque soir, y retrouvait la plus raffinée comme la plus docte compagnie. « Dans le Cigarral de Buenavista, écrit Barrès, le Gréco, chaque soir, retrouvait les plus gracieux esprits de la ville... Il y vit passer, à côté de ce Tirso de Molina, l'admirable dramaturge de la légende de Don Juan, Lope de Vega, excellent prêtre, génial fabricant de comédies de cape et d'épée, dont il serait puéril de blâmer la fougue amoureuse; — le père Ribadeneire, l'ami et le mémorialiste d'Ignace de Loyola; — le frère Hortensio Félix Paravicino y Arteaga, de l'ordre des Trinitaires, qui

écrivit des romances lyriques, subtiles et mystiques; — le savant jurisconsulte Covarrubias; — le poète conquistador Ercilla, élève de Stace et de Lucain, premier explorateur de la Patagonie, et qui chanta ses exploits dans une « œuvre plus sauvage que les nations qui en font le sujet »; — Baltazar Gracian, prosateur obscur, prolixe et profond, qui peignait les scènes romanesques de la vie pour aider à l'éducation des héros; — leur maître à tous, Gongora, le fameux prêtre cordouan, d'un patriotisme et d'une foi farouches, qui composait des romances moresques, froides, étincelantes et brodées à l'infini; — enfin Cervantès. Et, dans les mêmes années, Sainte-Thérèse, à Tolède, « faisait œuvre de fondatrice et de poète génial. »

Sans doute, en ces *tertulias* de poètes, dramaturges, romanciers, juristes, médecins, artistes, illustres parmi les illustres, était-il question d'autres thèmes que de religion, transports et visions mystiques. N'y avait-il pas admises à ces littéraires entretiens les plus belles et pas toujours les plus farouches des Tolédanes? Navagiero l'a dit, en une phrase souvent citée : « Les maîtres de Tolède et des femmes les plus huppées sont les prêtres, qui possèdent les plus belles maisons, et triomphent, se donnant la meilleure vie du monde sans que personne les censure. » Ainsi ces *âpres cigarrales*, comme dit Lope, étaient transformés en « Bosquet d'Amours, *selva de amores* », où régnaient ces belles pécheresses qui, au dire de Gracian, disaient plus en une parole qu'à Athènes un philosophe en tout un livre.

Le Gréco fut assurément un assidu de ces fêtes, lui qui prit une telle part aux embellissements de Buenavista « bâti suivant les plans et une invention de Crète. » Il y prit goût aux délices profanes et quelque peu païennes de cette mollesse de grands seigneurs, lui qui, nous apprend Jusepe Martinez, « tint à gages dans sa maison, pour profiter de toutes les jouissances à la fois, des musiciens qui jouaient pendant qu'il prenait ses repas »; et, familier des prêtres et des prélats insoucieux du scandale, ne suivit-il pas sans scrupule leurs exemples de conduite légère, lui qui ne se complut et s'attarda qu'à des liens illégitimes.

Et maintenant qu'on nous dise si les Tolédans ont tous

les droits qu'on leur accorde, d'un aveu si général, à incarner aux yeux de la postérité le mysticisme espagnol dans tout ce qu'il a de plus sévère et presque de tragique, et, comme tels, à avoir été les grands inspirateurs du Gréco? Le Gréco lui-même est-il le peintre qui, emporté par l'élan d'une foi communicative, a su mieux que tout autre, seul peut-être, peindre le mysticisme espagnol dans la sombre ardeur de son exaltation?

Au risque de ne remonter qu'avec peine un courant auquel le livre de Barrès a donné bien de la force, nous ne le croyons pas. Sans doute, on l'a répété souvent, l'Espagne est la terre des contrastes; ces bourgeois tolédans et ces nobles, ces prélats saturés de richesse et de plaisir, ont pu avoir et ont eu certainement leurs heures de foi souveraine et d'aspirations mystiques; sans doute aussi le Gréco, cet oriental, si l'on préfère, ce byzantin, qui prit aux somptueuses jouissances de Venise le goût du luxe et de la volupté, et trouva de quoi le satisfaire à Tolède, fut saisi au premier choc d'exaltation religieuse, et il est certainement le plus religieux et le plus mystique des peintres de son temps. Nous ne nions pas qu'à ce titre il ne doive beaucoup à la société comme à la terre de Tolède. Ne cherchons pas d'ailleurs (ceci serait un autre thème) si jusqu'ici on a bien étudié et bien compris les éléments de son étrange génie; mais ce que nous voulons dire, c'est que son mysticisme est essentiellement à lui et de lui, et non point le mysticisme essentiel de l'Espagne.

Par mystique, nous entendons l'homme dont la foi s'exalte de telle sorte qu'il entre par l'esprit ou les sens, parfois par l'esprit et les sens ensemble, en communication surnaturelle avec le divin. D'où il suit que le mysticisme peut prendre des formes diverses selon que l'esprit ou les sens jouent le rôle principal dans ces phénomènes religieux. Or il n'est pas douteux que le Gréco traduit ou éprouve les états mystiques, où l'esprit travaille avec l'imagination. Les hommes qu'il peint dans ses tableaux mystiques ont des visions, et ses tableaux proprement religieux expriment ses visions à lui. Les personnages qui assistent à l'enterrement du comte d'Orgaz ne sont pas intéressés, ou presque, à la scène miraculeuse que jouent devant eux, en chair et en os, les Saints

Étienne et Augustin; mais leurs regards, pour la plupart, sont levés, et sans aucun doute ils ont la vision intérieure de la scène céleste que l'artiste a figurée au-dessus d'eux, et que l'on a souvent critiquée pour la mal comprendre. Et c'est ainsi presque toujours : les personnages divins, séparés des mortels, deviennent immatériels dans un ciel de rêve. Que l'on regarde d'autre part le Saint Ildefonse écrivant sous la dictée de la Vierge, cette merveille de l'Église de l'Hôpital de la Charité à Illescas : la tête attentive et extasiée du Saint est toute illuminée des rayons qui émanent non de la Vierge apparue en personne, mais d'une statuette de la Vierge, couronnée et vêtue simplement à l'espagnole. N'est-ce pas là, malgré les apparences, l'exemple le plus frappant que l'esprit seul du Saint communie avec l'esprit seul de Marie? Et de même si plusieurs admirables portraits parmi ceux du Prado évoquent inévitablement pour nous des âmes pieuses en communication avec le divin, cette communication ne paraît rien avoir que de spirituel. Quant aux tableaux religieux, ils servent encore mieux notre thèse, si l'on accepte les interprétations ingénieuses, parfois trop ingénieuses, de Barrès. Ces êtres que nous voyons grandir, s'étirer, s'allonger et parfois se tordre dans une sorte d'envolement hors de la terre, deviennent à proprement parler irréels à force d'être loin de la nature. Ce sont des personnages non de songe, mais de vision, des créatures de l'esprit halluciné par des pensées qui ne sont plus humaines. Le Gréco n'a-t-il pas dit que « voulant peindre des corps célestes il les a grandis en profitant de ce que lui apprenaient les lumières qui, vues de loin, pour si petites qu'elles soient, nous paraissent grandes », mots qui, selon Barrès, trahissent une idée mystique? « Qu'il peigne des êtres humains, ou divins, dit encore Barrès, il ne s'attache qu'à la représentation des âmes. Les personnages saints ne sont plus que des flammes. Voyez au Musée du Prado la *Résurrection du Seigneur*. La terre est vaincue. Notre Sauveur, un drapeau à la main, regagne les cieux. C'est une aiguille que l'aimant arrache de la matière grossière ». Et encore : « Entrons à l'Hôpital San Juan Bautista de Tolède examiner son *Baptême du Christ*. Pourquoi donc Jésus se tourmente-t-il ainsi, et notamment qu'est-ce que cette jambe

droite qui se tortille à la folie? Gréco brise le dessin, et veut créer des formes mieux capables d'exprimer sa pensée. Ne s'agit-il pas pour le Christ et pour l'humanité entière de vivre à une vie nouvelle? Dans ces eaux le vieil Adam régénéré se transforme. Toutes les pensées qui émanent d'un tel acte, Gréco les saisit et les mêle. Il semble peindre des associations d'idées. » Que de choses dans une jambe qui se tortille! Pourtant Barrès va plus loin encore, et, parlant de la *Pentecôte* du Prado : « Ici, dit-il, le Gréco a donné sa plus grande génialité... Il groupe des êtres vivants, des Espagnols, tordus, fondus, volatilisés par le plus prodigieux émoi. C'est, rendue sensible, une vérité de la religion. » La plume du grand écrivain, n'en doutons pas, a voulu dans toutes ces lignes rivaliser avec le pinceau du grand peintre, et peut-être peut-on légèrement sourire, faisant sa part à la littérature. Mais s'il en est ainsi, si ce génie mystérieux du Gréco se résout en ces abstractions, en ces quintessences spirituelles, nous en admirons la grandeur et la force individuelle, mais nous n'y pouvons pas reconnaître la foi et le mysticisme de l'Espagne. Les vrais mystiques, ce ne sont pas les Tolédans représentés par le Gréco, le vrai peintre mystique de l'Espagne, ce n'est pas lui.

On sait de reste combien la foi du peuple espagnol a toujours été réaliste dans toutes ses manifestations. C'est un lieu commun de rappeler les Christs saignants par toutes les plaies de la flagellation, de la montée au Calvaire et du crucifiement, et surtout ces Christs en croix, tout leur corps torturé tordu dans un spasme d'agonie, les cheveux, de vrais cheveux, pendant sur leur visage de douleur; et les Vierges vêtues de riches manteaux et de dentelles, parées de précieux bijoux; et les Mères douloureuses pleurant des larmes de verre sur le corps cadavéreux du Sauveur; et le défilé des *pasos* de Séville, de Murcie ou de Valladolid, ces groupes émouvants où les figures violemment populaires des Romains et des Juifs font un cortège prodigieux de réalisme à tous les personnages divins du drame sacré de la Passion, façonnés eux-mêmes en types d'humanité, sublimes certes, mais enfin à l'image la plus sincère des corps mortels.

Nul peuple n'est plus ému par les effigies pieuses et ne

leur prête une plus vivante réalité de représentation, nous allions dire d'incarnation. Les Vierges richement vêtues et adornées de joyaux dans la pénombre des *camarins* sont pour les dames pieuses qui veillent à leur vestiaire et à leur parure bien plus que des images de la *Purisima* ou de la *Dolorosa*; elles sont la Vierge même, et la pauvre vieille statue sacrée, parfois de forme si misérable, on ne la touche et remue qu'avec des mains tremblantes; on l'habille et la pare avec la tendresse de filles soignant une mère adorée. Du sol de la chapelle que sanctifie sa présence divine, les adorations des béates montent vers le bois ou la pierre symbolique, avec la même ardeur que si c'était Marie elle-même, ressuscitée dans sa chair glorieuse, la chair faite immortelle de la plus belle et radieuse femme des hommes. Et quand la Mère du Sauveur, aux jours des grandes fêtes, s'avance processionnellement par les rues et les places, dominant la foule populaire, ce n'est pas une idée ou un symbole, c'est la Vierge elle-même, descendue réelle et vivante du Paradis, qui courbe les fronts et fait ployer les genoux dans la poussière.

Nous avons vu, lors de la fête solennelle du 15 août, dans la belle cathédrale d'Elche transformée en théâtre pour la représentation d'un *auto* plusieurs fois séculaire, nous avons vu les pleurs, entendu les sanglots de deux mille spectateurs, quand la Vierge, sous la forme de Notre-Dame de l'Assomption, la statue miraculeuse, mourait et descendait au tombeau; nous avons entendu les cris d'allégresse lorsque des anges descendus de la coupole dans une grenade entr'ouverte (la *Mangrana*), parmi les chants et la musique, venaient cueillir l'âme de Marie pour l'enlever au ciel. Et nous avons vu les robustes et naïfs ouvriers qui tournaient le treuil de la Mangrana pour la remonter dans les hauteurs, saisir de leurs rudes mains devenues caressantes cette âme adorable, sous les espèces d'une jolie petite poupée vêtue d'une robe à falbalas, et couvrir de baisers passionnés son petit visage rose de carton.

Tel est en Espagne le mysticisme populaire dans sa naïvet instinctive, et, si l'on ose dire, son matérialisme. C'est pouruoi ce pays est la terre élue des miracles et des halluci-

nations. Nous passions un soir sous le porche qui précède l'église de l'hôpital de Saint Jean-Baptiste, l'un des sanctuaires de Tolède où revit le plus clairement le génie du Gréco; une vieille femme du peuple était là, accroupie dans un coin d'ombre croissante, les yeux levés vers un grand Crucifié en bois peint, d'un art médiocre, mais d'un saisissant réalisme, décharné, déchiré, ensanglanté, lamentable, montrant sa face torturée à travers un voile de cheveux tombants qu'agitait doucement un souffle errant de brise. La pauvresse ne priait plus, sans doute, mais restait en extase devant l'image. Et nous comprîmes une fois de plus combien il était facile, peut-être même nécessaire, que cette extase s'achevât en vision, que la triste vieille hallucinée vît peu à peu remuer les lèvres du Christ comme remuait sa chevelure, que le Sauveur parût incliner vers elle sa tête ranimée, qu'il lui parlât, la consolât...

Qu'on n'objecte pas l'humble condition de la dévote prosternée; ces émotions où l'emprise des sens, chez une race aux sens excités, s'accorde avec les plus subtiles secousses du cœur et les plus hautes méditations de l'esprit, ne sont point réservées aux petits et aux misérables. La grande mystique d'Avila, Sainte Thérèse de Jésus, n'est en ce sens que la sœur géniale de l'humble femme de Tolède. Elle en a fait l'aveu avec cette angélique candeur qui rend le livre de sa *Vie* si émouvant, c'est la vue d'un Christ sanglant qui l'éveilla définitivement à la vie religieuse, c'est-à-dire, pour elle, à la vie mystique. « Il m'arriva qu'entrant un jour dans l'oratoire, je vis une image que l'on avait déposée là... C'était un Christ tout couvert de plaies, et si fait pour inspirer la dévotion, qu'à le regarder je fus toute troublée de le voir tel, parce qu'on voyait exactement ce qu'il souffrit pour nous. Je sentis avec tant de force le peu de reconnaissance que je lui avais eue, que mon cœur parut se briser, et je me prosternai devant lui en versant des torrents de larmes. » Toujours, en ses extases mystiques, la Sainte vit Jésus, vit la Sainte Vierge, vit la Trinité même, comme on voit les êtres de ce monde, souffrant et jouissant tour à tour de leur présence réelle sous une forme matérielle, incarnés en des corps glorieux, c'est-à-dire embellis, idéalisés, divinisés, et

pourtant humains. « Je ne pouvais penser au Christ que comme à un homme, a-t-elle écrit, c'est-à-dire ne me le représenter que sous la forme humaine », et cette forme humaine était pour elle très précise et très réelle, car tour à tour Jésus lui avait fait la grâce de lui montrer ses mains, d'une merveilleuse beauté, *con grandisima hermosura*, puis son visage divin, puis enfin son corps tout entier, et, comme elle a écrit, « toute cette Humanité très sainte, telle qu'on la peint ressuscitée, d'une incomparable beauté et majesté. » Même la vision était si claire, et Thérèse en gardait un souvenir si net, qu'elle put faire exécuter à Salamaque par le *racionero* Juan de la Pena, qui se piquait de peinture, un portrait authentique de son divin maître, une miniature, semble-t-il, qui passa plus tard aux mains du Duc d'Albe, puis à la Duchesse, et à Da Maria de Tolède. Visions matérielles du Sauveur, visions matérielles de la Vierge, visions matérielles de l'Enfer et du Paradis, visions matérielles de toutes personnes et de tous objets surnaturels, ou plutôt visions matérialisées, dans les formes empruntées exclusivement au monde où elle vivait, à ce que ses yeux corporels avaient vu (les yeux du Christ peint par Juan de la Pena ressemblaient à ceux de la Véronica de Jaen), tels sont les phénomènes par quoi se traduisent les exaltations de la Sainte, et n'est-elle pas celle qui représente comme elle exprime par excellence le mysticisme de sa race? Que nous sommes loin du Gréco!

Mais à défaut de ce Crétois, créateur d'êtres que déforment ses rêves, quel Espagnol a su traduire avec génie les vrais émois mystiques de l'Espagne?

Il en est un très grand, plus grand de jour en jour dans l'opinion de la critique, dont le nom semble s'imposer, Zurbaran. Il est aux antipodes du peintre de Tolède, qui était tout passion; son génie n'a rien de violent; sa peinture semble avoir l'horreur des rêves, à plus forte raison des hallucinations. Ses admirateurs les mieux instruits s'émerveillent de son réalisme aussi sage que puissant, joint à son incomparable sentiment religieux. Cet artiste, qui ne peignait jamais une figure sans modèle, une draperie sans la disposer sur le mannequin, a laissé des images sublimes de saints et

de moines, les uns amaigris et desséchés par les rigueurs de leur ascétisme, les autres brûlés par toutes les ardeurs de leur vie surnaturelle. Mais s'il arrive que Zurbaran, qui se contente le plus souvent d'illuminer le visage de ses héros des reflets des flammes de leur cœur, veuille extérioriser leurs pensées ou leurs visions, il se retrouve l'instinctif et essentiel réaliste, et suit son instinct. Le *Saint martyr chartreux* du Musée provincial de Cadix va chancelant vers on ne sait quel paradis en tendant dans sa main droite son cœur, son vrai cœur saignant, arraché de sa poitrine. Saint Pierre se montre à Saint Pierre Nolasque (au Musée du Prado) non pas comme une apparition céleste ou lointaine, avec un corps embelli de gloire, mais tout près de lui, dans sa cellule, et crucifié la tête en bas, tout pantelant de son affreux supplice. Dans ce prodigieux monastère de Guadalupe, où seulement on peut comprendre tout le génie de l'artiste, Jésus, pour récompenser les mortifications du Père Salmeron, a repris sa forme, son corps, ses robes flottantes, son humaine beauté de la terre, et, descendu près de lui, caresse d'un geste paternel et simple le front perdu d'émotion du religieux agenouillé. Voilà vraiment la juste, la saine expression que l'art ingénument espagnol devait et pouvait donner aux personnages et aux scènes mystiques. Aussi avons-nous appris sans nous étonner, de la bouche d'un témoin fidèle, qu'à la fin de sa vie Barrès se sentait une particulière attirance vers Zurbaran et vers son œuvre; il voulait, affirmait-il encore peu de jours avant sa mort, revenir en Espagne pour aller rêver à Guadalupe, et peut-être aurait-il sacrifié l'imaginatif et fantastique Grec, ses premières amours, au sévère Extréménien.

Cependant à Zurbaran il manque quelque chose pour que nous puissions voir en lui l'interprète idéal des mystiques; il est trop concentré, trop viril, sinon trop rude. Que n'a-t-il quelque chose de cette grâce suave et de cette tendresse qui rendent si touchante en ses ardeurs Sainte-Thérèse d'Avila, et donnent un si troublant attrait à ses extases passionnées! Cette grâce et cette tendresse, par bonheur, retrouvons-les en Murillo. C'est lui, avant tous, le grand peintre mystique de l'Espagne.

Nous sâvons que l'étoile du doux et fécond Sévillan a pâli; ses Immaculées trop souvent un peu mièvres et fades, ses Saintes Familles un peu vulgaires, ses grandes compositions un peu rapides, sa facture un peu molle et quelques fautes de goût lui ont fait beaucoup de tort. On met complaisamment ses défauts en lumière, on repousse dans l'ombre ses chauds et harmonieux coloris, et toute la franchise loyale de son œuvre profane avec la poésie de son œuvre religieux. Il y a à tout cela quelque raison, et l'on peut sacrifier sans crime Murillo à Zurbaran, comme à Vélazquez; ce n'est point d'ailleurs ici le lieu de reviser le procès et la procédure. Mais ceci du moins est pour nous hors de doute, que ses tableaux mystiques ont la plus franche et la plus loyale saveur espagnole, et la plus caractérisée.

Ce que Zurbaran n'a réalisé que par exception, car ses sujets favoris s'y prêtaient peu : peindre les visions en une humaine réalité vivante, Murillo s'en est fait une habitude et comme une règle. Cette présence toute proche, corporelle et visible, qui émouvait Sainte Thérèse jusqu'au fond de son être et la ravissait en extases, c'est elle qui semble avant tout l'attirer et le séduire, comme elle ravissait avant tout les mystiques qui avaient la grâce et le bonheur de cette jouissance; c'est elle qu'il peint avec joie, avec amour. Saint François, Saint Antoine, Saint Bernard, Sainte Claire, reçoivent la visite, la vraie visite intime des Anges, de Marie, de Jésus enfant et de Jésus-Christ ayant pris pour mieux s'approcher d'eux, s'en mieux faire voir, s'en mieux faire comprendre et faire aimer, plus qu'une apparence humaine, c'est-à-dire un corps matériel, un corps sain et beau, sans rien d'extraordinaire ou de symbolique. Cet enfant, cette Vierge, ce Sauveur d'apparition, ce sont bien les mêmes que l'artiste aimait à peindre dans les actes ou les épisodes de leur réelle vie terrestre. Le niño qui se montre à Saint Antoine dans une gloire, se pose sur son livre, glisse un pain dans la besace de Saint François, ou bien celui que Saint Félix de Cantalicio soutient dans ses bras tremblants de grand'père; la Vierge qui arrose d'un jet de son lait précieux les lèvres de Saint Bernard, ou donne à Saint Ildefonse sa belle chasuble damassée, ou bien encore dans un chœur gracieux de jeunes filles tenant

des palmes s'avance vers Sainte Claire mourante; Jésus se penchant de sa croix pour embrasser Saint François qui renonce au monde, ce sont encore le niño joli des Saintes Familles et des Vierges à l'Enfant, le gentil petit compagnon de jeu de l'aimable petit Saint Jean, et aussi le Divin Pasteur; ce sont encore la Vierge-Mère, la brune jeune mère andalouse, très naturelle et très peu mystique, et parfois aussi l'Immaculée Conception quelque peu mondaine; Jésus à la colonne, l'Ecce Homo, le Crucifié; ce sont enfin tous les personnages si vivants, si franchement copiés de la nature, qui sont le charme de toutes les toiles purement religieuses et non mystiques du maître.

Assurément ce sont eux que voyaient, très présents et très réels, les grands mystiques à l'esprit illuminé dans leurs états d'oraison, comme les humbles, ceux du peuple et de la rue, dans les hallucinations de leur foi naïve. Murillo, à un suprême degré, a été l'interprète de ces âmes compliquées ou simples; mieux que le Gréco ou Zurbaran, il a fixé pour ses contemporains comme pour la postérité, dans toute l'intensité de leur naturalisme instinctif, leurs vrais visages et leur vraie foi; il a exprimé dans tout son éclat la grande poésie espagnole, la poésie divine des extases.

Les Espagnols de jadis l'avaient bien senti, qui lui reconnurent tant de gloire. Sainte Thérèse, à qui par une simple image de Jésus flagellé furent révélés tous les trésors mystiques de son adorable cœur inquiet, dans quel émoi céleste l'eussent jetée ces trois tableaux, non les seuls, mais les plus sublimes que nous voulons citer, tout incapables que nous sommes d'en exprimer la beauté, la *Vision de Saint Félix de Cantalicio, Saint Antoine de Padoue avec l'Enfant-Jésus,* et *Saint François d'Assise renonçant au monde.*

Saint Félix, vieux et chenu, a reçu des propres mains de la Vierge le tout petit Enfant-Jésus; il le soutient de ses mains ridées avec des précautions de maladroit aïeul, et penche vers lui son visage, dont le miracle noie les traits rudes de moine dans une infinie douceur. L'Enfant familier et tendre caresse de ses doigts potelés, comme par jeu, la barbe blanche. Une lueur d'auréole illumine la cellule sombre.

Saint Antoine de Padoue lisait un vieux livre obscur. Le

Saint s'est-il endormi dans un rêve céleste, ou le texte sacré a-t-il excité l'extase? Toujours est-il que l'Enfant-Jésus, descendu du Paradis, s'est légèrement posé debout sur le livre, et c'est lui, délicieux petit docteur divin, qui, mettant son exquise petite tête sérieuse et mutine à la fois contre la tête du jeune moine transporté d'amour, lui enseigne la religion et ses mystères. Saint Antoine, ce jour, ne lut pas plus avant; mais n'avait-il pas le *Vivant livre*, celui qui tant de fois fut promis à Sainte Thérèse et qui lui fut donné enfin? « Sa Majesté a été le Livre Véritable où j'ai vu les Vérités. Béni soit ce Livre où est imprimé ce qu'on doit lire ou faire de manière qu'on ne peut l'oublier. »

Enfin Saint François a fait l'ascension du Calvaire; il veut renoncer au monde, et porte son sacrifice au pied de la Croix. Ses bras étreignent le Sauveur, ses yeux aux humbles implorations se lèvent vers sa face tourmentée. Mais le Christ, tout compassion et tout tendresse, pour le petit pauvre d'Assise, si compatissant lui-même et si tendre pour ses humbles frères terrestres, le Christ a détaché l'un de ses bras du bois de son supplice; il pose sa main caressante sur l'épaule de celui qui le contemple avec un indicible émoi reconnaissant, et s'incline pour verser en cette âme angélique les mots de son amour et de son infinie miséricorde.

Mysticisme pour mysticisme, nous préférons ce simple geste du Sauveur penché sur le *Poverello* à toutes les contorsions symboliques. Car là, d'une claire et certaine intelligence, nous retrouvons l'Espagne toute vivante, l'Espagne au cœur ardent mais à la saine raison, et l'art vrai de l'Espagne où se combine si harmonieusement, à l'âge d'or, la franche observation de la nature aux nobles inspirations de l'idéal.

PIERRE PARIS,
de l'Institut.

IMPRESSIONS

DE

L'ITALIE RÉNOVÉE

Florence, mai 1927.

L'Italie a, pour attirer le voyageur, d'autres charmes que politiques. On se promet, en passant les Alpes, de revoir d'abord les Giotto, les Gozzoli, les Sandro. Mais à peine a-t-on franchi la frontière qu'on est perdu. Cette fièvre qui agite tout le pays, est sensible même à un étranger. On commence à parler de Piero della Francesca et on finit par discuter le fascisme. Ses adeptes l'expliquent, le justifient et l'exaltent. Il est plus rare d'entendre ses adversaires opposer leur griefs. Les conversations aboutissent à ce grand sujet. On se jure de ne pas dire un mot de politique, et on y est revenu malgré soi. « La France pendant l'Affaire » me disait un Italien.

Bien loin d'être une doctrine rigide, le fascisme évolue constamment. Toute l'Italie se transforme sans cesse. Les différences dans l'esprit public, dans les mœurs, dans les institutions à un an d'intervalle, frappent le regard. Bien des jugements, qui étaient vrais en 1926, ne le sont plus en 1927. C'est pourquoi les notes d'un voyageur peuvent avoir l'intérêt d'une mise au point, valable pour quelques semaines. Cette mise au point n'est d'ailleurs pas une étude d'ensemble. Je ne puis parler avec exactitude que de Florence; et il y aurait sans doute dans le tableau des traits assez différents, si l'on observait à Milan ou à Rome. Gebhart me racontait il y a une vingtaine d'années que, dans un voyage qu'il fit en Italie pendant une épidémie, ses valises furent partout abondam-

ment transpercées de vinaigre. A Florence seulement, le régime des précautions superflues et des vexations d'État se trouva soudain interrompu. Et comme il s'émerveillait, un employé toscan lui répondit sur un ton indéfinissable de hauteur, de courtoisie et d'ironie : « Ici, c'est Florence, Monsieur ». Peut-être en est-il toujours ainsi. Peut-être ai-je vu un fascisme teinté d'esprit florentin. Certains traits qu'on rapporte d'exaltation romaine paraissent peu communs ici.

Dans cette transformation perpétuelle de l'Italie et du régime fondé il y a cinq ans, le moment présent a un intérêt particulier. La lutte contre le communisme est à peu près terminée, au moins en apparence. On se tromperait étrangement si l'on croyait trouver en Italie un parti vainqueur opprimant un parti vaincu et réduit au silence. Déjà en 1926, on eût cherché en vain la masse des vaincus. Pour des raisons d'ordre assez complexe, elle n'existe pas. Le fascisme est aujourd'hui sorti de la phase du combat, et il est entré dans une nouvelle période, positive et constructive. Il s'efforce de créer l'Italie nouvelle, et c'est ce formidable effort, assez mal connu en France, qui fait tout l'intérêt des jours présents.

***

Dans le Palais du Parti Guelfe, le quartier général du fascisme toscan, au cœur même de Florence, le marquis Dimitrio Imperiali, chef du secrétariat de la fédération fasciste provinciale, assis derrière une table chargée de papiers, signe quelques ordres. Il est très jeune, blond, avec une figure rose et d'énormes épaules : hors du service, charmant et gai; dans le service, sérieux jusqu'au scrupule, pénétré de sa responsabilité et quand il l'a fallu, héroïque avec simplicité. Il a fait toute la guerre sur le Carso, dans l'âpre secteur du Fajti krib, et il a été fait chevalier de la Couronne. Il est malaisé de le faire parler de lui. Il est fier seulement d'avoir appartenu à la 3e armée, celle du duc d'Aoste, et en effet la plus belle armée de l'Italie. Et il est fier d'un autre trait encore : son père, engagé volontaire à soixante ans, combattait auprès de lui; il a été blessé et fait prisonnier. Dimitrio Imperiali a été des premiers fascistes, ceux de 1920. Un jour, ayant pénétré hardi-

ment, sans armes que ses poings, comme dit Hugo, dans un repaire communiste, il fut pris, ligoté, et on allait lui appliquer les lois atroces de la guerre civile, quand un chef communiste entra, le reconnut et ordonna de le relâcher : ils avaient joué ensemble autrefois au foot-ball. Il parle de cette aventure, qui a été si près du tragique, avec une insouciante bravoure de soldat. Il se flatte d'avoir les mains pures de sang italien. Et tout à coup son visage juvénile devient sérieux, et il me dit, avec aussi peu d'emphase que possible, mais sur le ton qu'on donne à une vérité qui est de foi : « La différence entre les communistes et nous, c'est que les communistes ont un idéal pour lequel on tue, et nous un idéal pour lequel on meurt ». Le marquis Imperiali, qui a fait ses études en France, a gardé à notre pays un souvenir où il y a une vive amitié. Il est de ceux qui savent qu'entre les deux pays, les difficultés sont le plus souvent des malentendus, et qui souhaitent de les dissiper.

Il a visiblement préparé la première phrase qu'il compte me dire; et il commence : « Le fascisme est un régime établi sur une base socialiste »...

De tels mots, qui feraient peur en France, n'effraient personne en Italie. Ils m'ont été redits bien des fois, sans aucune répugnance, par des hommes qui appartenaient à la plus vieille aristocratie du monde, dans des palais au bord de l'Arno. L'impression qu'on reçoit de ces propos, c'est que l'Italie, beaucoup moins avancée que la France dans la vie politique, est au contraire beaucoup plus familiarisée que nous avec la pratique des syndicats. Ceci est une conséquence de l'histoire italienne. On sait que jusqu'à la veille de la guerre, le droit de vote en Italie était réservé à un corps électoral restreint, longtemps réduit encore par la défense faite aux catholiques de prendre part à la vie politique; le suffrage universel est un ouvrage de M. Giolitti, en 1913. Au contraire, dès avant la guerre, les syndicats et les associations de toute sorte étaient très développés.

La démocratie giolittienne a été définie dans une formule célèbre : trente millions de personnes, gouvernés par trente, au profit de trois cent mille familles. Le fascisme, évoluant dans le sens même de l'histoire, a compris qu'il

fallait élargir l'état politique, et lui donner comme support le peuple italien, c'est-à-dire les ouvriers et les paysans. Cette incorporation de la Nation dans l'État pouvait se faire de deux façons. On pouvait donner au peuple le moyen d'exprimer sa volonté par le suffrage et aboutir à un État parlementaire; on pouvait au contraire faire entrer la nation dans les cadres des syndicats. Le trait typique du fascisme, c'est d'avoir choisi le second système. La véritable révolution fasciste, ce n'est pas la marche sur Rome en octobre 1922; c'est l'escamotage, la falsification et on peut dire la suppression du suffrage universel le 6 avril 1924. Ce jour-là l'Italie s'est séparée, pour un temps illimité, des États que l'histoire politique a l'habitude de considérer comme des États libres, du type de la France et de l'Angleterre.

Aujourd'hui la vie politique de l'Italie est le jeu de trois organes : les syndicats, le parti fasciste, les milices fascistes. Les syndicats d'abord : tout Italien doit faire partie d'un syndicat. Les syndicats sont libres, mais seul un syndicat reconnu par l'État, c'est-à-dire en l'espèce un syndicat fasciste, a le droit de représenter légalement tous les travailleurs de sa catégorie (même s'ils ne lui appartiennent pas), de conclure en leur nom des contrats de travail qui sont obligatoires, de leur imposer une cotisation et d'exercer envers eux des fonctions d'intérêt public. Dans ces conditions, le travailleur a un intérêt évident à faire partie du syndicat fasciste. D'autre part dans ce syndicat, il est fortement tenu. L'exclusion, la perte de la tessera, comme disent les ouvriers, serait la ruine torale. — Les patrons sont également encadrés dans les syndicats patronaux. La grève est interdite aux ouvriers, le lock-out aux patrons. Les questions en litige se traitent de syndicat patronal à syndicat ouvrier, — en fait devant le *fascio* local, qui décide sans appel.

L'élément vivant, essentiel du parti fasciste est en effet ce *fascio* local, ce conseil formé librement dans les communes d'Italie, et qui est pratiquement indépendant. On m'a cité dans un village de 800 habitants un fascio d'une quarantaine de membres, et je donne cette proportion comme exemple, sans affirmer qu'elle soit constante.

Les rapports de ce conseil local avec le pouvoir central sont

assez délicats. A Florence même, le fascio a donné, notamment au moment de la visite du roi d'Espagne, des preuves d'un esprit d'indépendance irréductible. De son côté le gouvernement essaie de remettre la main sur cette poussière d'unités municipales. Il arrive parfois qu'il doive employer la manière forte. Enfin il y a quelques mois, il a pris une mesure générale. Les fasci n'ont pas de bureau, mais seulement un secrétaire : le gouvernement s'est attribué le choix de ces secrétaires.

L'ensemble des fasci locaux forme le Parti. L'effectif du Parti a été publié à l'occasion de la fête nationale du 21 avril. Il est de 811 996 fascistes, et de 50 161 femmes.

Le trait particulier du parti, c'est qu'il est fermé. Le gouvernement a parfaitement compris le danger de laisser s'introduire des éléments douteux, qui pourraient devenir un grave péril en cas de crise.

Quant à la milice fasciste, dite milice volontaire pour la sécurité nationale (M. V. S. N.) la milice à l'uniforme gris vert et à la chemise noire, elle comporte une infanterie armée de mitrailleuses, sans cavalerie ni artillerie. Cette infanterie est formée en légions, comparables àux régiments de l'armée régulière. Les légions sont subdivisées en trois cohortes qui sont des bataillons, les cohortes en trois centuries, les centuries en trois manipules. Les légions sont réunies en groupes, sous le commandement d'un major général. Les groupes sont réunis en zones, dont chacune, comprenant une ancienne région de l'Italie, correspond aux régions de corps d'armée. La zone est commandée par un lieutenant général.

Les officiers de la milice sont des officiers de l'armée, qui ont fait la guerre et qui restent inscrits dans l'armée. Le grade dans la milice peut être très différent du grade dans l'armée. Le chef de celle-là, Balbo, était un simple lieutenant dans celle-ci. Les grades de la milice ont évidemment, dans le début, été donnés un peu à l'improvisade. Aujourd'hui, l'avancement est soumis à des règles.

En dehors des légions, il existe une milice fasciste des chemins de fer, qui comprend tous les employés. En d'autres termes, le personnel des transports par voie ferrée se trouve enfermé dans des cadres militaires, soumis à une discipline

militaire et justiciable de conseils de guerre. Il existe pareillement une milice où est embrigadé le personnel des ports, une milice où est versé le personnel des forêts. Toutes les milices sont indépendantes, et chacune relève du ministère compétent. Ainsi les plus importants services publics, organisés sur le modèle de l'armée, et fortement encadrés, se trouvent dans la main énergique de l'État. Il existe enfin une milice universitaire, où sont enrégimentés les étudiants; leurs chefs peuvent être leurs camarades ou leurs professeurs.

***

Les Syndicats, les Conseils fascistes, la Milice tiennent le pays de telle façon qu'il est impossible à un étranger d'apercevoir en Italie aucune opposition organisée. Mais il restait à assurer l'avenir. Le gouvernement fasciste y a pourvu par la loi du 3 avril 1926, instituant l'Œuvre nationale « Balilla » pour l'assistance et l'éducation physique et morale de la jeunesse.

C'est une organisation immense. Au sommet un Conseil Central, composé d'un président qui doit être lui-même un des officiers généraux de la Milice, d'un vice-président, et de vingt-trois conseillers, nommés par le Premier Ministre. Les principaux ministères y sont représentés. — Au-dessous, dans chaque province, un Comité provincial, formé d'un président et de dix conseillers. Le Comité provincial fait exécuter les dispositions prises par le Conseil central et pourvoit au développement normal des services d'assistance et d'éducation de la jeunesse dans la province. Et inversement, il rend compte au Conseil central de la marche des services, propose des mesures et suggère les réponses aux demandes de subventions. — Enfin dans chaque commune, il existe un Comité communal dont les membres sont nommés par le Comité provincial. Tout ce personnel, choisi directement ou indirectement par le gouvernement, est révocable à tout moment, pour inaptitude ou incompatibilité.

L'Œuvre comprend des membres bienfaiteurs (un versement de 10 000 lire), perpétuels (un versement de 500 lire),

temporaires (une cotisation annuelle de 60 lire pendant cinq ans au moins).

Le rôle de l'Œuvre est de fonder des établissements d'assistance à la jeunesse, ou d'en favoriser la fondation, et de les subventionner, ou d'y faire entrer d'autorité les enfants inscrits à l'Œuvre. Ceux-ci portent de huit à quatorze ans le nom de Balillas; de quatorze à dix-huit ans, ils deviennent les Avanguardistes.

Le règlement d'administration publique qui accompagne la loi est du 9 janvier 1927. Il spécifie qu'Avanguardistes et Balillas sont répartis par provinces en légions, subdivisées elles-mêmes en cohortes, centuries, manipules et escouades, celles-ci étant de onze jeunes gens. Les cadres sont fournis par la Milice, dont les Avanguardistes et les Balillas sont le prolongement vers l'avenir. « Il faut considérer ces adolescents, a dit M. Mussolini, comme la grande promesse resplendissante de l'Italie fasciste de demain. »

En fait les dix classes que représentent Avanguardistes et Belillas comprenaient, au 21 avril 1927, un an après que l'institution a été fondée, l'effectif énorme de 405 954 balillas et 280 903 avanguardistes. Ces sept cent mille enfants doivent former environ 30 p. 100 du nombre total des jeunes Italiens entre huit et dix-huit ans. C'est une proportion formidable d'adhérents au fascisme de demain.

L'Œuvre se propose de leur donner (je parle des avanguardistes, pour qui le programme d'éducation est nécessairement plus complet) : 1° le sentiment de la discipline militaire, comportant le respect et l'obéissance envers les supérieurs, l'obligation du salut, le port de l'uniforme, et admettant des peines qui varient de l'avertissement à l'exclusion. 2° L'instruction et la préparation militaire, qui se donnent par périodes d'appel. 3° L'éducation physique, dans le dessein de donner aux jeunes gens « le sentiment de la force et de la beauté, conformément à ce principe qu'une saine vie intellectuelle ne peut se développer que dans un corps robuste et sain ». 4° L'éducation de l'esprit : l'Œuvre a institué des écoles de préparation intellectuelle, des centres d'études et de propagande. Dans ces écoles « la doctrine fasciste est exposée dans son développement logique et dans son historique ». 5° L'éducation

professionnelle : les comités provinciaux ou communaux institueront des écoles d'arts et métiers. 6° L'éducation religieuse qui sera donnée par des entretiens sur les principes de la morale catholique et de la doctrine chrétienne, sur l'histoire sainte et sur l'évangile.

Toutes ces prescriptions qui ne datent que de cette année, sont trop récentes pour qu'il soit possible d'en indiquer l'effet. Mais il est visible qu'il s'agit d'encadrer fortement la nouvelle Italie. Dans cette œuvre le gouvernement fasciste a éliminé pratiquement la concurrence. En même temps que le règlement du 9 janvier, paraissait un décret-loi qui interdisait ou dissolvait toute association poursuivant un but analogue à celui de l'Œuvre. La seule exception était faite pour l'Association des Éclaireurs chrétiens, qui était autorisée dans les communes de plus de 20 000 habitants.

***

On se demande ce que peut coûter une pareille organisation, inscrite seulement pour un million de lire au budget, et on reste rêveur devant le mystère des finances italiennes.

Ce mystère est impénétrable. Le fait essentiel, la revalorisation progressive de la lire, est interprété communément comme un effet de l'investissement des capitaux étrangers en Italie. La question est de savoir si cette hausse est subie ou souhaitée par le gouvernement fasciste. Tout paraît démontrer que la politique de M. Mussolini est de ramener peu à peu la lire au plus près de sa parité-or, par un mouvement lent, à secousses presque périodiques, qui à vrai dire laisse le pays dans un malaise continu, mais ne provoque pas de catastrophes.

La livre sterling qui valait 120 lire dans l'automne de 1926, n'en valait plus que 91,25 le 23 avril 1927. Cette revalorisation a été accompagnée d'une politique de déflation, et d'une réduction de la circulation à raison de 500 millions de lire par an. Le gouvernement italien fait remarquer que cette raréfaction n'a pas produit, comme on pouvait le craindre, une hausse excessive dans le loyer de l'argent. Il faudrait seulement savoir dans quelles conditions l'intérêt de l'argent a pu être maintenu à un taux modéré.

Il est évident que la hausse de la lire est fatale à l'exportation. Le gouvernement répond que l'Italie est surtout un pays importateur. « Les importations, écrit le *Popolo d'Italia* le 19 avril, dépassent les exportations de huit milliards et par suite il vaut mieux pour les Italiens importer ce qui est nécessaire à leur vie et à leurs industries avec une livre sterling à 100 plutôt qu'à 150. On pouvait donc prévoir que même si les exportations subissaient un arrêt, celui-ci serait amplement compensé par le moindre prix des importations... C'est un fait que dans les trois premiers mois de l'année en cours, en période de triomphante revalorisation, les importations en gros ont diminué de 500 millions et les exportations de 70 millions à peine, soit un gain net de 430 millions. Si les choses continuaient de même jusqu'à la fin de l'année, notre balance commerciale s'améliorerait de deux milliards ». — C'est exact; seulement la balance commerciale est un outil à fabriquer des mirages. Quand l'économie bolchevique était au plus bas, les journaux de Moscou s'écriaient triomphalement que la balance commerciale était en équilibre. C'était vrai. La Russie n'exportait presque plus : mais elle n'importait rien du tout.

Autre menace : la hausse de la lire n'a pas plus que celle du franc, produit un abaissement correspondant du prix de la vie. En sept mois, d'août 1926 à mars 1927, tandis que la lire gagnait 33 p. 100, les prix de gros baissaient de 18 p. 100, et les prix de détail diminuaient plus lentement encore. Au début de mai, le Conseil des ministres a pris des mesures énergiques : abaissement de 15 p. 100 des tarifs de chemin de fer, décisions propres à empêcher la spéculation sur les ventes d'immeubles, garanties aux locataires, réduction des indemnités de vie chère aux fonctionnaires, à commencer par les ministres. Ces mesures doivent servir d'exemple et d'avertissement. « Aux producteurs et aux commerçants d'abandonner la mentalité des gains faciles », écrit le *Popolo d'Italia.* — On conçoit combien la situation peut être difficile pour les producteurs italiens; ils ont déjà perdu un tiers de leur capital; la cherté de la vie s'oppose à la baisse des salaires; mais comment maintenir les hauts salaires avec la lire revalorisée? On signale cependant qu'à Brescia, les ouvriers agricoles ont

accepté une réduction de salaires de 10 p. 100. — La situation du gouvernement est très délicate. Un abaissement des tarifs protectionnistes abaisserait sans doute le coût de la vie; mais alors comment maintenir en équilibre non seulement le budget, mais toute la production italienne? Au surplus, comment cet équilibre du budget est-il obtenu? Comment la politique d'emprunts qui est largement pratiquée, serait-elle compatible avec un allègement des charges, qui sont écrasantes?

Ces difficultés, le gouvernement fasciste en a parfaitement conscience. Mais pour graves qu'elles soient, elles sont pour lui un obstacle momentané et qui disparaît dans l'éclat du grand projet, couronnement de tout le régime fasciste, et qui est la mise en valeur, le plein développement de l'Italie.

A la base du projet, il y a d'abord une réforme morale : il faut donner à ces provinces qui ne forment un État que depuis soixante ans, le sentiment profond de l'italianité. De là le culte des souvenirs antiques, si puissamment développé par le fascisme. L'image de la première Rome guide les fondateurs de la troisième. — Ce sentiment national s'accompagne d'une réforme des mœurs, qui est un des traits originaux de la révolution fasciste. Les Italiens du temps de Byron et de Stendhal verraient avec épouvante les mesures prises par le nouveau régime, l'adultère poursuivi, des carrières brisées, l'inquiétude devenant le commencement de la sagesse. Les œuvres d'assistance à l'enfance ne sont pas seulement politiques mais morales. « Nous avons incorporé ces enfants, me dit un chef fasciste pour leur apprendre l'honnêteté, le patriotisme, la rectitude morale. Aux bambines qui seront les mères de demain, nous donnerons l'enseignement de ce qu'une femme doit savoir. » — Cette réforme morale se traduit aux yeux de l'étranger par une discipline et une bonne tenue qui se manifestent dans mille détails. On sait quels lieux de vacarme étaient les cafés-concerts italiens. J'ai vu, aux Folies-Bergère de Florence, deux petits écriteaux rappelant aux spectateurs que dans l'Italie rénovée, le respect était dû aux artistes, et assuré par les lois. Il n'en a pas fallu davantage, et une belle personne, que les Italiens appellent leur Mistinguett a déroulé des sketches devant un public correct de music-hall anglais.

Cette Italie consciente d'elle-même et strictement morale, doit être une Italie laborieuse. Le 21 avril, M. Mussolini a promulgué la Charte du Travail, approuvée par le grand Conseil fasciste. Ce document en trente articles proclame solennellement trois principes. Le premier est que l'individu est subordonné à la nation. Le second est que le travail est, pour cet individu, un devoir social dont la fin est à la fois le bien-être des producteurs et le développement de la puissance nationale. Enfin le troisième principe est la solidarité entre patrons et ouvriers, solidarité qui trouve son expression concrète « dans la conciliation des intérêts opposés des patrons et des ouvriers et dans leur subordination aux intérêts supérieurs de la production ».

La Charte consacre ensuite le système d'arbitrage, déjà existant en fait et que nous avons indiqué plus haut, dans les rapports entre employeurs et employés. Les contrats de travail sont faits par les syndicats, les différends sont conciliés par eux, ou s'ils n'y réussissent pas, réglés par la magistrature du travail. Les conséquences des crises de production sont réparties équitablement entre tous les éléments de la production. Cette suppression de la lutte des classes, cette collaboration de toute la hiérarchie, cette subordination des intérêts particuliers à l'intérêt supérieur de la production, protégé lui-même par l'État, tels sont les traits essentiels du système. « La collaboration entre les classes, commente le *Corriere della Sera*, est une condition essentielle pour le bon rendement de la production; elle doit être continuellement garantie, en cas de perturbation, par l'arbitrage d'un juge impartial qui représente l'État, c'est-à-dire la collectivité. »

L'esprit syndicaliste du document n'est pas un esprit socialiste, dans ce sens que l'initiative privée est considérée comme l'instrument le plus efficace. Seulement, l'organisation privée de la production étant un élément de la prospérité nationale, le directeur de l'entreprise est responsable vis-à-vis de l'État. D'autre part la collaboration des employeurs et des employés crée une réciprocité de droits et de devoirs. La Charte pose sur des bases très favorables aux ouvriers les règles fondamentales des contrats de travail, et s'achève par la promesse d'un très large développement des assurances. — C'est évi-

demment en se référant à ces principes que certains fascistes, parmi les plus fervents, font de la doctrine un credo valable pour tous les pays. « Le fascisme, m'ont dit quelques-uns d'entre eux, est un état d'esprit mondial. » Ils me permettront de faire quelques réserves.

Enfin dans cette Italie au travail, le gouvernement fasciste envisage avant tout un développement de l'agriculture. Ayant subtilement transporté la fête du travail du 1er mai au 21 avril, date légendaire de la fondation de Rome, il a couvert les murs d'affiches où cette fête, devenue nationale, était en outre celle du retour aux champs, l'enceinte de Rome ayant été tracée par Romulus, avec quelle prescience de l'avenir! par le moyen d'un soc de charrue. On voit très bien quels avantages le gouvernement attend de cette poussée vers la mise en valeur du sol. Les autres articles de l'économie italienne sont des industries de transformation pour lesquelles elle n'a ni charbon, ni matières premières. Elle tâche de se délivrer du servage du charbon par le développement de la force hydro-électrique; mais elle est encore loin de compte. Au contraire, l'agriculture, sur cette terre de Saturne, *parens magna frugum*, permet à la fois, en se développant, de nourrir plus d'Italiens, d'arrêter ainsi l'émigration, saignée continue qui appauvrit le pays, et en même temps d'exporter sans avoir dû importer d'abord.

***

Ainsi conçu le régime fasciste apparaît comme un système lié, très bien conçu, dont le premier acte a été l'écrasement du communisme, et dont la fin est un développement, qui peut devenir un grand fait historique, de l'Italie unifiée et pacifiée.

Autour de lui les périls sont encore immenses. Le premier est cette autonomie des noyaux fascistes, contre laquelle le gouvernement lutte d'une manière discrète, mais persévérante. En face de son propre parti, il a accru d'une façon très considérable, par une loi du 3 avril 1926, l'autorité de ses préfets, qui ont maintenant la surveillance de l'administration entière, y compris les branches qui ne dépendent pas du ministère de l'Intérieur. Dans une circulaire mémorable,

M. Mussolini a précisé sa pensée. « Le Préfet, dit-il, je l'affirme encore solennellement, est la plus haute autorité de l'État dans la Province. Il est le représentant direct du pouvoir exécutif central. Tous les citoyens, et en premier lieu ceux qui ont le grand privilège et le suprême honneur de combattre dans le Fascisme, doivent respect et obéissance au plus haut représentant politique du régime fasciste... Mais qu'il reste bien clair pour tous que l'autorité ne peut pas être conduite à deux... L'autorité est une et individuelle. » Ainsi parle M. Mussolini. C'est un solide avertissement de l'État au Parti.

Le péril communiste est-il conjuré? Les documents officiels l'affirment. Mais nul n'ignore que les conversions au Fascisme n'ont pas toutes été de la première qualité, et le parti a été obligé de se défendre contre des infiltrations suspectes. — La sympathie du clergé est très douteuse. Car l'avènement du fascisme a été la destruction du Parti populaire, qui était la grande pensée de Benoit XV, lequel l'avait reçue du cardinal Rampolla. Et d'autre part il est difficile de penser que la main-mise de l'État sur la jeunesse soit agréable à l'Église. Nous avons déjà parlé des périls économiques, malaise de la production, perte des débouchés, contrôle de l'industrie italienne par les capitaux étrangers. La situation extérieure est plus délicate encore. L'exaltation patriotique, le sentiment de la grandeur italienne, l'impérialisme fasciste ne vont pas sans périls. Une mobilisation serait la fin de la milice et du Parti, résorbés par la Nation. Enfin le programme même du gouvernement fasciste, s'il est magnifique, suppose un formidable effort, et de lourds sacrifices. L'Italie pourra-t-elle le fournir?

Pour le moment la transformation est incontestable. L'Italie s'est mise au travail, pleine d'espoir en son avenir. Un souffle immense passe sur le pays, comme une brise de printemps. Un air de jeunesse le transfigure. Et ses crises de fièvre elles-mêmes, qui peuvent parfois nous inquiéter, sont les symptômes de son changement d'état.

HENRY BIDOU

LES MODÉRÉS

« Ignotus doit être un modéré puisqu'il déchire les modérés à belles dents. » Ainsi s'est exprimé M. Pierre-Étienne Flandin, le très distingué et très sympathique député de l'Yonne, parlant à M. Georges Suarez, son interviewer.

La conséquence n'est peut-être pas forcée. Ignotus répondra sans doute à son heure. Pour notre part nous sommes fort éloigné de prendre quelque plaisir à constater le triste état d'impuissance et de dispersion où se trouve le parti modéré. Nous souhaiterions au contraire contribuer à l'en guérir. Nous accomplissons en toute sincérité et en toute objectivité ce que nous croyons être un devoir. Réveiller les énergies défuntes et les unifier après les avoir réveillées, tel est notre propos.

Par l'organe de M. le sénateur Maurice Sarraut, son président, le parti radical a fait connaître aux lecteurs de la *Revue de Paris* l'idée qu'il a de lui-même en cette année 1927. Nous en avons pris texte pour tenter de rappeler les radicaux à ce que nous estimions être leur tradition et leur vocation véritables. C'était encore une tâche qui nous apparaissait sous l'aspect d'un devoir. Nous avons rempli ce dernier de notre mieux, pour l'acquit de notre conscience et, l'avouerons-nous, sans la moindre illusion sur l'efficacité de notre effort. Nous craignons bien qu'il ne soit trop tard pour rendre au parti radical son autonomie. Il aime son mal et ne désire pas qu'on l'en délivre. On nous pardonnera d'évoquer à titre de comparaison, trop dramatique peut-être, mais juste,

la terrifiante vision dantesque, du traître aux trois quarts déjà engagé, la tête la première, dans la gueule du monstre. Seuls les pieds de la victime, qui battent l'air éperdument, témoignent encore de son existence. Semblablement, le parti radical est aux trois quarts absorbé par le collectivisme marxiste. Plus rien n'y fera désormais. Abandonnons-le à un destin presque inéluctable.

Il nous reste à procéder envers le parti modéré de la même façon que nous en avons usé avec le parti radical, c'est-à-dire à analyser et à commenter la confession de MM. Loucheur, Pierre-Étienne Flandin, suivant la méthode que nous avons appliquée aux déclarations de M. Maurice Sarraut. Puisque la carence du parti radical appartient à l'ordre des faits accomplis, la vocation du parti modéré s'affirme avec bien plus de force encore. En lui réside tout l'espoir de l'ordre et de sa défense. Voyons en lui la suprême ressource de l'établissement politique créé en 1875.

M. Loucheur appartient au centre de la Chambre actuelle. Sa personnalité est trop représentative pour que nous nous attardions à la caractériser. Son nom seul dispense d'en dire davantage. N'est-il pas, avec M. François-Marsal, l'unique homme nouveau que la guerre ait porté au rang de personnage consulaire? Comment se voit-il? Comment se juge-t-il? Comment envisage-t-il la situation politique présente, le rôle que ses amis et lui y remplissent?

Nous en sommes au regret pour les modérés qui ont trouvé mauvais que nous les rabaissions au rôle de serre-freins dans notre République. En vain, voudrions-nous échapper à l'obsession de cette comparaison. Tout contribue à nous y ramener, et M. Loucheur plus que tout. Les partis lui apparaissent sous les espèces d'automobiles. Le modéré, trop prudent, fait du vingt à l'heure sur une Cent-chevaux. Son pied timide actionne incessamment la pédale du frein. Le socialiste veut faire du cent-vingt à l'heure sur une Vingt-chevaux. Son pied téméraire appuie fébrilement sur l'accélérateur. Quant aux hommes du centre, ils ne veulent faire que du bon soixante à l'heure dans une voiture normale. Les métaphores évoluent, elles aussi. Ni réaction, ni révolution, disait-on autrefois. Ni talon rouge, ni bonnet rouge, disait

Victor Hugo. Aujourd'hui c'est : ni le frein en permanence, ni l'accélérateur à effet continu. M. Loucheur est un ancien polytechnicien. Sa politique se doit donc définir celle de la vitesse moyenne. Elle a permis au Cartel des gauches de se constituer et de gouverner en 1924. Elle a, en juillet 1926, restauré le Bloc National ou quelque chose d'approchant. Régulatrice et compensatrice. Telle elle se définit. Mais, dans quelle direction, vers quels horizons, vers quels buts se précipiteront les trois automobiles? M. Loucheur n'en a cure. Nous le verrons bien quand nous serons au terme du voyage. Hélas! ce terme, nous redoutons de le trop bien discerner. N'est-ce pas le collectivisme ainsi confirmé dans sa prétention à se proclamer le dernier mot du progrès démocratique et l'aboutissant forcé de l'évolution immanente? Tous les partis sont orientés de même façon. Tous s'en vont à gauche, toujours plus à gauche. Il n'est de dissentiment entre eux que sur la vitesse de marche. Pouvions-nous rêver pour nos façons de voir plus éclatante confirmation?

Cette déclaration de principe fait pâlir en intérêt les déclarations de détail que M. Loucheur n'a pas refusées à son interviewer. Sur la question religieuse, l'ancien ministre et député du Nord est revenu deux fois avec quelque insistance. Les membres de son groupe sont fermement unanimes à empêcher la renaissance des querelles religieuses en France, c'est-à-dire « à défendre les lois de laïcité ». Cela impliquerait que les dites lois de laïcité eussent résolu la question religieuse une fois pour toutes et d'une façon si élégante, si libérale que personne ne fût raisonnablement fondé à s'en plaindre. Il est permis de ne point partager cette opinion optimiste. Défendre et protéger l'école laïque et s'opposer non moins énergiquement au monopole de l'enseignement, cela plaît à dire, mais ce n'est que littérature. Prétend-on fermer éternellement les yeux à la prise de possession graduelle de l'école publique par les syndicats d'instituteurs collectivistes et communistes, qui ont cessé en fait de respecter les lois scolaires? Le moyen, s'il vous plaît, de méconnaître que l'État tend invinciblement au monopole de l'enseignement, que la formule de l'école unique n'est qu'un expédient pour réaliser la chose sans employer le mot et que tout ce qui se fait dans

cet ordre d'idées est en contradiction avec tout ce qui se dit? Peut-on raisonnablement nier, quand on aborde, comme nous le faisons, sans passion et sans parti pris, cet ordre délicat de préoccupations, que, votées dans des périodes de fièvre civique, les lois dites laïques ont besoin, pour mériter le sceau d'intangibilité dû à des instruments de réconciliation et de paix, de quelques retouches, d'ailleurs légères, propres à leur ôter leur caractère originel de lois de combat? Appartient-il vraiment à la fonction médiatrice et conciliatrice que M. Loucheur revendique pour le groupe central et pour lui-même de refuser audience, en ce qu'elles ont de justifié, aux réclamations qui se produisent à droite et d'abonder systématiquement dans le sens des partis extrêmes?

Sur la question sociale M. Loucheur reproche aux modérés de répugner aux initiatives hardies. Il se rencontre avec nous dans ce reproche, mais nous sommes désolés de n'avoir pas trouvé dans son exposé les conceptions neuves et puissantes que la vivacité de son langage faisait présager. Il faut une politique d'habitations à bon marché. Il faut exploiter industriellement les monopoles d'État sous forme d'offices. Il faut que l'État s'empare de certains monopoles de fait constitués en dehors de lui. Il faut voter la loi des assurances sociales. Il faut introduire le système de la régie intéressée dans les services publics.

Nous avons sous les yeux les cinq cents professions de foi contenues dans le Barodet de 1924. Avec des nuances d'expression différentes, toutes, qu'elles soient de gauche ou de droite, reproduisent le programme de M. Loucheur. Ce n'est donc pas dans ce programme omnibus que peuvent se trouver les éléments constitutifs de la doctrine modérée, l'esprit principe qui l'anime, son titre essentiel à la préférence du corps électoral.

***

Avons-nous été plus heureux avec M. Pierre-Étienne Flandin?

Nous avons tressailli d'aise à la lecture des passages où le jeune et distingué député de l'Yonne ouvrait large écluse à son dédain pour les formules périmées et à sa mésestime

pour les Gérontes de la politique qui ont trouvé le moyen de rater tour à tour l'expérience du Bloc National et celle du Cartel des Gauches. Avec quel plaisir n'avons-nous pas entendu retentir, comme un écho sonore à notre propre pensée, comme une parole d'espoir et d'avenir, cette vaillante exclamation : « Nous reprendrons les Français moyens, que la déception risquerait d'entraîner aux opinions extrêmes, en leur APPORTANT DU NEUF ! »

Du nouveau, oui, c'est bien de quoi le pays a faim et soif. C'est faute d'avoir ouï dans l'après-guerre la formule-étendard, ardente et fière, réaliste et positive en même temps, l'évangile attendu, que le peuple français, dès qu'il n'a plus été soutenu par l'éréthisme de guerre, s'est comme affaissé sur lui-même, dans une sorte de résignation hébétée au retour des vieilleries et des antiquailles politiciennes.

« Nous avons un programme social très précis », a dit encore M. Flandin.

Voyons le programme neuf et précis, qui découle, comme le dispositif des considérants, d'un discours prononcé à la Chambre le 18 février dernier.

Dans le cadre politique il consiste à reviser la Constitution de manière à y introduire la *représentation économique* et à y associer largement le *syndicalisme.*

Dans l'organisation de l'État il comporte tout un plan fondé sur le *régionalisme...*

Représentation économique? Régionalisme?

Nous aurions contentement extrême à y voir des idées-forces marquées à l'empreinte exclusive du parti modéré et capables de lui ramener les cœurs en foule. Ce contentement, nous sommes obligés de nous le refuser à nous-mêmes, car cela n'est pas neuf, cela n'est pas précis, cela laisse la porte ouverte aux conceptions les plus diversifiées et les plus opposées.

Représentation économique! Régionalisme! Mais les partis de révolution sociale en ont autant à notre service. C'est une solution que l'un des leaders de la S. F. I. O., M. Paul-Boncour, avait longuement exposée, dès le commencement du siècle, dans son *Fédéralisme économique,* ouvrage qui d'ailleurs ne se recommande pas précisément par sa limpidité.

C'est une combinaison, en proportions variables, du collectivisme marxiste, c'est-à-dire de l'intégration absolue de la Nation dans l'État, et du socialisme proudhonien, caractérisé par la « dissolution de l'ordre social dans l'organisation économique ». Les modérés l'entendent-ils ainsi? On a assez lieu de croire qu'ils visent simplement à introduire deux nouveaux rouages dans notre mécanique politique déjà si fertile en frottements et en dissipations de force. Dans notre opinion, les groupements économiques se représentent eux-mêmes; ils n'ont que faire de la loi écrite. Quant au régionalisme, il n'a pas à être décrété. S'il doit s'accomplir, il sera le produit d'une spontanéité sociale que l'État se bornera à ne pas gêner.

Bien plus révélatrice de l'état d'âme qui est celui du centre gauche et de son interprète, s'atteste cette phrase :

« Nous avons toujours vu dans le passé les gouvernements dits de gauche, faire une politique modérée et les gouvernements de droite faire une politique avancée. »

M. Pierre-Étienne Flandin s'en réjouit. Qu'il nous permette de nous en affliger. Nous voici au cœur même du débat. Si les gouvernements de droite font une politique apparemment avancée et les gouvernements de gauche une politique censément modérée, si le Bloc National et le Cartel des Gauches, après s'être livrés à d'âpres concurrences électorales, sont impuissants, malgré qu'ils en aient, à se différencier l'un de l'autre sur le terrain parlementaire, s'ils en sont venus à prendre à leur service, prétendument contradictoire, les mêmes hommes, cela tient à ce qu'ils ont le même programme.

Modérés et radicaux de toutes variétés polarisent sur la doctrine collectiviste marxiste. C'est tout l'arcane de la politique contemporaine. C'est à cette conclusion que nous sommes invinciblement acheminés par la passionnante et opportune enquête que la *Revue de Paris* a entreprise.

***

Le parti modéré et le parti radical polarisent sur le marxisme. Qu'est-ce à dire?

Qu'ils acceptent, l'un et l'autre, l'intégration de la société

dans l'État, laquelle est tout le marxisme et que, sauf ménagement et tempérament plus accentués chez le modéré, moins prononcés chez le radical, ils ont perdu, l'un et l'autre, jusqu'à la faculté même de concevoir une solution au problème politique, économique, financier et social qui ne dérivent du : Tout à l'État! Tout pour l'État! Tout par l'État!

Et c'est à proprement parler *l'infirmité sociologique* du parti modéré que telle soit sa position par rapport au parti radical et au parti collectiviste. Nous empruntons cette locution d'*infirmité sociologique* au vieux Littré qui, sur la fin de sa laborieuse carrière, donnait à la génération montante des leçons pleines d'à-propos et de bon sens, toujours actuelles. Il eût fallu, suivant Littré, la République cessant enfin d'être un parti pour devenir un gouvernement, qu'il se créât deux fractions, l'une conservatrice, l'autre novatrice. Nous en demandons bien pardon à M. Flandin, mais c'est Littré qui a raison contre lui. Il ne s'agit pas d'une formule théorique et abstraite, mais d'une condition pratique essentiellement nécessaire à la bonne marche du régime parlementaire. Malheureusement, et nous continuons à suivre Littré, les catégories entre lesquelles se classe le monde politique et parlementaire n'offrent rien de pareil, étant des genres de nuances dont l'amalgame constitue la teinte avancée. On persiste, dans ce monde-là, à être plus ou moins *avancé*. Celui qui l'est le moins est poussé par celui qui l'est le plus après lui, celui-là par le suivant et ainsi de suite, jusqu'à la *queue*, avec laquelle personne ne veut rompre et qui par conséquent pousse tout le monde. Nulle ambiguïté ne plane sur le sens du mot *avancé*. C'est vers le socialisme collectiviste qu'il marche par étapes ou par groupes, comme l'on voudra.

Nous ne savons rien de mieux vu, de plus finiment observé. Le parti modéré, sans qu'il paraisse en avoir conscience, n'est, aux yeux de la Nation, que le moins *avancé* de tous. Or, tant qu'il montrera ce visage-là à la France, il sera condamné à la nullité et à l'insignifiance. Comment pourrait-il prétendre à exercer une influence prépondérante sur la marche des affaires, alors qu'au regard des masses il n'a d'autre rôle que de retarder leur entrée dans le paradis terrestre de la république démocratique et sociale, prédite et annoncée par

le *nabi* Karl Marx, et dont — circonstance aggravante — il reconnaît implicitement l'existence et la légitimité. Comment le modéré ne serait-il pas l'ennemi? Sans lui, le peuple serait déjà en possession de la félicité parfaite.

Pour accomplir sa tâche et remplir son destin, la première chose est donc que le parti modéré cesse d'être le sous-démembrement d'un parti. Il faut qu'il devienne, dans les affaires importantes, quelque chose de particulier et d'original que les radicaux et les socialistes ne sont pas.

Nous écrivions, au début de cet article, que nous avions abandonné dès longtemps tout espoir d'être entendu des radicaux. Tel n'est pas notre sentiment à l'égard du parti modéré. Celui-ci est guérissable, parce qu'il a déjà, au cours de son histoire, obéi à une pensée de particularité et d'indépendance. L'épisode de 1896 prouve qu'une époque a été — lointaine sans doute, mais dont les survivants, nombreux encore, occupent les premiers postes de la République — où, en conséquence du ralliement des partis dynastiques, le parti modéré s'est opposé nettement comme tel au parti radical. Les deux ans de mélinisme ne font pas si mauvaise figure dans nos annales. La littérature politique contemporaine du ministère Méline est fort intéressante à consulter. Le parti modéré, si l'on nous passe cette expression, essaie alors de vivre sa vie avec résolution et énergie. Waldeck-Rousseau rentre alors dans la carrière et fonde le Grand cercle républicain, foyer de contre-propagande radicale et socialiste. Les conférenciers de l'Association nationale républicaine dont le Président d'honneur est Spuller et le Président effectif, Audiffred, député de la Loire, se multiplient. Paul Deschanel va, non sans crânerie, jeter le gant à Jaurès dans son fief même, à Carmaux. Les petites brochures de cette même association inondent le pays. Elles sont rédigées avec beaucoup de soin et d'habileté par les sommités du parti modéré. Le parti modéré cherche à se définir. Il abandonne l'attitude négative pour l'attitude constructive. Il renonce à son rôle ingrat de serre-frein pour celui de promoteur et de propulseur, mais, et c'est toute la question, pour s'engager dans une autre voie que celle où les radicaux et les socialistes l'avaient traîné misérablement jusque-là.

En veut-on un exemple? Le voici. Il est caractéristique au premier chef. Sans nul doute, les vétérans de la politique, se souviennent de la campagne démagogique, entamée en 1895, en faveur de l'impôt global, progressif et inquisitorial, qui est le premier article du programme précommuniste, comme une sorte d'introduction au régime socialiste. Le parti modéré comprend alors — ce qu'il ne comprend plus aujourd'hui — qu'il se perdrait aussi bien en se railiant à cette formule séduisante qu'en se bornant à lui opposer des arguments d'école. Plus de justice dans l'impôt. Il y a eu de l'écho dans tout le pays pour ce cri de guerre. Le parti modéré le sait. Il s'agit pour lui de gagner de vitesse la démagogie radicale et collectiviste, car la justice fiscale se peut mieux obtenir par l'impôt réel, issu de la révolution, que par l'impôt personnel, renouvelé de l'Ancien régime. Les modérés font de ce côté un grand effort de science et de bonne volonté. Sur les bases fournies par Burdeau, les Poincaré, les Ribot, les Cochery, les Delombre, les Krantz, ont travaillé tour à tour. Une vraie réforme s'élabore. Ce sera, pour que chaque Français paie d'après son revenu, un aménagement tout nouveau de la contribution mobilière, très dégressif d'une part, de façon à soulager les petits contribuables, et, d'autre part, décroissant avec le nombre des enfants, de façon à encourager les familles nombreuses. Ce sera, dans le meilleur sens du terme, l'impôt sur le revenu à la républicaine et à la française. Qu'on nous pardonne ce couplet à la manière du *Tu Marcellus eris*. Si les circonstances n'eussent pas réduit à néant cette espérance, nous ne serions pas aujourd'hui affligés d'une fiscalité monstrueuse, inique et incohérente, qui n'a de nom dans aucune langue.

A cette époque aussi le parti modéré se fait plus social. Le détail surchargerait notre démonstration. Rappelons toutefois que c'est sous Méline qu'a été posée la première assise du Code du Travail, l'admirable loi sur les Accidents du travail, par quoi triomphe la théorie du risque professionnel, que le grand œuvre est commencé de la suppression des octrois, impôt de consommation si lourd aux classes laborieuses et que les partis de gauche n'ont pu ou voulu parachever.

La révolution dreyfusienne par sa brusque survenue a eu tôt fait de ruiner, au moment où il allait prendre quelque consistance, le renouveau du parti modéré. Celui-ci était trop faible encore pour n'être pas emporté dans le cyclone. Nous empruntons cette locution « la *révolution dreyfusienne* » à Georges Sorel, cet observateur si sagace et si pénétrant.

Bien que Georges Sorel ne soit pas un esprit de la famille de Littré, il ne s'en accorde pas moins avec celui-ci, et c'est un assez grand point sur lequel il convient d'attirer l'attention de M. Flandin. Georges Sorel a merveilleusement discerné que le résultat le plus clair de l'affaire Dreyfus avait tout juste été de précipiter la ruine de la structure politique et sociale qui rendait possible un fonctionnement passable du parlementarisme en France. Il conclut son opuscule sur cette phrase : « La disparition de l'aristocratie républicaine — prenez le mot en bonne part et dans son sens littéral et entendez-le du parti modéré et de la bourgeoisie française — explique le mauvais fonctionnement du régime parlementaire en France. »

Puisque nous venons de parler de la bourgeoisie française, dont l'élite constitue le parti modéré, ce nous est une occasion de noter que la révolution dreyfusienne n'aurait pas entraîné de regrettables effets, si « l'aristocratie », qui s'est formée par l'exercice des fonctions libérales et par l'acquisition de la richesse, eût rempli, par ses précédents politiques, par ses idées et par ses mœurs, les conditions indispensables à une classe dirigeante. L'affaire Dreyfus aurait été une « troublante » passagère. Pas davantage.

Le moins qu'on puisse demander à une classe chargée de la direction d'une société est d'être en mesure de prouver qu'elle est capable, en se défendant elle-même, de la défendre. Or ce n'est point par la résistance passive qu'on se défend. C'est par le mouvement, c'est en pratiquant une politique à la fois de conservation, de hardiesse et de générosité, c'est en dérobant à la démagogie socialiste son principal instrument de règne : les réclamations légitimes et les griefs fondés qu'elle exploite.

Prenons garde surtout que la bourgeoisie modérée sera d'autant plus faible pour tenir bon devant la logique socia-

liste qu'elle apparaîtra incertaine de sa propre légitimité et de la fausseté du collectivisme. A l'heure présente, la différence de principes entre ceux qui attaquent l'ordre social et ceux qui le défendent s'amincit de plus en plus. C'est à peu près le même esprit, le même point de départ, et souvent les mêmes conclusions. Et les modérés de 1927 ne sont-ils pas socialistes à la façon dont les Girondins furent révolutionnaires?

A moins que nous ne nous abusions étrangement, l'enquête ouverte par la *Revue de Paris* aura mis en pleine lumière les conditions nécessaires et suffisantes à remplir par le parti modéré pour être, dans la France d'après-guerre, ce qu'il doit être, y faire ce qu'il doit faire.

Il faut qu'il soit actif. Il faut qu'il soit avant tout social. MM. Loucheur et Flandin ont eu mille fois raison de le dire. Mais il faut qu'il le soit dans une direction autre et d'une façon autre que la direction et la façon socialistes, ou sinon l'établissement de 1875 n'aura si miraculeusement échappé à l'agression allemande que pour succomber à une dictature démagogique.

Un détail piquant et curieux qui montre bien à quel point se sont affaiblis dans l'âme de la bourgeoisie modérée le vouloir et le pouvoir.

Le Bloc National, écrit, ou à peu près, M. Pierre-Etienne Flandin, n'a rien fait que ressusciter les questions religieuses. Selon nous, c'est doublement inexact, car le Bloc National a adhéré en masse aux lois laïques intangibles et il a fait une chose énorme, formidable, révolutionnaire en son genre.

Il est vrai qu'il l'a faite par distraction, sans discussion, sans y prendre garde, et d'ailleurs au milieu de l'inattention générale.

Par la loi du 12 mars 1920, il a rétabli, au profit des syndicats de toutes catégories, la propriété perpétuelle, cette MAINMORTE contre laquelle on ameutait au début du siècle le bon peuple de France. Il a ainsi abrogé virtuellement le Contrat social et renié le préjugé révolutionnaire fondamental. Il a posé un acte définitif dont il n'avait plus qu'à tirer les conséquences.

Or, il ne s'en est pas plus prévalu auprès du corps électoral que celui-ci ne lui en a su gré.

Donnez-moi un levier et je soulèverai le monde, disait Archimède. Le syndicat propriétaire c'est, dans l'ordre social, le levier d'Archimède. C'est par son initiative conjuguée avec l'aide du Sénat, non par l'étatisme et le municipalisme impotents de nature, qu'on résoudrait ce grand problème de l'habitation dont M. Loucheur a parlé avec une émotion si sincère et si communicative. Mais le Bloc National n'a pas su ce qu'il faisait ni la démocratie ce qu'on lui voulait.

La « classe ouvrière » ou plutôt ses meneurs ont successivement adopté deux attitudes bien différentes par rapport au principe d'association. Pendant la première phase rien n'a égalé la complaisance pleine d'illusions avec laquelle les prolétaires se sont pris à rêver la destruction du salariat, grâce au partage des bénéfices, et la dépossession des patrons par des communautés d'ouvriers transformées en entrepreneurs. L'utopie n'a pas résisté longtemps à l'épreuve des réalités. Et l'enseignement marxiste a déterminé dans les milieux ouvriers, au cours d'une seconde phase dont nous sommes les témoins, un nouvel état d'âme plus chimérique et bien plus dangereux que le précédent. Le syndicalisme a rejeté loin de lui l'esprit d'initiative et d'entreprise. Il ne se soucie plus d'appliquer directement à la solution des problèmes sociaux ses forces et ses ressources. Il n'a plus qu'une pensée, il ne poursuit plus qu'une fin : s'emparer de l'État. Dès qu'il aura mis la main sur celui-ci, il s'en servira pour repétrir et remodeler la société à sa guise. En résumé, et malgré les phraséologies prétentieuses dont il s'entoure, le syndicalisme est entré en concurrence avec les partis politiques. S'il diffère d'eux par les moyens d'action, il vise au même but. Comme eux il s'imagine qu'il suffit d'un instant de puissance pour jeter au moule un ordre social voisin de la perfection.

Cela étant, il apparaît clairement que le meilleur moyen de tenir l'association ouvrière en équilibre entre les deux utopies rivales qui tour à tour la frappent d'impuissance, sinon de malfaisance, est de déférer au syndicat la propriété perpétuelle. Idée germinatrice s'il en fut. La majorité du 16 novembre en a été comme illuminée un instant. Mais ce n'a été qu'un éclair dans la nuit. Il fallait, après avoir

ouvert toutes larges les avenues de la propriété au syndicat, l'y attirer, l'y pousser pour ainsi dire, en substituant à la législation marxiste une autre législation sociale conçue et élaborée en fonction du syndicat propriétaire. Le syndicat n'a jamais pu et ne pourra jamais remplacer le patronat, soit sous sa forme individuelle, soit sous la forme d'association de capitaux. Mais il lui est évidemment imparti par la nature des choses de remplir le rôle de corps intermédiaire entre l'État et le patronat, d'accomplir ce que le premier fait mal et à trop grand frais et ce que le second ne peut faire seul, quelle que soit l'étendue de sa bonne volonté. Unies et associées sur un pied de parfaite égalité, la Société anonyme et l'Association ouvrière sont appelées à constituer la corporation de l'avenir. Et de cette corporation nouvelle sont justiciables nos principales difficultés sociales, c'est-à-dire le logement sain et spacieux, l'assurance contre le chômage et l'invalidité, les retraites ouvrières.

Si le Bloc National avait eu la claire vision des conséquences où le devait logiquement acheminer la loi du 12 mars 1920, SA LOI, il aurait sans nul doute connu de meilleures destinées. Mais, après une courte hésitation, il s'est replié à la suite des radicaux-socialistes et des collectivistes sur le socialisme d'État. Victime de l'imprégnation marxiste, le parti modéré est retourné devant ses électeurs ayant perdu la fierté, jusqu'au souvenir même, de l'œuvre inconsciemment amorcée au début de son règne éphémère.

Il faudrait que ce souvenir et cette fierté lui reviennent. Ces notes impartiales n'ont d'autre ambition que de les lui rendre.

Il nous faut aussi dire un mot de la politique extérieure. Il en a été peu parlé dans la « réponse des modérés ».

M. Loucheur veut la paix par la confiance dans la Société des Nations, le rapprochement des peuples et l'organisation d'une solide armée nationale. M. Pierre Flandin veut à peu près la même chose, avec cette particularité toutefois qu'il repousse non sans vivacité, pour ses amis et pour lui, le reproche de nationalisme et qu'il exprime une sympathie très marquée à l'égard de la politique de M. Briand. Oserions-nous faire remarquer que ce sont là des vérités dont les partis couvrent des tendances bien dissemblables? Qui est-ce qui ne

recherche pas la paix? Qui est-ce qui ne répudie pas énergiquement toute politique d'aventure, de violence et de prestige? Qui est-ce qui ne veut pas la sécurité du pays? Mais les modérés auront beau répéter les formules pacifiques et les incantations pacifistes, ils n'y mettront jamais autant d'accent que les avancés et ils n'obtiendront jamais même crédit. Chaque parti apporte dans l'énoncé de ces affirmations *omnibus* sa restriction mentale que sa clientèle comprend à demi-mot et à merveille. On sait bien par exemple que les socialistes font coïncider en pensée l'avènement de la paix avec celui du marxisme universel et que leur action sur notre politique extérieure s'exerce en fonction de cette vue d'avenir. Mais les modérés font semblant de l'ignorer, qui pourtant dans leur for intérieur répugnent à cette utopie. Ils devraient avoir en propre une politique extérieure et un programme de défense nationale. Or, nous les avons vus, dans une circonstance récente, faire un succès à un projet d'organisation de la défense nationale manifestement écrit sous la dictée des socialistes.

Et nous avons le regret de rencontrer dans toutes leurs manifestations écrites ou verbales l'inévitable formule de la *fidélité à nos alliances.*

Cette formule appartient à l'éthique et non à la politique. Elle plaît à employer parce qu'elle dispense de réfléchir et d'agir. Elle ne manque jamais son effet sur un auditoire français, généreux et chevaleresque, de fondation voué au culte de l'amitié reconnaissante. Assurément il importe beaucoup que la France garde son bon et vieux renom de loyauté, mais cela implique-t-il que le soin de sa sécurité et de ses intérêts propres ne lui commande de reviser la liste de ses amitiés dont quelques-unes sont devenues par trop unilatérales depuis 1919? Les amers souvenirs de l'alliance russe devraient nous mettre en garde contre le danger de la sentimentalité en politique extérieure. Il semble qu'il soit de bon ton et de bon goût de passer l'éponge sur eux. On ferait mieux d'y chercher une leçon pour l'avenir. Quand on considère les choses d'ensemble, il faut bien convenir que l'alliance franco-russe, où la France apportait beaucoup plus qu'elle ne recevait, a eu pour conséquence de surexciter

davantage encore chez notre partenaire slave une activité brouillonne et fébrile qui n'avait pas besoin de cet encouragement. Comme l'écrivait fort bien M. Funck-Brentano, nous nous trouvions, dans l'avant-guerre, en présence de deux questions d'Orient, l'une dont la solution était à Constantinople, l'autre dont la clef était à Berlin. C'eût été un chef-d'œuvre que d'épargner à la France toute implication dans ce double imbroglio. Or, notre fidélité, notre subordination plutôt, à l'alliance russe nous conduisait fatalement à prendre les armes et à risquer notre indépendance nationale dans une affaire purement moscovite, à une heure non choisie par nous et, pour comble de disgrâce, à connaître le plus douloureux abandon, au cœur même de l'épreuve subie pour l'alliée.

Nous avons appris, à nos dépens, que les peuples slaves sont essentiellement turbulents et envahissants et qu'il faut s'attendre en leur compagnie à bien des aléas et des accidents. C'est même le plus clair enseignement diplomatique de la dernière guerre. Il se produit à tout moment des enthousiasmes et des engouements qui, pour traditionnels qu'ils soient, n'en font pas moins trembler. Loin de les contrôler, le parti modéré s'y associe éperdument. C'est à lui pourtant qu'il appartiendrait de rectifier ces mouvements désordonnés de l'opinion parlementaire ou publique et qui sont beaucoup plus à base de démagogie que de patriotisme en dépit des apparences. Ainsi cesserait-il d'être à la suite des autres partis et s'acquerrait-il par la sûreté et l'originalité de ses directions extérieures la confiance de la Nation.

Pour conjurer les résultats si funestes pour lui de la révolution dreyfusienne, pour se soustraire à l'attraction du parti dit avancé, pour recouvrer son autonomie, sauver l'établissement politique de 1875 et notre ordre social de la subversion, que faut-il au parti modéré?

Être convaincu de deux choses :

Que les tendances collectivistes, marxistes, imprègnent toute notre vie politique et économique, et qu'il n'y a rien au fond de plus rétrograde que le collectivisme soit intégral, soit couvé.

C'est donc à un acte de libération intellectuelle que nous convions premièrement le parti modéré. Selon qu'il s'y

résoudra ou non, ce qui lui manque lui viendra par surcroît ou ce qui lui reste s'en ira par décroît. Qu'il jette seulement un regard sur sa situation actuelle. Il se différencie encore du socialisme par sa complexion, son éducation, sa position, mais il éprouve une difficulté toujours plus grande de s'opposer à lui, au moment des actes et des votes. De là ces fausses unanimités, dont on affecte de se réjouir comme d'un phénomène d'union nationale, mais qui rendent tout juste témoignage à la faiblesse du parti modéré incapable de proposer et de défendre des solutions bien à lui. Il n'est rien de plus insidieux, de plus pernicieux, que le sophisme qui consiste à présenter sous les espèces d'un sacrifice patriotique une capitulation générale dont la patrie finalement portera la peine.

Le parti modéré n'a sa raison d'être et de vivre que dans la défense de la libre spontanéité sociale et de notre constitution naturelle contre l'État-Dieu dont les collectivistes et les collectivisants souhaitent et préparent le règne sur les ruines de notre civilisation. Hors de là, il se condamnerait à figurer tristement les « traînards » dans la marche à l'étoile communiste.

En admettant que les réflexions et les suggestions que nous venons de présenter aient obtenu l'adhésion des hommes politiques qu'elles peuvent intéresser, il nous restait encore une tâche et même un devoir à remplir. C'était de formuler le programme d'action que devrait adopter le parti modéré pour aborder la lutte électorale de 1928 avec les meilleures chances de succès.

Les lecteurs de la *Revue de Paris*, qui nous suivent si fidèlement, connaissent assez notre méthode constructive pour ne pas être surpris que nous ayons fait cette étude qui nous apparaît comme la conclusion logique de l'enquête sur la situation des partis inaugurée et poursuivie ici même depuis quelques mois. Cette étude paraîtra dans la prochaine livraison de la *Revue de Paris*.

FELS

LES MERS TROPICALES

SOURCE D'ÉNERGIE

La vie moderne est une insatiable consommatrice d'énergie; à part la force des marées dont la Lune est l'animateur principal, toute cette énergie provient du Soleil; mais pour la capter économiquement, il faut se placer aux points naturels où elle se concentre. De même que le radium, présent dans toutes les roches, ne peut être retiré que de celles qui le contiennent à dose élevée, il existe des régions d'élection où l'énergie se trouve à l'état condensé : nappes pétrolifères, mine de houille, torrents, corridors où s'engouffre le vent, côtes où la marée s'amplifie.

Cette chasse à l'énergie s'est faite si ardente, qu'on aurait pu croire que le bilan des possibilités fût complètement établi, sous réserve de quelques gisements houillers ou pétrolifères à découvrir dans des régions mal connues. Pourtant, MM. Claude et Boucherot viennent de lui adjoindre un nouveau terme, dans une communication fort remarquée, présentée le 15 novembre 1926 à l'Académie des Sciences. Il est prématuré de se prononcer actuellement sur la valeur économique de leur proposition; de pareils pronostics sont parfaitement vains : les contemporains de Denis Papin n'ont rien compris à ses efforts, et toutes les grandes découvertes n'ont rencontré, au début, que des incrédules.

MM. Claude et Boucherot ne se proposent rien de moins que de mettre à profit la différence de température qui existe,

dans les mers tropicales, entre les eaux profondes, restées froides, et les eaux superficielles, surchauffées par l'implacable rayonnement solaire. Tout le monde connaît l'existence et la direction générale des courants chauds, dont le Gulf Stream est le prototype, véritables fleuves coulant à la surface de la mer; ces eaux chaudes, naturellement plus légères, conservent, dans la zone tropicale, une température comprise entre 26 et 30 degrés : telle est la température moyenne qui règne d'un bout de l'année à l'autre dans le Golfe du Mexique, le long des côtes de la Guyane et du Vénézuela, et des îles de la Sonde à l'Australie; mais au-dessous de cette nappe chaude, la température des eaux s'abaisse rapidement : à mille mètre de profondeur, elle n'est guère supérieure à 5 degrés et, à partir de 2 000 mètres, elle reste comprise entre 3 et 4 degrés. La nature nous offre donc, en quantités pratiquement illimitées, des masses d'eau très voisines et dont les températures diffèrent de 23 degrés centigrades, une source chaude et une source froide, une chaudière et un condenseur. Que faut-il de plus pour faire fonctionner une *machine thermique*, capable d'utiliser cette chute de température comme l'eau d'un moulin emploie la dénivellation de deux biefs, pour produire du travail mécanique, c'est-à-dire, en définitive, du courant électrique, forme plastique de l'énergie? Telle fut l'idée directrice de nos inventeurs.

***

Avant de pousser plus avant, il convenait de vérifier, par des essais de laboratoire, si une différence de température aussi faible pouvait produire des effets mécaniques suffisants. Le principe de Carnot, qui régit toute la thermodynamique, nous apprend, en effet, que le rendement d'un moteur, supposé parfait, est d'autant plus élevé qu'il travaille entre des températures extrêmes plus éloignées; c'est pour cette raison que tout l'effort industriel a tendu, jusqu'ici, à accroître cette différence; comme la température du condenseur ne peut guère s'abaisser au-dessous de la température ambiante, soit 15 degrés environ, on a cherché le progrès dans l'emploi de vapeurs de plus en plus chaudes, c'est-à-

dire à pression de plus en plus élevée; le projet de MM. Claude et Boucherot marque, à ce point de vue, une régression, puisque le rendement maximum prévu par Sadi Carnot ne pourra pas dépasser 8 p. 100, et qu'il est prudent de s'attendre à un rendement pratique notablement plus faible.

D'autre part, la vapeur, formée par l'eau à 28 degrés ne possède qu'une force élastique très réduite, égale, à peu près, aux 3 centièmes de la pression atmosphérique et, pour utiliser les 600 calories emportées par un kilogramme d'eau vaporisée, il faudra employer un volume de vapeur égal à 40 mètres cubes. Ces considérations proscrivent absolument l'emploi des machines alternatives du modèle ordinaire; seule, la turbine est capable de laisser passer à travers ses aubes les volumes formidables de vapeur nécessaires à la production d'un travail notable. Cet appareil est parvenu, depuis vingt ans, à un degré remarquable de perfection, dont la technique nous offre des types variés et excellents; mais ils ont été établis en vue de variations de pression très supérieures à celles dont nous disposons dans le cas présent; rien ne nous prouve qu'une turbine construite pour fonctionner entre 20 kilos à la chaudière et un dixième de kilogramme au condenseur, consentira à tourner entre 3 centièmes et 1 centième d'atmosphère, c'est-à-dire entre 30 grammes et 10 grammes de pression par centimètre carré.

Ainsi, le problème posé comporte des inconnues qui ne peuvent être déterminées que par l'expérience; celle-ci, entreprise par pure curiosité, donna des résultats si remarquables qu'elle mérita d'être reproduite le 15 novembre 1926, à l'Académie des sciences; ce fut, pour les collègues de MM. Claude et Boucherot, un régal exceptionnel, car, d'habitude, tout se passe en paroles dans les réunions académiques, et les sciences expérimentales n'ont qu'à se contenter de ce qui suffit aux mathématiques ou à l'astronomie : celle-ci a, du moins, avec la Coupole, l'illusion d'un observatoire.

Voici donc ce que les académiciens constatèrent ce jour-là : un grand flacon de 25 litres, rempli aux trois-quarts d'eau à 25 degrés, communiquait par un tube avec un second récipient, contenant de la glace, relié lui-même à une pompe à vide; dès que l'air eut été enlevé par cette pompe, l'eau

tiède entra en violente ébullition et la vapeur produite, sous 3 centièmes d'atmosphère, se précipita dans l'espace refroidi, où elle se condensait aussitôt. Ainsi, la chaleur emportée par la vapeur tiède se convertissait en mouvement ou, comme disent les physiciens, en énergie cinétique; la vapeur se précipitait à la sortie de l'ajutage avec une vitesse de *500 mètres par seconde*, égale à celle de la balle qui sort du fusil; cette vitesse, prévue par le calcul, est dépassée dans les turbines industrielles, qui fonctionnent sous des pressions plus grandes, mais elle est largement suffisante pour faire tourner les ailes d'une petite turbine élémentaire, mobile autour d'un axe vertical dans le récipient à glace qui fait office de condenseur. Et bien qu'il ne s'agît dans cette expérience que d'un jouet d'enfant, cette turbine se montra capable d'entraîner une petite dynamo, dont le courant suffisait à illuminer trois petites lampes électriques consommant 2 watts et demi; ces lampes ne s'éteignirent qu'au bout de dix minutes, lorsque l'eau tiède fut refroidie au-dessous de 20 degrés par son intense ébullition. Ainsi, la chaleur enlevée à l'eau tiède est redevenue chaleur dans les lampes témoins, après avoir pris les états successifs d'énergie potentielle, ou énergie de pression, d'énergie cinétique, ou de vitesse, puis mécanique et ensuite électrique : dans ce jouet, il y a donc matière à étonnement pour les enfants curieux, et à réflexion pour les savants.

***

Quels résultats peuvent être déduits d'une expérience à si petite échelle? D'abord, une confiance accrue dans l'exactitude des formules qui régissent le fonctionnement des turbines; la vitesse du courant de vapeur était bien conforme à la théorie; d'autre part, la vitesse des aubes doit être, dans les conditions les plus favorables, moitié moins grande : or elle a été effectivement de 250 mètres par seconde; fait important, car il permet de fixer l' « angle d'attaque » des aubes mobiles qui correspond au meilleur rendement.

Quant à ce rendement lui-même, il serait chimérique d'en chercher la mesure dans un appareil de dimensions aussi réduites. Tout ce qu'on peut faire pour le moment, c'est de

le calculer pour prendre une première idée de la dépense d'eau tiède et d'eau froide qui serait nécessaire pour entretenir une puissance mécanique donnée :

« Supposons, disent MM. Claude et Boucherot, que l'eau tiède se refroidisse de 5 degrés par son ébullition, ce qui n'affectera pas trop sa tension de vapeur. C'est donc 5 000 calories extraites par mètre cube d'eau de surface, soit 8 kilos de vapeur qui, utilisés entre 3 centièmes et 1 centième d'atmosphère, donneront théoriquement 100 000 kilogrammètres. Telle est l'énorme énergie, équivalente à celle que ce mètre cube d'eau produirait en tombant de 100 mètres, qu'on peut tirer de la mer en quantités illimitées; on voit combien cette solution dépasse celle des marées, où ce même mètre cube ne produirait au plus — et avec quelle déplorable irrégularité? — que le travail moyen de 3 mètres de chute! Nous estimons à 75 p. 100 le rendement des turbines ou appareils équivalents. On extraira donc 75 000 kilogrammètres par mètre cube d'eau chaude. Il n'en coûtera, au plus, que 30 000 kilogrammètres pour pompage de l'eau chaude et froide, extraction des eaux usées et surtout des gaz dissous, etc., soit un gain net de 45 000 kilogrammètres par mètre cube ou, pour 1 000 mètres cubes par seconde, une puissance nette de 400 000 kilowatts. Nos études nous permettent d'espérer qu'une telle installation, capable d'un fonctionnement continu d'un bout de l'année à l'autre, ne coûterait pas plus cher que dans le cas des chutes d'eau. »

Quelle est la valeur réelle de ces supputations? L'expérience seule pourra le dire; il sera facile de l'organiser, en prenant comme source chaude l'eau qui s'écoule des grandes centrales thermiques; c'est ainsi que l'usine de Gennevilliers évacue, d'un bout de l'année à l'autre, 9 mètres cubes d'eau à température voisine de 30 degrés, tandis que la Seine, toute proche, pourra fournir, au moins en hiver, de l'eau froide à discrétion : de quoi produire, au taux envisagé ci-dessus, 3 000 chevaux vapeur, soit un peu plus de 2 000 kilowatts; une station expérimentale montée à cette échelle ne donnerait pas de bénéfices, mais elle fournirait l'étape nécessaire avant des réalisations plus fructueuses. Ces réalisations, nos auteurs les ont déjà envisagées, car notre époque exige, comme celle

de Danton, de l'audace et toujours plus d'audace... Essayons donc d'imaginer ce que pourrait être, un jour à venir, l'usine à vapeur d'Océan.

Pour commencer, en s'assurant toutes les chances de succès, cette usine serait établie sur la terre ferme, au bord d'une côte escarpée voisine des eaux chaudes comme des eaux froides. Précisément, sur la côte nord de Cuba, près de la Havane, le grand courant chaud sorti du golfe du Mexique après avoir tourné dans sa large marmite, sort en léchant les rives abruptes, tandis qu'à 3 kilomètres au large, par des fonds voisins de 1000 mètres, stagnent des eaux froides à 5 degrés. Rien de plus aisé que de capter l'eau chaude de surface; pour celle des profondeurs, il suffira de poser sur le fond un large tuyau, ayant peut-être 10 mètres de diamètre, et comme un équilibre hydrostatique s'établira entre l'intérieur et l'extérieur de ce tuyau, l'eau de profondeur viendra affleurer, à un mètre près, au niveau général de la mer; assurément, cette canalisation devra être entourée de revêtements isolants pour que le liquide qu'on y puise ne s'y réchauffe pas au contact des couches tièdes, mais tout ceci ne paraît pas dépasser les moyens de la technique moderne.

Ainsi, par centaines de mètres cubes à la seconde, l'eau chaude et l'eau froide pénètrent dans la salle des machines; la première fournit la vapeur nécessaire, et toutes deux maintiennent entre les aubes la différence de pression qui les met en mouvement; ainsi de nombreuses turbines, montées « en parallèle » sur un même axe, font tourner les générateurs électriques; et l'énergie ainsi produite trouve aussitôt son emploi dans la cité voisine, qui est une capitale, comme dans toute cette île fortunée, à laquelle ne manquent que le charbon et les chutes d'eau. Nous retombons ici dans des problèmes maintes fois résolus, où les seules difficultés sont d'ordre économique, car il faut produire le courant à bas prix pour le vendre avec bénéfice.

Mais ce qui donne à ce projet sa grande originalité, ce qui le complète d'une façon profitable, c'est l'utilisation envisagée pour les eaux froides résiduaires : cette eau s'est réchauffée légèrement en traversant les condenseurs, mais, à 8 degrés centigrades, elle constitue encore, dans ce pays

tropical, une abondante et précieuse source de froid; au lieu de la rejeter négligemment à la mer, on l'amène à la Havane toute proche par des conduites isolées; on la distribue à l'intérieur des habitations par des serpentins « frigorigènes » qui maintiennent une agréable et saine fraîcheur, comme les installations de chauffage central relèvent la température déficitaire de nos tristes climats; une seule difficulté à prévoir réside dans l'incessante condensation d'humidité qui, ruisselant sur les canalisations, froides, devra être colligée et évacuée au dehors. Ainsi, une installation de 15 000 kilowatts, installée sur la côte, utiliserait par heure 100 000 mètres cubes d'eau froide, dont le pouvoir refrigérant serait égal à celui de 7 500 tonnes de glace; c'en serait assez pour transformer cette ville brûlante en une fraîche oasis, ou, comme on l'a dit, en un « paradis artificiel ». Cette conséquence indirecte du projet est sans doute la plus intéressante et la plus pratique; c'est peut-être celle qui en déterminera le succès en lui assurant des recettes supplémentaires; le froid deviendrait le produit principal de l'usine, et le courant électrique ne serait plus qu'un sous-produit. Il conviendrait évidemment de chiffrer les frais d'établissement d'une canalisation urbaine soigneusement calorifugée; s'ils n'étaient pas trop élevés, on pourrait se contenter de réaliser d'abord la distribution du froid, réservant pour l'avenir une production simultanée d'énergie électrique.

MM. Claude et Boucherot ne veulent pas s'arrêter à des solutions incomplètes; ils sont convaincus que leur projet ne peut être rémunérateur que s'il est réalisé à grande échelle, dans une usine produisant 500 000 kilowatts, soit, en chiffres ronds, 700 000 chevaux-vapeur, ce qui permettrait, à leur estime, d'obtenir le kilowatt-heure au prix extrêmement réduit de 10 centimes. L'usine génératrice serait alors établie en pleine mer, sur un ponton colossal, sorte d'île flottante ayant 600 mètres de diamètre, solidement amarrée au fond par un réseau de chaînes à la fois solide et élastique, de façon à tolérer les variations de niveau dues au passage biquotidien de la marée. Au centre du ponton serait admise l'eau froide, apportée des grands fonds par un tuyau vertical, ayant peut-être 20 mètres de diamètre, d'ailleurs allégé par des flotteurs

et calorifugé sur son parcours; c'est dans ce vaste puits que des pompes puissantes suceraient l'eau froide injectée dans les condenseurs tandis que d'autres tuyaux, plongeant dans la couche superficielle, apporteraient 2 000 mètres cubes d'eau chaude par seconde, sept fois le débit de la Seine, pour produire une puissance disponible d'un million de chevaux; cette colossale énergie pourrait être transportée, par des cables immergés, jusqu'aux continents voisins, le trop-plein étant utilisé sur place par des usines électrochimiques fonctionnant à bord de l'île flottante.

Tout irait bien, au moins sur le papier, s'il n'y avait pas les typhons; trop d'expériences nous ont permis de mesurer la puissance de ces grands cyclones tropicaux, qui transportent une pièce d'artillerie ou une statue de bronze comme un fêtu de paille et qui cueillent un cargo en pleine mer pour le déposer sur une place publique; si solidement amarré que soit notre ponton, il ne saurait résister à cette furie soudaine et exaspérée. Mais ce risque n'arrête pas les inventeurs : ils se tirent d'affaire en immergeant leur ponton entre deux eaux pendant la phase critique; tous les sabords sont fermés, les water ballast emplis d'eau, et le grand submersible s'enfonce doucement en attendant des temps meilleurs. On pourrait, en ce cas, arrêter les machines, mais à quoi bon perdre un temps précieux? Il suffira d'alimenter les turbines avec un liquide volatil intermédiaire, chlorure d'éthyle ou anhydride carbonique, vaporisé d'un côté par l'eau chaude, condensé par l'eau froide, et les machines continueront à moudre des kilowatts, tournant paisiblement sous la surface bouleversée des eaux. J'avoue humblement que cette solution, suggérée par un commentateur, me laisse assez sceptique, mais qui vivra verra!

***

Au cours de leur note aux *Comptes Rendus* de l'Académie des sciences, MM. Claude et Boucherat évoquent tout naturellement les anticipations scientifiques de Jules Verne, qui parurent si audacieuses en leur temps, et que le nôtre à réalisées : ceci pour nous montrer que les savants doivent

se méfier de leur propre méfiance, qui n'est souvent que le masque de l'apathie; ce ne serait pas une sage attitude que d'asséner sur l'idée nouvelle des objections qui ne représentent peut-être que des difficultés, et non des impossibilités radicales d'exécution; l'expérience, seule, peut nous fixer, et elle vaut d'être tentée.

Sur un point de détail, pourtant, je crois entendre le veto sans appel de la science; dans une phrase incidente, MM. Claude et Boucherot envisagent la possibilité d'étendre ces procédés à nos régions tempérées en captant la chaleur centrale; et des commentateurs ont développé cette idée en imaginant une usine géothermique dont nos grands illustrés nous ont fourni le modèle : deux puits de mine descendant à 2 000 mètres de profondeur, et communiquant entre eux par une série de galeries horizontales, rencontreraient à ce niveau une température supérieure de 60 degrés environ à la température extérieure; il suffirait alors de faire entrer de l'eau froide par un de ces puits pour la voir ressortir par l'autre à une température suffisante pour actionner les turbines, de telle sorte qu'une même masse d'eau, circulant indéfiniment, suffirait à produire de la force motrice empruntée à la chaleur du sous-sol.

Ici, je dirai : non, cela n'est pas possible, parce que, de quelque manière qu'on s'y prenne, on ne pourra jamais tirer du sol plus de chaleur qu'il n'en passe, de l'intérieur vers l'extérieur, à travers la croûte solide. Il ne faut pas confondre chaleur avec température, ni calories avec degrés. Qu'à 2 000 mètres de profondeur, la température du sol soit supérieure de 60 degrés, environ, à celle de la surface, je l'admets sans discussion comme un fait d'observation bien établi. Mais précisément, cette connaissance du *degré géothermique* (un degré environ par 33 mètres de profondeur), jointe à celle de la conductibilité moyenne des roches, permet de calculer la quantité de chaleur qui traverse une surface donnée : cet apport de chaleur peut être évalué à 15 calories par kilomètre carré et par seconde. Donc, on aura beau faire, c'est sur ce nombre de calories qu'il faut tabler dans nos calculs et on trouve alors que pour entretenir une machine de mille chevaux, il faudrait draîner toute la chaleur qui

s'écoule à travers 120 kilomètres carrés de l'écorce terrestre : la superficie de Paris ne suffirait pas à faire fonctionner cette machine!

Cet argument, qui me paraît péremptoire, condamne tous les procédés qu'une humanité en mal d'énergie pourrait imaginer pour puiser au foyer central; d'ailleurs, cette idée n'est pas nouvelle; elle avait déjà été suggérée, il y a plus de cinquante ans, par l'éminent chimiste Berthelot : « Pour capter, disait-il[1], la chaleur centrale, il suffirait de creuser des puits de quatre à cinq mille mètres de profondeur, ce qui ne surpasse peut-être pas les moyens des ingénieurs actuels et surtout des ingénieurs de l'avenir. On trouverait là la chaleur, origine de toute vie et de toute industrie. Ainsi l'eau atteindrait au fond de ces puits une température élevée et développerait une pression capable de faire marcher toutes les machines possibles... On aurait donc la force partout présente sur tous ces points du globe, et bien des milliers de siècles s'écouleraient avant qu'elle éprouvât une diminution sensible. »

***

Si l'on ne peut songer sérieusement à utiliser la chaleur interne du sol, en revanche, on pourrait tirer de celle des eaux équatoriales un autre parti que celui imaginé par MM. Claude et Boucherot : l'élévation de température, dont ces savants ont si ingénieusement cherché l'utilisation, n'est pas l'unique effet du rayonnement solaire; une part de son action a été transformée en énergie cinétique, due au mouvement des masses d'eau : lorsque la mer, surchauffée dans le golfe du Mexique, s'en échappe pour s'écouler au dehors, elle forme, à la surface de l'Océan, un véritable fleuve, qui s'étrangle entre la Floride et les îles Bahama pour s'élancer ensuite, en s'élargissant, vers le Nord; dans cet étroit vestibule, le Gulf Stream atteint, avec une largeur de 90 kilomètres et une profondeur de 600 mètres, sa vitesse maxima, voisine de 9 kilomètres à l'heure, ou 2 m. 50 par seconde : la puissance de cette masse d'eau en mouvement peut être

1. *Science et Morale*, p. 508.

évaluée, au minimum, à cent millions de chevaux-vapeur. Dès lors, pourquoi ne capterait-on pas au passage une part de cette énergie qui s'offre, qui est déjà du mouvement, c'est-à-dire qui n'exige qu'une transformation mécanique élémentaire pour être utilisée? Des turbines immergées, assujetties à des pontons flottants ou immergés eux-mêmes et solidement amarrés, suffiraient à convertir ce courant en énergie de rotation et cela sans vaporisation, sans vide, sans condenseurs : une simple pêche à l'énergie accomplie avec des appareils robustes et simples. Nous avons envisagé tout à l'heure des installations capables d'utiliser 1000 à 2000 mètres cubes d'eau chaude par seconde, et une quantité d'eau froide sensiblement équivalente; supposons, plus modestement, que nos turbines immergées couvrent une surface de 400 mètres carrés en travers du courant; 1000 mètres cubes passeraient, par seconde, entre leurs aubes et, avec un rendement de 75 p. 100, la force motrice produite serait voisine de 30 000 chevaux. C'est beaucoup moins, assurément, que les chiffres cités tout à l'heure, mais il me semble que cette application présenterait, avec moins d'aléas, un rendement qui serait loin d'être négligeable. A tout hasard, je la signale aux rêveurs d'aujourd'hui, qui sont peut-être les réalisateurs de demain.

L. HOULLEVIGUE

TABLEAUX DE PARIS

La nuit de Lindberg. — Une soirée qui évoque brusquement sur Paris la nuit de Noël; la première de toutes, la grande nuit d'attente : la nuit de Noël de l'Aviation. Tout est beau, magnifique, dans cette dernière partie de crépuscule. Le ciel d'abord, un de ces ciels du printemps confinant à l'été, qui demeurent bleus sur la terre obscurcie.

Les arbres épais frissonnent. En bas, la rumeur; tout en haut, cette étoile. Et, entre la rumeur et l'astre, des zones de lumières, des chemins de points électriques, des fragments d'annonces lumineuses, qui semblent des restes de fête, des tapisseries de feu se consumant. Et, au delà, au loin, nouveau phare sur l'Océan de la ville, où se dressent, pareilles à des sirènes lumineuses les réclames cuirassées de brillants : le feu tournant du Mont Valérien....

L'air de mai passe rapide et frais, et glace.

La nuit s'obscurcit, dix heures sonnent aux horloges des édifices environnants. C'est bien une nuit de Noël, une de ces nuits pendant lesquelles les hommes attendent un nouveau venu, avec l'enthousiasme qui s'éveille aux heures promises et dont ils espèrent — vainement d'ailleurs — quelque adoucissement à leur angoisse.

L'inconnu qui doit tomber du ciel arrive à l'heure prévue.

Ce qui s'accomplit, les mots prononcés, tout est digne de faire bondir les cœurs et servir de tremplin à l'espoir qui se partage, avec l'angoisse, le cerveau de l'homme.

Il fait trois fois, en spirale, le tour du terrain d'atterrissage du Bourget. Les faisceaux de lumière qui marquent l'emplacement réservé le découvrent puis le perdent au-dessus des foules contractées... Mais il veut atterrir où il doit...

En l'attendant, on parle d'un mot de sa mère, professeur de chimie, là-bas. Car, ici, la mère joue un rôle important. Elle va demeurer invisible, elle sera présente constamment : « Mon fils est parti, je vais donner ma leçon... Il arrivera. Que les reporters, jusque-là, me laissent à mon travail... »

... On l'attendait à l'air libre, battu des vents, casqué de cuir. L'avion est fermé. Il se pose mystérieux, luisant, le nom de *Saint-Louis* écrit à l'avant. On se précipite, on frappe au *couvercle*... On ouvre...

— Je m'appelle Lindbergh. Où suis-je?... — dit-il.

On le sort de l'appareil, on l'en tire à bras tendus. On le pose sur ses jambes, qui faiblissent.

— Portez à l'ambassadeur, — dit-il, — ma casquette et ma ceinture, il verra que je suis arrivé.

La foule prend le porteur pour Celui qui vient de tomber du ciel, qui, hier, serrait à New-York des mains américaines et que des mains françaises étreignent, maintenant.

On l'emporte secrètement, dans un hangar.

— ... Non, je ne suis pas Lindbergh, — crie vainement l'homme porteur de la ceinture et de la casquette et qu'on entraîne vers l'ambassadeur.

Les soldats qui forment la haie ne trahissent point le secret à la foule qui les interroge.

Lindbergh meurt de soif. Il a failli être étouffé dans son premier contact avec la foule. Il réclame de l'eau. Il boit et boit encore. L'ambassadeur arrive enfin. Grande allégresse. Mais le commandant Weiss, qui dirige le Bourget et qui a aidé lui-même à transporter Lindbergh dans cette baraque, ne comprend point l'anglais. Le brouhaha est d'ailleurs intense. L'ambassadeur montre l'adresse de l'Avenue d'Iéna sur sa carte et la remet au commandant. Celui-ci croit qu'il s'agit d'y conduire Lindbergh à l'instant. Dès que l'ambassadeur a le dos tourné, le commandant Weiss et l'un de ses officiers mettent Lindbergh en auto et, par un chemin détourné, gagnent Paris... Lindbergh sommeille et se tait...

C'est le commandant Weiss, lui-même, qui m'a raconté ceci.

On arrive à Paris, on se trouve en présence de l'Arc de triomphe. Weiss et son officier expliquent tant bien que mal la présence du soldat inconnu.

Lindbergh veut s'arrêter. Deux agents sont là... Les deux aviateurs français s'avancent de chaque côté de l'Américain.

— Nous amenons Lindbergh.

Ah! le sourire et la dénégation des deux agents! Pourtant, la haute taille, le visage juvénile et pâle, révèlent la vérité. Lindbergh s'incline devant la dalle à la tête de laquelle ondule la flamme et reste quelques instants profondément recueilli, dans le silence et le grand souffle qui passe sous l'arche.

Et puis, on part pour l'ambassade des États-Unis. On l'y installe, on l'y couche. Lindbergh s'endort.

M. Myron Herrick, dont la voiture s'est trouvée « embouteillée » sur la route du Bourget, ne rentre qu'à deux heures. Il veut voir à l'instant son héros qui dort. Il le réveillera.

Arracher à son repos un jeune homme qui vient de voler pendant trente-quatre heures au-dessus de l'Atlantique, du Nouveau à l'Ancien monde!... Charles Lindbergh s'éveille, pourtant. Et il dit :

— Monsieur l'ambassadeur, je suis inconnu à Paris, mais j'ai des lettres de recommandation pour vous.

Et il se rendort.

Au matin, la mère, — une autre mère, — le double, le *ghost* de celle qui est à New-York, se présente à l'ambassade. Elle laisse sa carte avec un mot de félicitations :

Madame Nungesser

— Lorsqu'il sera réveillé, — dit l'ambassadeur, — sa première visite sera pour madame Nungesser...

Le dîner avec Charles Lindbergh. — Nous savons tout : la phrase cornélienne de sa mère...

Et qu'il a rasé les flots en volant, à cinq pieds, et qu'il s'est élevé à plusieurs milliers de mètres, pour sortir de la gangue de la brume...

Et qu'il avait devant lui, à hauteur des yeux, à cinquante centimètres de distance, le tableau pour faire le point avec un lourd compas... Et qu'il pouvait, à l'aide d'une prise de courant, à portée de la main gauche, faire chauffer du café noir.

Et qu'il a dit à l'arrivée, en souriant : Je me suis bien ennuyé.

Et la petite carlingue fermée.

Et sa sortie de l'appareil sur le champ d'aviation.

— *I am Lindbergh.*

On sait déjà tout.

Et il entre. Et l'on ne cherche pas à apprendre davantage.

On ne demande qu'à regarder vivre le prodige, l'ange.

Il rappelle, par sa taille et sa minceur, sa sveltesse, ceux des cathédrales gothiques, l'ange du Lude. Il est l'image de la plus grande simplicité, du plus charmant embarras, dans le maximum de grâce. Il tend la main avec la timide aisance des princes et la grande et franche modestie des adolescents, excessivement bien élevés.

Il ne regarde pas plus les uns que les autres.

Il est poli, affable. Dans tout ce qu'on peut dire de lui, pas une réticence ne se présente à l'esprit.

Il est plein de bonne volonté pour saisir les noms et comprendre les questions qui lui sont posées. Il mit sans doute la même application inspirée, pour accomplir les préparatifs de son raid. Les convives, ils sont une trentaine, ont fait instinctivement un grand cercle, et il s'incline à chaque poignée de mains avec un sourire égal pour chacun.

L'ambassadeur des États-Unis a dit à un ami, en entrant : « C'est peut-être la première fois qu'il endosse un habit ». Et il semble tellement à l'aise, qu'on ne croirait pas qu'il ait jamais porté d'autre vêtement que ce frac, qu'on a fait pour lui en vingt-quatre heures. Il dépasse tout le monde de la tête dans le salon, et il penche le front vers son interlocuteur, en prêtant l'oreille, comme l'on voit faire à certains princes. Il écoute, il sourit. Il ne répond qu'ensuite. Le sourire donne le temps de la réflexion.

Ce n'est pas le flegme britannique, ce n'est pas la bonne humeur américaine. Aucun sans-façon, jamais une familiarité ni une brusquerie.

La maîtresse de maison, madame Paul Dupuy, a pris à sa droite l'ambassadeur, à sa gauche Lindbergh. La table est en forme de T, à travers deux pièces, pour satisfaire à des exigences de rang et de places à table. Mais, ce soir, tout

le monde, presque tout le monde, accepterait d'être assis n'importe où. A travers les baies, entre le grand ciel, voilé par les stores, des fins de journées de mai, si longues. Le ciel, malgré les lustres et les candélabres, le ciel est un peu de la fête. On le sent là, à la cantonade, avec son vent d'Ouest maintenu, qui soutint le messager pendant sa course.

Il mange sagement, raisonnablement. Il dit à sa voisine : *Je n'ai jamais bu de vin.* Il ne boit que de l'eau, — même à Paris — même pour être fêté, avec ces nœuds aux couleurs américaines qui garnissent la table, près de boules d'œillets et de bleuets qui forment les couleurs de France, devant des gerbes de roses et devant les convives émerveillés, ces gens du monde, toujours d'avance un peu blasés et qui l'observent avec bienveillance, sympathie, admiration, gentillesse.

M. Paul Dupuy, directeur du *Petit Parisien*, se lève au dessert et porte un toast aimable et charmant, on applaudit. Alors, le grand jeune homme se dresse, soudain pâle, ému, mais point gêné. Il parle lentement. Il remercie pour l'accueil, il remercie pour toute la chaleur de l'enthousiasme qu'on lui témoigne, en quelques mots simples... Et puis il se rassied, — sans boire — et termine le petit four qu'il n'avait pas achevé de manger.

Les convives ont pris leur menu à la main, le menu spécialement orné de drapeaux français et américains et de la date en lettres dorées. Il faut installer le grand jeune homme presque aussitôt à un guéridon, qui n'avait pas été prévu pour servir de pupitre ou d'écritoire. On lui passe un stylo et, là, posément, avec application, sans fatigue, sans rien changer à la signature, sans y ajouter un paraphe ou un trait, en recommençant sur chaque menu, à la même place, les deux noms qui ont l'air lithographiés tant ils se ressemblent, il trace ces mots : Charles A. Lindbergh, trente et une fois, sans faiblesse, sans repentir ni tache, à la même place précise. Voilà bien des indications pour un graphologue. Les ongles des mains sont bien coupés, sans plus. Et les doigts sont longs et fins.

La nuque est galbée. Ce n'est pas le derrière de tête plat des gens brutalement pressés et matériels. Il y a l'indication du rêveur dans cette nuque. Le jeune homme appliqué a

poursuivi ce qu'il a fait, ce qu'il voulait faire. Et puis il l'a exécuté, avec maîtrise, posément, lentement.

Les cheveux blonds sont ondés.

Le travail d'écriture terminé, il rend le stylo avec un sourire. Il y a de l'ironie gentille dans les commissures. Plus de jeunesse encore qu'on ne croyait devoir en trouver chez un garçon de vingt-cinq ans habitué à conduire quotidiennement un avion sur de grandes distances.

A présent, il se laisse interroger. Son père a siégé au Congrès pendant huit ans. Sa mère enseigne la chimie, lui, convoie un avion sur une ligne régulière, parce que chaque individu, selon ses facultés et ses tendances, doit travailler et gagner sa vie.

Tout ainsi est simple, — avec un sourire, — qui ne s'effacera plus jusqu'au départ, ce sourire réservé, juvénile et distant, d'un être qui a son rêve dans la tête, pour qui le monde n'est pas ce qu'il est, mais un tapis sous les ailes d'un avion, tapis vert ou gris, tapis mouvant de l'Océan, qu'il a franchi, de New-York à Cherbourg, en trente et quelques heures, sans arrêt, sans interruption, — le premier entre les hommes.

L'Exposition des Pastels français. — Le printemps, le début de l'été sont plus que jamais consacrés à la peinture, ce sont des mois de tableaux. Nous en voyons de toutes sortes et dans les plus grandes quantités. Il y a toujours grand enseignement à retirer de l'art. Les individus qui disent : « Je n'y connais rien à la peinture » et ne regardent jamais un tableau, sous prétexte d'une première erreur, qui est de n'y « connaître *rien* », devraient se corriger, s'amender. Il est si facile d'y « connaître » quelque chose. Et l'on en retire, ensuite, tant de facilités pour mieux regarder la nature et les gens. Et faire des comparaisons.

D'ailleurs, est-il rien sous le ciel qui ne puisse nous intéresser?

Cette exposition, où l'on voit réunies les œuvres de deux siècles de pastellistes, tourne, il faut bien le dire, à la plus grande gloire d'un seul. C'est presque toujours ce qui arrive dans une exposition. Les sélections s'opèrent, inévitablement,

normalement, comme partout où des hommes sont en présence et où la supériorité s'impose.

Le triomphateur, c'est Perronneau. L'Exposition est au bénéfice du Musée La Tour, à Saint-Quentin; mais, c'est Perronneau, l'homme qui, du vivant de La Tour, lui semblait de toute infériorité, c'est Perronneau qui le devance. Il a plus de fraîcheur, plus de sensibilité. Il est plus près de nous. Il n'a point cette hantise du fini, ce souci de la perfection, qui fait gâcher à La Tour tant d'ébauches.

La Tour va au plus loin, Perronneau, pourrait-on dire, va au plus près. Comme il sait voir ses modèles et nous les présenter avec humour et avec grâce! On ne sait pas s'il cherche des difficultés; mais, celles qu'il rencontre, comme il paraît aisément les vaincre! Et quelle harmonie dans le choix des coloris!

« Il a des gris et des bleus, me dit M. Jacques Blanche, qui devaient offrir, alors, ce que donne aujourd'hui Marie Laurencin. »

Il paraissait sans doute un peu neuf, trop hardi à ses contemporains. Mais, ce qui est bien surprenant, c'est l'oubli où il tombe aussitôt après sa mort. Pendant près d'un siècle, son nom est à peine prononcé, le public l'ignore. Les artistes connaissent le portrait d'Oudry — peint à l'huile — qui est au Louvre et d'une harmonie de beiges si remarquables, l'un des plus beaux portraits d'hommes du XVIIIe siècle qui soit au Louvre, — et dans un cadre de quatre sous. Brusquement, Perronneau sort de l'ombre au début de ce siècle, vers 1905 ou 7. Ses toiles sont cataloguées, elles atteignent, aux grandes ventes, des enchères toujours plus élevées. Demain, Perronneau se classera définitivement avant La Tour.

Il faut dire que, peut-être, à cause de trop de préparations, certains pastels de La Tour s'obscurcissent, ils brunissent. Ainsi, le *portrait du Président de Rieux*, le plus grand La Tour connu, peut-être le plus grand pastel qui soit, demeuré dans son vieux et magnifique cadre. Tout ce qui est « nature morte », dans cette toile, va au delà de ce qu'on en peut dire. La dentelle de la manche elle-même est presque agaçante de perfection, de netteté. Mais les mains nous semblent moins de chair que de buis. La tête pareillement morte. On y est trop revenu.

La vie qui jamais ne se repose, qui ne stagne point et, à aucun moment, ne s'arrête, la vie veut d'être saisie dans certains de ses aspects tout de même immédiats. Perronneau laisse flotter quelques notations instantanées sur sa toile, on y trouve de ces petits traits vifs et délicats qui ne sont pas un amusement ni une manière d'étonner, mais une indication voulue, précise, qui aide à l'expression générale, qui donne de la vie, parce qu'elle anime, ajoute au frémissement de l'épiderme. La Tour parvient à l'expression par le trait, puis par le modelé. Ce modelé, il le pousse, il le poursuit, avec tant de persévérance, que la fraîcheur du teint, que la vie de l'épiderme y disparaissent, s'y effacent et que le personnage y prend une apparence plus lointaine, moins humaine. Le travail est un chef-d'œuvre, mais ce chef-d'œuvre est froid.

Et puis, en effet, Perronneau est un coloriste dont l'œil est d'une délicatesse exquise; il reste dans les nuances claires et harmonieuses avec une aisance parfaite. Les toiles sont des chefs-d'œuvre de grâce et de psychologie souriante.

Et comme il devait être modeste!

La Tour, logé au Louvre, faisait répondre à madame de Pompadour, qui le pressait de venir à Versailles exécuter son portrait : « Dites à Madame que je ne vais pas peindre en ville! »

Perronneau, lui, pour gagner sa vie, parcourait la province et je me souviens d'avoir vu chez M. Camille Groult, l'incomparable collectionneur, une carte jaunie, une de ces grandes cartes ornées que le peintre faisait remettre aux notables de la ville, et conçue à peu près dans ces termes.

« J. -B. Perronneau est descendu à l'auberge du ... Il se tient à la disposition des personnes qui désireraient lui faire exécuter leur portrait. — La tête et le buste, tant de livres. — Les mains, tant de livres en plus. »

La somme était dérisoire. Elle n'équivalait pas à beaucoup plus de deux cents francs de notre monnaie d'aujourd'hui!...

Louise-Catherine Breslau. — Tout grand artiste emporte avec soi, en disparaissant, quelque chose de ce monde que nous ne devions qu'à lui seul d'y avoir découvert et qui cesse

de s'y trouver, dès qu'il meurt, ou qui ne s'y rencontre plus que dans ses œuvres, comme un écho ou un reflet.

L'artiste noble, la femme peintre remarquable qui vient de disparaître, Louise-Catherine Breslau, à soixante-dix ans, entraîne dans la tombe une lueur que nous ne verrons plus luire dans les yeux paisibles des enfants, une fraîcheur, une rudesse ensoleillée des fleurs.

Louise Breslau était, ce que l'on a pu dire de certains de ses pareils du XVIIIe ou du XIXe siècle, un grand bonhomme. Elle a vécu loin du bruit, en dehors des coteries et de la mode, mais c'était une personnalité, une haute personnalité, une lumière, elle faisait honneur à son temps — qui ne se souciait guère d'elle.

Mais l'admiration, l'appui, l'affection, l'estime de certains être choisis, lui avaient suffi et son labeur fermait autour de sa maison, au delà de son jardin de Neuilly, le cercle du monde. En des temps moins nombreux et moins mêlés, elle eût atteint la grande célébrité. Au XXe siècle, elle n'était connue que d'une élite. Les marchands ne passaient point sa porte. Elle ne les eût pas encouragés à revenir. Elle n'était guère célébrée dans les journaux dits *élégants*. Et elle était une pierre, cependant, une pierre massive dans l'édifice que les artistes créent au courant des siècles et qui donne une figure aux années pendant lesquelles se déroule leur période d'activité. Elle était l'image du labeur, de la conscience artistique, la plus pure que j'aie connue. Elle ne se souciait ni de l'argent, ni des éloges. Elle travaillait dans le seul but, l'unique désir de toucher à une plus haute perfection, d'atteindre au plus de naturel possible, à l'expression la plus exacte du vrai.

Son œuvre est considérable. Un jour, lui sera donnée la place qui lui est due, vers laquelle, dès aujourd'hui, elle s'achemine. Il est sans exemple qu'une existence longue et uniquement consacrée à l'art, avec un esprit merveilleux, un métier sans cesse renouvelé, qui voulait toujours s'affranchir et progressait encore, — il est sans exemple qu'une telle existence ne laisse un jour des traces indélébiles et lumineuses de son passage.

Elle avait été l'amie de Fantin-Latour, de Degas, de Bar-

tholomé, elle avait connu et approché tous les gens remarquables de sa génération. Elle voulait grouper ses souvenirs. Je l'y poussais, avec quelques amis; je devais amener une sténographe cachée, qui eût transcrit dans l'ombre ses conversations. Cet hiver, étant malade, elle ajournait sans cesse le projet. Le voici à jamais évanoui. Les toiles, les pastels de Louise Breslau resteront, mais l'intelligence, la connaissance, la mémoire, les confrontations que hasarde un esprit libre et riche, tout ce qui créait cette individualité curieuse, cet être absolu, complet, cette femme qui avait un magnifique cerveau d'homme, ne sera pas marqué, comme il l'eût été par un livre...

Dans le fameux *Journal* de Marie Bathskirtseff, — ce journal qui créa tant d'admirateurs à une jeune morte, qui avait choisi la peinture pour exercer l'activité de sa jeunesse, mais donnait, dans les pages secrètement tracées la nuit, ces symptômes de génie que donne parfois la tuberculose à l'adolescence, — il est sans cesse question de Louise Breslau. Marie Bathskirtseff ne se comptait qu'une rivale, à l'Académie Julian où elle travaillait, *la Suisse* : Louise Breslau. Il se mêle de la haine, de l'admiration, de l'envie, du désespoir, dans les lignes que trace secrètement la jeune Russe. Et, lorsque, longtemps après la mort de celle que Barrès avait surnommée *Notre-Dame du Sleeping-Car*, je comparais, dans l'atelier de Louise Breslau, à l'automne de celle-ci, les toiles qu'elle avait conservées et qui datent de cette époque lointaine, avec les œuvres pâles et grises, que nous avons pu voir au musée du Luxembourg, signées Bathskirtseff, je comprenais les déchirements de la jeune âme slave devant le talent de Breslau, sa force, sa solidité, sa vivante robustesse où passaient des finesses exquises.

Louise Breslau vivait à Neuilly dans une petite maison et un atelier séparés par un jardin et qu'elle ne quittait guère.

Bien des gens, au prononcé de son nom, ne savaient répondre que ces mots : *l'émule de Marie Bathskirtseff*. Ah! comme ce souvenir était loin de mademoiselle Breslau!

Jamais nous ne prononcions le nom de la jeune morte qui l'avait célébrée et aussi quelque peu calomniée dans son *Journal*. Mais je ne désespérais pas, au cours de ces *souvenirs*,

qu'elle devait raconter, de l'amener à évoquer la Slave impatiente, décevante, qui confondait l'agitation avec l'activité et le goût de vivre avec l'intelligence. Les pages de Marie Bathskirtseff sont bien intéressantes comme document humain, mais l'œuvre de Louise Breslau est un autre document, aussi. L'une donne, dans sa fleur trop tôt épanouie, tout son pollen. Elle meurt sans s'être développée, fantasque, effarante, monstrueuse par instants... L'autre vit toute sa vie avec le sentiment du devoir, une culture toujours plus riche, une science qui, à la veille de la mort, grandit encore. Ce serait un beau parallèle à tracer, au départ de cette Académie du Passage des Panoramas, qui a donné tant de femmes à la peinture, depuis un demi-siècle, mais, en résumé, si peu d'artistes. Louise Breslau est le fruit qui a mûri, qu'on a cueilli le jour propice et qui va demeurer sain tout l'hiver. Bathskirtseff est un lys tacheté, qui se referme sur soi et s'effeuille.

Le mois des Peintres. — Le Salon est une sorte de bazar du sourire. Mais que nous y sommes loin de celui de la Joconde! Et, sans remonter si haut, de celui des pastels de La Tour. Il est difficile d'exprimer l'impression de vulgarité, de laideur quasi bestiale que l'on emporte de la plupart des toiles de nus et des portraits exposés. Habillées, les femmes ont l'air d'être en chemise — et quelles femmes, le plus souvent! — peut-être charmantes, dans l'intimité des ateliers de Montmartre ou de Montparnasse — bien que Montparnasse soit assez peu représenté là, — mais le choix des modèles ne sort guère de petites dames échappées du music-hall ou de l'atelier. Si les peintres n'avaient souci que de nous offrir ces personnes, telles qu'elles sont et pour ce qu'elles sont! Mais leur intention est de nous donner le change. On ne voudrait point penser qu'ils prennent jamais pour des spécimens d'élégance, et de grâce, pour l'expression d'un état moral susceptible d'éveiller chez le passant quelques sensations élevées, ces caillettes de faubourg, qui font les prétentieuses.

Et, parmi les nus, jambes en l'air, que de Vénus d'hôtels meublés, sur des lits, — toujours des lits, — qui n'éveillent point d'images séduisantes et voluptueuses!

Où peuvent, par la suite, figurer de pareilles toiles?

Il est bien curieux de passer du *Salon des Artistes Décorateurs* à celui des *Artistes Français*. On a l'impression de se trouver, non seulement en pays étranger, mais sur une autre planète. Pas une des toiles exposées au premier étage ne saurait être transportée, par la pensée, au milieu des meubles offerts au rez-de-chaussée par les décorateurs. Des siècles et des continents ont l'air de séparer ces artistes qui vivent, cependant, côte à côte.

Si la peinture ne doit être qu'un succédané de la photographie, elle est inutile. Ce que les artistes devraient comprendre, c'est que l'art n'offre à un peintre, comme à un sculpteur, que des moyens d'affirmer sa personnalité et que, seule, cette personnalité compte, qu'elle seule a pour nous valeur et attrait. Quatre-vingt-quinze toiles ou quatre-vingt-dix-neuf sur cent de celles exposées aux *Artistes Français* sont dépourvues de personnalité. Elles pourraient être peintes par le même individu. Il est curieux de voir comment certain art peut n'être qu'un métier, et qui s'apprenne, comme de faire des petits pains ou des cartonnages...

Ces remarques ne tendent pas à prouver qu'il soit nécessaire que les peintres fassent effort pour se singulariser bruyamment. Ils ont été aussi loin qu'ils pouvaient aller dans cette voie. Mais on aimerait trouver, sur les murs d'un « Salon », l'équivalent de ce que l'on voit dans une réunion quelconque d'individus où tous diffèrent de quelque façon bien marquée, — malgré des traits communs à tous.

Un tableau fera toujours éprouver un sentiment sans analogie avec celui que cause la nature. Chaque peintre de génie crée une humanité, un paysage qui lui sont personnels.

C'est pourquoi nous nous désaffectionnons rarement de la nature, mais nous déprenons, parfois, de certains peintres ou sculpteurs comme de certains musiciens. Un jour, la magicienne demeure endormie, ils ne viennent plus éveiller en nous l'imagination. Elle ne peut frémir, elle ne se soulèvera et ne s'enivrera qu'à des philtres nouveaux — ou à de plus anciens, et qui ne l'avaient point touchée jusqu'alors.

Entre tant de toiles privées d'une âme, j'ai regardé avec plaisir, cet après-midi, au *Salon de la Société Nationale*, une toile où est figuré un coin de chambre ou, plus justement,

une cheminée de marbre noir, sur la tablette de laquelle deux lampes sont posées. J'avoue ne pas prendre habituellement grand plaisir à ces portraits d'intérieurs, qui ont facilement l'air de chambres de poupées et ressemblent plus aisément encore à des maquettes de tapissier. Cette cheminée toute simple, évoque on ne sait quel réduit studieux, l'atmosphère y est recréée avec un rare bonheur, comme chez les anciens hollandais. Cette petite toile sans personnages est de M. Jean Béraud. Que d'artistes, Delacroix, le premier, Manet, tant d'autres, ont ainsi laissé le souvenir d'un coin qui leur était familier, sans œuvre d'art, sans vierge gothique ou objets de la Chine, et qui gardent, dans leur humilité, une noblesse, une poésie, que bien des grands ouvrages de ces maîtres n'offrent pas. Je me suis arrêté devant la toile de M. Jean Béraud, qui n'est même pas mentionnée au catalogue et qu'il semble avoir envoyée au dernier moment, pour « boucher un trou ».

Devant la laideur de ce qui est convenu, la médiocrité de ce qui vise au joli, l'odeur de graillon qui s'exhale de cette facile volupté, on se sent naître une réelle sympathie pour des peintres comme M. Jean-Pierre Laurens, qui peint, sur un fond tout uniment blanc, une jeune mère vêtue de noir tenant son fils, un enfant de cinq ou six ans, sur les genoux. Il a son poids, il a sa taille, cet enfant, il a été regardé, étudié, construit, pourrait-on dire, avec réflexion, mesure, science et sagesse. Ce n'est pas un tableau à accrocher dans le promenoir d'un music-hall (les peintres ne semblent guère avoir d'autre but aujourd'hui), mais on peut être assuré que, dans la pièce où il sera pendu, il répandra recueillement et lumière.

Un artiste doit mettre beaucoup de soi-même, d'attention, de pénétration, dans son travail, vaincre des difficultés et des obstacles qui paraissent insurmontables. Il n'atteint en nous que difficilement cette sensibilité fuyante, abandonnée ou défendue, qui se refuse à lui, hésite, semble prête à s'évader, et qui se recroqueville, s'évanouit, dans des ténèbres où il ne peut plus la saisir. Le succès d'un peintre ne tient pas au nombre toujours plus grand de couleurs qu'il aura répandues sur sa toile, ni à la lumière, ni à la multiplicité des angles ou

des lignes droites. Il peut *surprendre*, ainsi, — tout d'abord, — mais *ne retient pas*.

Ce dont il devrait, hélas! avant tout, se défier, c'est de la mode. Les artistes, comme les femmes, sont sensibles à ce qui se fait de plus nouveau. Ils se figurent trop souvent que le public réclame d'eux ce qui a établi le succès d'un autre et qu'on exige de leurs tableaux qu'ils tombent dans tous les travers du goût passager.

Carpeaux. — La rétrospective de Carpeaux, à l'occasion du centenaire de sa naissance, vaudrait à elle seule que l'on entrât au Grand Palais. Elle n'a pas la prétention, certes, de nous offrir un ensemble complet de l'œuvre du sculpteur de Valenciennes. Mais, n'y retrouverait-on que certains bustes, ce serait assez, déjà.

La narine des femmes, sur ces visages de Carpeaux, allongée, respirante, lui est toute personnelle, avec bien d'autres traits; la grâce en est inimitable. D'ailleurs, la manière d'allonger le col, de ramener les mains contre le buste, est si directement saisie sur la nature même, elle procède d'une élégance si instinctive, si peu cherchée, si révélatrice de l'âme, qu'un profane, un enfant, n'y sauraient demeurer insensibles.

Le buste en marbre du Prince Impérial, le sourire enfantin, la grâce juvénile, gardent dans le *portrait*, un portrait quasi officiel, le charme d'une étude faite par un artiste qui ne se préoccupait que de la chair, de la structure, de la jeunesse de son modèle et non de sa qualité.

Carpeaux est réellement une sorte de frère de Watteau, — on l'a beaucoup dit et l'on n'ose qu'à peine le répéter, parce que c'est facile, tous deux étant de Valenciennes. Mais qu'après tant de dentelles, une ville ait donné à la France deux artistes tels que ceux-là, c'est un ravissant miracle. Tous deux issus de familles de maçons, de petits entrepreneurs, réalisent, à un siècle et demi d'intervalle, cette sorte de prodige d'unir à l'amour du vrai, du réalisme, des dons de grâce et d'élégance incomparables, une mesure, une harmonie qui forment la sélection définitive. Watteau et Carpeaux sont de grands aristocrates de l'art. Ils ont souffert, lutté, se sont brûlés à cette vie, devant laquelle ils n'avaient qu'un rêve,

fixer la grâce des femmes, l'éclat, le sourire de la jeunesse et donner à tout ce qui ne fait que passer, se fane et meurt, une parcelle d'éternité.

Transportons-nous au Musée du Louvre. — Allez, au rez-de-chaussée du Louvre, dans une partie d'ailleurs peu accessible du musée, — allez voir ce grand encombrement de pierres, de terre cuite et de plâtre, qui a pris le nom de *Sculpture moderne* et où voisinent Rude et Carpeaux.

Le Musée du Louvre fait deux parts trop différentes, trop éloignées, j'allais écrire trop ennemies, de la peinture et de la sculpture. On accole les tableaux, dans les galeries, ils se touchent, cadre à cadre, privés de cet air qui leur est indispensable et sans leur donner ce voisinage, pour lequel ils sont bien faits, de certains bustes, de certaines œuvres de sculpture, exécutées, non pour le plein air, mais pour les salons. De même, on relègue tous les meubles ensemble. Ils y sont depuis vingt ans, depuis que M. Molinier les y réunit.

Cette manière de concevoir un musée est peut-être plus aisée pour les conservateurs, mais elle crée des débarras, des salles de garde-meubles, des dépôts, des façons d'échantillonnages. Elle ne donne aux chefs-d'œuvre ni leur atmosphère, ni leur place.

Imaginez quelques bustes de Carpeaux, ceux de mademoiselle Eugénie Fiocre ou de la duchesse de Mouchy, placés entre les Manet, les Courbet et les Ingres, dans la salle, à tort dénommée 1830... Imaginez quelques meubles de Jacob dans la salle des David et quelques bronzes de Thomyre?

Un essai d'une effrayante timidité fut fait dans la grande galerie du XVIIIe siècle. Mais que de lenteurs, que de pusillanimité! On nous annonce un rapport de M. Henri Verne sur la *prospérité* de nos musées nationaux... Quelle serait cette « prospérité », si ce carpharnaüm était enfin installé, avec d'autres soucis que celui de ranger les toiles par catégories, comme les timbres dans un album? Ne mélangeons pas le Paraguay avec le Cap de Bonne-Espérance!

Il manque au Louvre une *salle d'exposition*. Les nouvelles acquisitions y sont présentées en dépit du sens commun, à contre-jour ou en pleins reflets des fenêtres. Enfin, attendons

de la retentissante *prospérité* de nos musées quelques améliorations. Elles sont nécessaires!... Peut-être cette *prospérité* permettrait-elle de trouver les fonds nécessaires au transport à Versailles de meubles qui retrouveraient là leur place et permettraient de gagner quelques cimaises de plus.

Le *Salon Carré* devrait être rendu à sa destination première, qui était de grouper des chefs-d'œuvre, sans souci chronologique. Si l'on y renouvelait tous les mois, toutes les six semaines, la présentation des tableaux, certains rapprochements heureux, qui permettraient de comprendre, d'établir des filiations, attireraient le public, stimuleraient sa curiosité. M. Roland Marcel, que l'on voudrait chicaner, bien entendu, n'a pas fait autre chose à la Bibliothèque Nationale. Le musée Carnavalet et la maison de Victor Hugo, avec MM. Jean Robiquet et Raymond Escholier, attirent ainsi les visiteurs....

Le jour où les particuliers, pour quelqu'une de ces expositions du Salon Carré, seraient admis à prêter des toiles qui complèteraient une sélection, le Louvre vivrait.

Jusque-là, il demeurera d'une autre époque. Il n'est pas de notre temps. Il est mort, quoiqu'on en dise; c'est un cimetière, malgré sa fameuse *prospérité*. C'est une sorte de cadavre qui repose au milieu des trésors. Ce riche est en léthargie.

Retour au « Salon ». — ... Mais, nous avons bien brusquement quitté le Grand Palais et le Salon.

Il y a si peu de choses à voir, il est vrai, après les toiles de Forain, où le drame est présenté toujours dans la grande lumière tragique des crucifixions, avec un art spontané et original, qui dissimule jalousement, avec pudeur, avec noblesse, ses études et son respect aux maîtres.

Les portraits d'enfants de M. Guignet méritent qu'on s'y attarde. Il peint sous des apparences acides tout le charme de la jeunesse. La pensée loge dans les yeux comme une fleur, et la chair est comestible. Il transporte avec une rare délicatesse les jeux de la lumière. C'est un portraitiste comme il en existe peu de nos jours.

Les natures mortes de Maurice Lobre demeurent à l'apogée de leur perfection; la qualité de cette peinture rejoint les

grands maîtres passés. L'observation révèle toutes les filiations fameuses et l'on prévoit la durée de ces œuvres d'un des rares peintres d'à présent qui possède la grande tradition et garde des secrets perdus.

Tout un panneau est occupé par les portraits de madame Jeanne Forain. Ils sont d'une grâce française incomparable, ils évoquent Perronneau en passant par Renoir. Cette atmosphère-là est bien de chez nous. Ils sont vivants et ils sont souriants, de ce sourire qui révèle le cœur et l'âme et qui n'est pas posé sur les lèvres, comme une mèche postiche sur un front.

Une jolie salle de dessins, où l'on retrouve Forain et où l'on voit un beau portrait par Jeanniot, des vues de Paris par M. Jouas, des études de M. Waldraff, saisissantes, de M. A. Chapuis, de M. H. de Beaumont...

Mais il reste encore le *Palais de Bois* à visiter, — pour ceux qui se croient obligés de « faire » les *Salons*. Vraiment, les artistes abusent et je ne sais s'ils se rendent compte de l'indifférence où ils mènent le public. Quel besoin avions-nous de ce *Salon des Tuileries*, qui siège à la Porte Maillot, dans un *Palais de Bois* qui rappelle les habitations des trappeurs. Les peintres ne pourraient-ils s'entendre? Devrions-nous pâtir de leurs incompatibilités d'humeur? Qu'ils s'arrangent entre eux. Mais que le *Salon* redevienne, — en apparence du moins, — homogène.

Le public est désorienté et, comme d'autres expositions le sollicitent, il laisse le *Palais de Bois*, il laisse le *Salon*... Il va voir les expositions particulières, chez les marchands de tableaux...

Tant pis pour le *Salon*!

ALBERT FLAMENT

LA LIBERTÉ DE CIRCULATION POUR LES CAPITAUX.

En moins d'un an le redressement financier s'est accompli dans des conditions qui font penser au miracle. Le Trésor public, qui connaissait des jours précaires et des fins de mois difficiles, regorge aujourd'hui de disponibilités, au point qu'il peut payer ses dettes avant terme, et le ministère des Finances, désormais au large, met à profit cette situation pour procéder à un aménagement rationnel de ses échéances : en un mot, là où il y avait autrefois gêne et resserrement des disponibilités, il y a maintenant aisance et abondance monétaire. Il était naturel que, comme conséquence d'un pareil revirement, on songeât à demander le rétablissement de la liberté de circulation pour les capitaux. On n'y a pas manqué; la dernière manifestation, à l'heure où nous écrivons, est celle de l'Association Nationale d'Expansion économique, dont le Président a adressé une lettre au Président Poincaré pour réclamer l'abrogation de la loi prohibitive du 3 avril 1918. Cette lettre a été publiée dans le *Temps* du 3 mai. Il y est fait observer notamment que l'arrêté du 14 août 1925 gêne les opérations du commerce extérieur; et que ceux de nos exportateurs de produits fabriqués qui sont en même temps importateurs de matières premières verraient des avantages à pouvoir conserver en monnaie étrangère, d'une campagne à l'autre, les crédits provenant de leurs ventes.

Quelques semaines auparavant, le 8 avril, une voix auto-

risée s'était fait entendre dans le même sens; mais un autre point de vue était envisagé : à l'Assemblée générale des actionnaires de la *Banque de l'Union Parisienne*, M. Charles Sergent, particulièrement qualifié en la matière, dénonçait les effets nuisibles du maintien de l'interdiction d'exportation. La loi, disait-il, empêche que les capitaux en excès chez nous n'aillent s'employer momentanément en achats de papier de commerce hors frontières, et, d'autre part, nous écartons les propositions d'investissement à long terme qui nous sont faites à l'étranger. « Cependant, concluait l'éminent président, les deux courants, s'ils venaient à s'établir, ne manqueraient pas de se balancer. Le marché des changes se trouverait réglementé de lui-même ».

A l'Assemblée générale du *Comptoir d'Escompte* du 12 avril, le président du conseil d'administration, M. Paul Boyer, prononçait des paroles analogues. Il exprimait le souhait que la survie de la loi sur l'exportation des capitaux, réglementation de circonstance, ne maintînt pas plus longtemps la place de Paris en dehors de l'activité internationale. « Ainsi, disait-il, notre rétablissement pourra pleinement bénéficier des heureuses tendances d'aujourd'hui et se consolider à l'avance contre les difficultés possibles de l'avenir ».

Empressons-nous d'ajouter que l'intérêt de la question ne pouvait échapper à un ministre des Finances dont l'activité s'est employée si heureusement depuis dix mois à notre redressement financier; M. Poincaré a donc procédé discrètement à une enquête auprès des banques et des groupements commerciaux et industriels sur l'opportunité d'une réforme; mais il a fallu compter avec les oppositions de doctrines et, peut-être, d'intérêts, de sorte que l'on n'a pu encore se décider à rompre avec le *statu quo*.

Si l'on veut procéder à un examen de la question, il convient de rappeler brièvement comment le régime de prohibition s'est institué en France, comment il a duré, quelle a été son évolution. Nous conclurons que, pour juger de l'opportunité de sa suppression ou de son maintien, il faut, soit se placer à un point de vue absolu, soit avoir égard aux circonstances du moment.

*
* *

La législation concernant l'interdiction d'exportation des capitaux a été créée peu à peu, sous l'empire des nécessités révélées par la pratique, et la loi du 3 avril 1918 est seulement la plus importante, la plus représentative de celles qui ont été successivement votées. On a commencé par prohiber la sortie des monnaies, la sortie de l'or et de l'argent (1915); puis on a réglementé l'introduction des valeurs mobilières (loi du 31 mai 1916); enfin a été votée la loi du 3 avril 1918, qui sert de fondement à la législation prohibitive : elle interdit, d'une part, la sortie des capitaux, d'autre part, l'introduction en France des valeurs étrangères. Mentionnons encore la loi du 1er août 1917 instituant le répertoire des opérations de change, suivie de nombreux textes relatifs à la matière, notamment de l'Instruction Administrative de l'Enregistrement du 10 février 1926, concernant la taxe sur les opérations de change[1].

Quant à la loi fondamentale du 3 avril 1918, c'est, dans la forme, une loi essentiellement provisoire : elle n'a été votée que pour un temps déterminé, dont l'expiration avait été fixée d'abord à l'expiration d'un délai de trois mois à compter de la promulgation du décret qui fixerait la date de la cessation des hostilités (art. 11). Puis, à chaque prorogation, le délai a été fixé à nouveau limitativement; donc, à l'expiration du délai actuellement en cours, c'est-à-dire au 31 décembre 1927, la loi devrait tomber d'elle-même faute d'une nouvelle prorogation. Ajoutons qu'on ne compte pas moins de vingt-deux textes successifs intervenus pour assurer la prorogation depuis le terme primitivement assigné; car on a pu faire cette constatation assez symptomatique, que les lois de douzièmes provisoires n'ont jamais statué, comme il eût été possible, pour un délai dépassant les mois auxquels elles étaient afférentes; de sorte que l'industrie et le commerce français ont été, à cet égard, soumis à une sorte de régime à

1. On trouvera une énumération complète de ces textes dans l'excellente thèse de M. Henry Germain-Martin sur « La Réglementation de l'exportation des capitaux » (Jouve et Cie, éditeurs, 15, rue Racine, 1926).

la petite semaine, ce qui, tout au moins, marquait peu de grandeur dans la conception.

La loi du 3 avril 1918 contient deux prohibitions, en quelque sorte corrélatives: d'une part, défense de faire sortir des capitaux français, d'autre part, défense d'introduire des titres étrangers, sous réserve d'une autorisation du ministre, accordée après l'examen d'une commission spéciale suivant un pouvoir discrétionnaire. La réglementation concerne toute personne résidant en France (française ou étrangère); et c'est cette généralité d'application qui a causé l'hésitation constatée parmi les étrangers de France : ils n'osaient pas introduire leurs capitaux parce qu'ils ne pouvaient les réexpédier ensuite qu'à charge de fournir des justifications.

Cette loi de 1918 a été suivie d'une abondante réglementation tendant à la mettre au point ou à en assurer la mise en œuvre. Il y a lieu d'attirer particulièrement, mais d'une manière très brève, l'attention, sur la situation faite à notre commerce d'exportation : la loi du 22 mars 1924, dans son article 72, a, pour la première fois, décidé que les exportateurs devraient rapatrier le prix des marchandises livrées à l'étranger. Le texte précise que sera considéré comme exportation du capital dans le sens de la loi du 3 avril 1918, le fait qu'un exportateur laisse à l'étranger le prix des marchandises exportées, à moins que cet exportateur ne justifie qu'il a besoin de ce prix pour payer les marchandises qu'il a importées ou qu'il importera dans les six mois. La loi prévoyait qu'un arrêté ministériel réglerait les conditions d'application de cette disposition : l'arrêté prévu est intervenu le 14 octobre 1925. Depuis lors la pratique a multiplié les espèces qui font apparaître les difficultés avec lesquelles doit compter notre commerce d'exportation et qui ont motivé les protestations dont nous avons mentionné ci-dessus la plus récente.

***

Faut-il rappeler que le régime d'interdiction a été de bonne heure critiqué par des doctrinaires et des politiques considérables? On a fait valoir que, dans le fait, la prohibition, dont

l'objet était d'empêcher les capitaux de sortir, avait, bien plutôt, pour effet de les empêcher de rentrer : les Français qui avaient des avoirs à l'étranger se gardaient de les faire revenir par crainte de ne pouvoir les réexpédier en cas de besoin, et les étrangers eux-mêmes redoutaient des formalités de justification pour rapatrier chez eux les capitaux qu'ils auraient importés; on ne se souciait pas d'introduire ces capitaux dans une nasse dont la sortie apparaissait si difficile. D'autre part, en face de la spéculation étrangère, libre dans ses manœuvres, la spéculation française se trouvait bridée, si elle voulait agir au mieux des intérêts nationaux. Les industriels français étaient par ailleurs empêchés de se couvrir en devises à des cours avantageux sauf à en céder au marché quand les cours leur apparaîtraient comme des cours de vente.

Toutes ces considérations, d'autres encore, furent présentées et même furent ressassées, chaque fois que la question revint à l'ordre du jour. Mais la réforme préconisée eut une fortune singulière : il advint que les partisans les plus déterminés de la liberté laissèrent tomber leur audace réalisatrice chaque fois qu'ils eurent accès au pouvoir. Sans doute, en prenant le gouvernail, ils adressaient à leurs doctrines comme un salut poli, mais en s'empressant d'ajouter qu'ils les mettraient en application dès que les circonstances le permettraient; cependant, par aventure, il se trouva que ces circonstances ne se produisirent jamais. Ainsi fut mise en œuvre la tactique de nous ne savons plus quel ministre de Napoléon, quelque peu sceptique, qui disait que, pour faire admettre par l'opinion un décret draconien, il suffit de faire précéder le dispositif de plusieurs pages de considérations libérales...

Une satisfaction de cet ordre platonique fut encore accordée en 1922, et cette fois par un texte législatif, la loi du 31 mars. Cette loi a prévu que le ministre des Finances pourrait suspendre par décret l'application de la loi du 3 avril 1918; depuis cette époque, toutes les lois de prorogation ont contenu une disposition analogue. Faut-il ajouter que ce fut encore un simple salut à la doctrine libérale, et que « rien ne marcha après lui », ce qui est le moyen le plus sûr de décourager l'espérance; car jamais les ministres successifs, circonvenus

sans doute par une administration sans hardiesse, n'usèrent de la faculté qui leur était accordée.

On a écrit cependant qu'en une circonstance le ministère des Finances a levé l'interdiction de la loi de 1918. Ledécret du 12 août 1925 a suspendu jusqu'au 1er janvier 1926 l'application de la législation prohibitive concernant l'introduction des titres étrangers. Sans doute. Seulement l'objet de la suspension était tout à fait limité; il s'agissait de permettre l'introduction en France des titres déposés à l'étranger, en faisant bénéficier les introducteurs d'une amnistie fiscale. Mais la portée de la loi ne dépassait pas l'objet poursuivi; il ne pouvait s'agir que de l'introduction matérielle des titres acquis antérieurement à la loi d'amnistie, pour lesquels seuls l'amnistie était édictée : il n' était pas question de permettre la libre acquisition des titres à l'étranger; cela fut au surplus précisé dans des réponses faites par le Ministre à des questions écrites posées par la voie du *Journal officiel.* D'ailleurs le décret a cessé d'avoir application le 1er janvier 1926.

Au contraire on apporta, en la matière, une aggravation assez notable, qui a provoqué encore dernièrement les plaintes des représentants du commerce d'exportation, et qui consiste dans l'obligation de transformer en francs les crédits constitués en contre-valeur des marchandises exportées.

Il ressort de ce qui précède que tout le monde a déjà condamné le principe de l'interdiction. Rappellerons-nous que c'était une des thèses favorites du regretté Jules Décamps. Mais il y a plus : dans un document officiel, la Banque de France avait pris parti pour le rétablissement du régime de liberté. On peut lire, en effet, dans le rapport annuel de 1923 des phrases caractéristiques. Après avoir fait allusion aux variations précipitées des cours des changes, le rapport continuait comme suit :

Notre marché financier sera mis en mesure de limiter plus efficacement l'effet de ces alternatives, le jour où les Pouvoirs publics estimeront le moment venu de lui restituer une liberté qui lui permettrait de contrebalancer l'influence des achats ou ventes de francs opérés à l'étranger, en dehors de son contrôle. Il lui deviendra possible, alors, de constituer à l'extérieur, en période de baisse des

changes, des provisions suffisantes pour agir utilement sur les cours en période de hausse.

Faut-il rappeler encore que le rapport des Experts se prononçait également pour la solution libérale?

La question du retour des capitaux français expatriés, lisons-nous dans ce document, pose celle de la suppression de la loi sur l'exportation des capitaux. L'abrogation de cette loi pourrait être réalisée prochainement sans inconvénients. Il ne semble pas, en effet, que la dite loi ait eu jusqu'ici des résultats vraiment utiles. Elle a certainement gêné parfois les mouvements naturels de défense de la devise nationale.

Et cependant la prohibition a subsisté dans les mêmes conditions d'immuable précarité. Il serait peut-être excessif, voire injuste, d'en imputer la responsabilité à la seule routine de l'Administration des Finances, qui se sentirait en sécurité derrière ses textes, comme derrière ses cartons verts. Le vrai paraît être que les divers ministres qui se sont succédé aux Finances n'ont pas osé faire le geste décisif. Sans doute, ils savaient que la loi du 3 avril 1918 était impuissante à empêcher de sortir les capitaux s'ils étaient décidés à s'évader. Sans doute, ils savaient que rien ne donne de l'attrait à la liberté comme de se sentir prisonnier. Figaro disait des femmes: « Voulez-vous donner de l'esprit à la plus innocente? enfermez-la ». A cet égard les capitaux sont femmes, s'ils ne sont pas toujours innocents. Tout cela, les ministres successifs le savaient mieux que personne; mais aucun d'eux n'a eu un esprit de décision suffisant pour proposer l'abrogation d'une législation dont ils connaissaient le manque d'utilité et l'effet déprimant.

On pense, à ce propos, à la timidité dont on a si longtemps fait preuve au sujet des fortifications de Paris : tout le monde savait qu'en cas de péril, elles ne serviraient à rien et que, dans la paix, elles gênaient le développement rationnel de la capitale. Et cependant on a conservé pendant des années ces fossés d'une époque périmée parce qu'on les jugeait nécessaires au moral de la population. Il a fallu l'épreuve de la guerre pour démontrer que dans le danger elles seraient dépourvues rigoureusement de toute utilité. De même, tout le monde sait que la loi de 1918 et celles qui ont suivi seraient

impuissantes à retenir le capital en cas de panique; cependant on maintient des textes désuets comme en vue de s'assurer un réconfort moral. Mais on a éprouvé, lors de la fuite éperdue de juillet 1926, que ces textes seraient totalement inopérants : les lois prohibitives ne peuvent valoir que pour un temps, le temps qu'il faut à la pratique pour en faire le tour et en découvrir les points faibles; telle est la revanche logique, inéluctable, de la liberté.

***

Une considération peut être mise en avant contre le rétablissement du régime de liberté: la suppression de l'interdiction de sortie pour les capitaux français, pourrait-on dire, aurait pour conséquence de favoriser la fraude fiscale, en ce qui concerne la perception de l'impôt cédulaire sur les coupons de valeurs étrangères non abonnées.

Et voici comment on raisonne : les valeurs non abonnées paient un impôt cédulaire, qui a été porté définitivement par la loi du 4 août 1926 à 25 p. 100. Quand les coupons passibles de cet impôt sont encaissés à l'étranger, la taxe est perçue suivant une déclaration qui doit être faite chaque année par l'assujetti dans les trois premiers mois pour les coupons touchés au cours de l'année précédente; l'Administration délivre un reçu de la somme payée. Or que se passe-t-il actuellement? Si les titres sont à l'étranger et si l'assujetti s'abstient de faire la déclaration annuelle prescrite par la loi, il expose ses héritiers, au cas où il décéderait, à une amende fiscale faute de prouver que leur auteur s'est mis en règle avec le Fisc; cette perspective peut suffire à faire de ce dernier un contribuable ponctuel. Si ses titres sont en France, il hésitera à transporter ses coupons à l'étranger de peur de subir en douane quelque aventure fâcheuse; et alors il les encaissera en France dans une banque, laquelle fera la retenue de l'impôt.

Au contraire, supposons qu'on lève l'interdiction de faire franchir la frontière aux capitaux. Le possesseur de valeurs étrangères aura alors toute liberté, lors de l'échéance de ses coupons, d'aller faire un tour à l'étranger en passant sous l'œil, devenu indifférent, des douaniers. Que s'il vient à

décéder, aucun compte ne pourra être demandé à ses héritiers : l'impôt cédulaire, les titres étant en France, sera censé avoir été retenu lors de l'encaissement des coupons. Finalement, le détenteur de valeurs étrangères aura eu simplement l'avantage d'aller visiter les musées de Londres, de Bruxelles, d'Amsterdam, et le Fisc aura fait les frais de ce voyage d'agrément. Indiquons, en passant, qu'il y a là un exemple topique de la prime attrayante que donne à la fraude l'exagération d'un impôt.

On le voit, l'objection contre la réinstitution de la liberté a bien son importance. Il ne faut cependant pas s'y arrêter.

Tout d'abord, il n'est pas interdit d'imaginer telle prescription qui ferait obstacle à la pratique de cette fraude particulière : l'imagination des spécialistes des questions fiscales est rarement en défaut.

Au surplus, il n'existait pas de lien, dans l'esprit du législateur, entre la fiscalité et les prohibitions concernant la circulation des capitaux. A l'appui de cette observation, il faut noter d'abord que l'impôt sur les coupons des valeurs non abonnées a été institué par la loi du 29 mars 1914; or à ce moment l'interdiction d'exportation des capitaux n'existait pas; c'est donc qu'il n'y a pas connexité entre la perception de cet impôt et l'existence de la prohibition. Ce manque de connexité d'ailleurs a été expressément affirmé : dans son rapport (n° 3 621), fait au nom de la Commission du Commerce et de l'Industrie sur le projet tendant à instituer un répertoire des opérations de change, M. Landry s'exprimait comme suit : « Il y a lieu de remarquer que, comme l'indique l'exposé des motifs, la pensée qui a inspiré la création de ce nouveau répertoire est exclusive de toute intention fiscale et que la mesure elle-même pourra être rapportée, etc. » Observation de même ordre dans le rapport de M. Milliès-Lacroix au Sénat.

Mais il faut formuler une conclusion d'ordre plus général : on ne doit pas subordonner aux prescriptions fiscales ce qui intéresse l'économie générale du pays. L'objectif à poursuivre en matière de recouvrement d'impôt doit être le suivant : laisser le pays travailler et produire dans la liberté, le Fisc

n'intervenant que pour percevoir sa part, et cette part devant être d'autant plus importante que la liberté aura été mieux assurée. Ce serait un singulier renversement des choses que de faire des préoccupations fiscales la fin de toute activité. Un régime économique ne peut avoir en vue de tout subordonner à des préoccupations fiscales; il serait atteint du même vice fondamental qu'un régime qui fonderait seulement sa force sur sa police, assignée pour toute fin à sa politique.

***

Sans qu'il y ait lieu d'insister encore ici sur l'intérêt qu'il y a, pour le pays, à laisser le portefeuille français se réapprovisionner en valeurs étrangères[1], la conclusion qui se dégage de cette étude rapide est la suivante : il importe que la loi du 3 avril 1918 ne soit pas prorogée encore une fois en fin d'année lors de son expiration. Faut-il demander qu'on l'abroge expressément dès maintenant ou que, dès maintenant, le gouvernement use du pouvoir de suspension que lui accorde la loi?

On serait tenté de répondre affirmativement. Et cependant nous avons vu que l'enquête menée par le gouvernement avait eu une conclusion négative; les organisations consultées paraissent craindre qu'un changement ne provoque un afflux des capitaux en France; on semble redouter que, par un phénomène qui était prédit par les adversaires de la prohibition, le rétablissement de la liberté de faire sortir les capitaux n'ait pour conséquence immédiate d'en faire rentrer en trop grande quantité. Or, dit-on, nous sommes actuellement au cours d'une manœuvre longuement préparée qui doit avoir pour terme la stabilisation monétaire; est-ce le moment de créer une inconnue redoutable dans le problème grave dont on a amorcé la solution? Finalement, on peut prévoir que l'on se contentera de détendre en fait pour les banques le système existant, qu'on laisserait subsister.

Voilà donc, qu'une fois de plus, on invoque les circonstances contre l'application du principe que l'on sait être

1. Nous avons exposé le point de vue dans la *Revue de Paris* du 1er mars 1927.

juste. Et il faut bien reconnaître que les raisons apparaissent assez pertinentes. L'opération en vue est d'importance primordiale pour l'économie nationale; et c'est le moment de rappeler le principe de stratégie, qu'on ne manœuvre qu'autour de points fixes. Déjà sur le terrain juridique une jurisprudence bienfaisante s'est attachée, nous l'avons montré[1], à établir la condition du franc. Sur le terrain économique une législation, critiquable, mais qui a duré, a fixé les conditions de la circulation des capitaux au travers des frontières. Au cours de la manœuvre difficile et de grande envergure actuellement engagée, est-ce le moment d'apporter un élément, nouveau, heureux en soi, mais qui risque de gêner le succès de cette manœuvre?

Nous hésitons, à notre tour, à répondre affirmativement, pensant que l'on peut faire confiance aux hommes qui ont présentement la responsabilité du redressement financier et qui l'ont assumée jusqu'à ce jour avec tant de bonheur. Nous nous plaçons naturellement dans l'hypothèse où la politique leur permettrait de parfaire leur tâche. En tous cas, l'objectif ne doit pas être perdu de vue, pour être réalisé au besoin par le non renouvellement, au 31 décembre, de la législation prohibitive. Que serait le retour à la stabilité monétaire si cette stabilité se réalisait dans les conditions artificielles qui résultent de l'interdiction de la liberté de circulation pour les capitaux?

ALBERT DREYFUS

1. Voir *Revue de Paris* du 15 août 1925. Cette jurisprudence vient d'être confirmée par un arrêt de la Chambre civile de la Cour de Cassation.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Mémoires de la Reine Hortense,
publiés par le **Prince Napoléon,**
avec notes de Jean HANOTEAU, 3 vol. (*Plon*).

La publication des mémoires de la Reine Hortense, qu'avait entreprise le Prince Napoléon, et que son collaborateur le commandant Hanoteau a dû achever seul, était attendue avec impatience par tous les fervents de l'époque impériale, et par les simples curieux. On ne trouvera, dans cet important document historique, aucune révélation du genre dit sensationnel, mais un grand nombre de précisions sur des faits déjà connus, et souvent assez mal connus. Là n'est pas toutefois l'intérêt principal de cet ouvrage. Il se trouve plutôt dans le fait que, grâce à lui, nous connaissons de façon authentique l'intimité intellectuelle et morale de la Reine, les joies de sa vie, ses douleurs, que nous pénétrons, sur les traces d'un guide sûr, sinon désintéressé, dans l'atmosphère de la cour impériale.

L'Empereur domine toute la vie de la Reine Hortense. C'est lui qui lui a donné sa tournure romanesque et tragique. Pourtant, dans les mémoires de la Reine, comme dans tout ce qu'ont écrit ses contemporains ou les écrivains postérieurs, une chose frappe le lecteur : c'est que cette femme, née si loin du trône, adoptée comme sa fille par Napoléon, devenue sa belle-sœur, et bientôt reine elle-même, mère de l'héritier désigné de la couronne impériale pendant un temps, cette femme, dont la fortune a suivi la courbe du fabuleux météore, s'est trouvée avoir les plus hautes qualités d'une princesse de race. Semblable faveur ne fut pas accordée à toutes celles qui se trouvèrent ainsi appelées au plus haut rang. Il y a là un trait exceptionnel qui suffirait seul à expliquer que les historiens l'appellent encore, avec tout le monde, la Reine Hortense.

Pourtant, si l'on recherche dans ses mémoires quels sont les dons personnels qui lui valurent cette singulière réussite, on constate d'abord que ce n'est pas une intelligence hors de pair. On trouve bien çà et là des pages qui font honneur à son jugement; mais les remarques d'une portée générale qu'elle présente sont le plus

souvent entachées d'une partialité bien explicable, et c'est seulement quand cette partialité ne contredit pas à la réalité que ces remarques sont justes. On ne trouve pas non plus chez la Reine, d'après ses mémoires, une profonde connaissance des hommes et des choses de son temps; le fait peut s'expliquer par le caractère intime qu'elle a entendu donner à son ouvrage; il s'explique encore mieux, la Reine l'indique, par le système de Napoléon : l'Empereur, qui faisait tout par lui-même, qui n'a pris la peine de former ni officiers d'état-major ni grands chefs capables de le suppléer, entendait que les femmes restassent complètement en dehors des affaires; la Reine Hortense elle-même, malgré toute l'affection qu'il avait pour elle, ne fait pas exception à la règle : elle le constate, et ses mémoires montrent que c'est tout à fait exceptionnellement qu'elle parle à l'Empereur sans avoir été appelée. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant qu'elle ne puisse rien révéler des grands desseins de Napoléon ni des arcanes de sa politique.

Toutes les qualités de la Reine Hortense se résument dans sa bonté. Sa générosité, sa bienfaisance sont toujours en éveil; et non pas seulement celles qui se manifestent par des dons ou des faveurs spéciales : elle sait les exercer de façon noble et délicate; mais elle a aussi cette bonté du cœur qui inspire les sentiments et les paroles les mieux adaptées aux circonstances et aux personnes. Son élévation au plus haut rang de la société ne l'a jamais empêchée de suivre les impulsions de sa nature; et, en lui donnant la puissance d'en augmenter les effets, elle n'a pu que les enrichir. C'est dans sa bonté qu'il faut trouver la raison pour laquelle la Reine Hortense, après 1814, inquiéta tant les Bourbons et leurs maladroits partisans; il ne semble pas qu'elle ait été la profonde politique que dénonçaient ses adversaires : seul son cœur lui a valu d'être entourée comme elle le fut.

Avant même que les rancunes d'une époque troublée vinssent faire de sa vie une longue suite d'agitations et d'angoisses, la Reine Hortense n'avait pas connu le bonheur à quoi elle semblait destinée. Ses difficultés avec son mari sont connues. Leurs manifestations prirent très vite un caractère pénible, qui rendait illusoire toute réconciliation, et impossible la vie commune. Celui à qui Napoléon attribuait en 1795 l'esprit, le talent et la bonté, montra rapidement qu'il était un malade, une sorte de maniaque. Ses sentiments envers sa femme ne furent-ils pas, dès le début, influencés par les souvenirs de la conduite de Joséphine pendant la campagne d'Italie? A la crainte de ne pas être plus heureux avec la fille que Napoléon ne l'avait été avec la mère ne se mêla-t-il pas par la suite quelque

chose de cette jalousie que la famille de l'Empereur éprouvait à l'égard de « la créole »? Le résultat fut que la Reine Hortense privée des satisfactions de cœur qu'aurait dû lui apporter le mariage, connut en dehors de lui la passion.

Du moins resta-t-elle toujours fidèle à l'Empereur. Peu écoutée pendant les jours heureux du règne (si on laisse à part les années du Consulat), la reine Hortense tâcha d'être la consolatrice au temps de l'orage. Elle n'a pas joué un grand rôle, au sens où les politiques entendent le mot. Mais quiconque est sensible à la majesté des douleurs humaines lui saura gré d'avoir entouré d'affection les dernières heures de Napoléon avant qu'il prît le chemin de l'exil et de la tombe.

Ses malheurs durèrent, on le sait, même après son installation à Arenenberg. Le commandant Hanoteau a eu la bonne idée d'ajouter aux mémoires proprement dits une réimpression de l'ouvrage aujourd'hui presque introuvable que la Reine publia en 1834 sur ses voyages en Italie, en France et en Angleterre dans le courant de 1831, occasionnés par l'équipée de ses fils en Romagne. Tous les lecteurs lui en sauront gré, comme de ses notes érudites et de sa très complète et très remarquable bibliographie : à moins de nouvelles découvertes peu probables, l'édition procurée par le commandant Hanoteau restera définitive, non seulement en ce qui concerne les mémoires, mais aussi en ce qui concerne la Reine.

Arthur-Lévy : Napoléon intime.
L'Homme du devoir et l'amoureux (*Calmann-Lévy*).

La même piété pour le souvenir de l'Empereur se retrouve dans le livre de M. Arthur-Lévy. Il serait oiseux de prétendre présenter au public l'ouvrage et son auteur. Du moins est-il permis de dire l'impression profonde qu'on retire de la lecture de *Napoléon intime*.

Le titre n'a-t-il pas quelque chose de paradoxal? Chercher l'homme du devoir et l'amoureux chez Napoléon, semble une entreprise hasardée. Passe encore pour l'amoureux : l'amour, ou ce qu'on appelle de ce nom, a une importance telle dans notre vie, qu'un homme eût-il de ses rudes mains pétri l'Europe pendant quinze ans, en lui laissant son empreinte pour un siècle, nous nous croyons encore en droit de lui demander compte de ses passions intimes, de celles qui le rapprochent de nous. Mais l'homme du devoir? N'est-il pas décevant de le chercher dans le général dont se réclament tous les faiseurs de coup d'état?

Pourtant la physionomie de Napoléon serait incomplète si l'on

négligeait les années de formation. Les sentiments de celui qui devait plus tard guider la France sur le chemin de la gloire et, il faut bien le dire, des aventures, étaient manifestement ceux d'un petit bourgeois aspirant à s'établir, à parvenir à une belle situation, à tirer sa famille de sa quasi-misère : rien de plus conforme à la morale bourgeoise. Une seule chose dans cette première période prend un aspect tragique et donne une unité intime aux deux parties de l'ouvrage de M. Arthur-Lévy : c'est le désir passionné qu'éprouve le futur empereur d'avoir des enfants. Satisfaction qui lui fut longtemps refusée, et qu'une sorte de dérision du sort lui donna enfin comme pour mieux lui faire goûter toute l'amertume de la catastrophe.

Ce désir passionné s'exprime dans les lettres où le général Bonaparte parle de sa première femme. On éprouve parfois en les lisant l'impression que la prodigieuse campagne d'Italie, où le grand capitaine découvre lui-même son génie, n'était à certains moments, dans sa pensée, qu'un moyen de conquérir définitivement la femme brillante mais frivole dont la beauté l'avait séduit : offrir des victoires à une femme et se voir préférer tel obscur bellâtre, n'est-ce pas une tragédie capable de glacer à jamais le cœur d'un homme? Quelle eût été la carrière de l'Empereur si Joséphine lui avait donné le fils tant désiré?

C'est devant cette question, souvent posée, qu'on est prêt à conclure que la vie privée de l'Empereur a directement influencé sa vie publique. Certaines de ces paroles montrent qu'il ne s'était pas proposé un but précis : le bonheur ? Pas dans la vie qui lui fut faite. La gloire? Il l'avait atteinte dès le début. S'il fut un ouragan déchaîné sur l'Europe, n'est-ce pas parce que son désir de la paternité, source à la fois des énergies sublimes et terre à terre, fut déçu?

J.-M. BOURGET

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU TROISIÈME VOLUME

Mai-Juin

LIVRAISON DU 1er MAI 1927

		Pages.
PAUL MORAND	Bouddha vivant. — I	5
COMTE DE FELS	Les Richesses de l'État français	35
JEAN D'ESME	Addis-Abeba, « la Nouvelle fleur »	48
PHILIP G. CAMBRAY	Une Organisation électorale en Angleterre	79
Cne DE VAISSEAU CASTEX	Les Idées militaires contemporaines. — I	93
CHARMIAN LONDON	La Jeunesse de Jack London	114
ANDRÉ THÉRIVE	Le Mari de madame Ackermann	140
E. M. FORSTER	Route des Indes — III	166
CONSTANTIN PHOTIADÈS	La Musique : Spectacles	194
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris	214
PAUL SOUDAY	Le Théâtre : Le Mouvement dramatique	221

LIVRAISON DU 15 MAI 1927

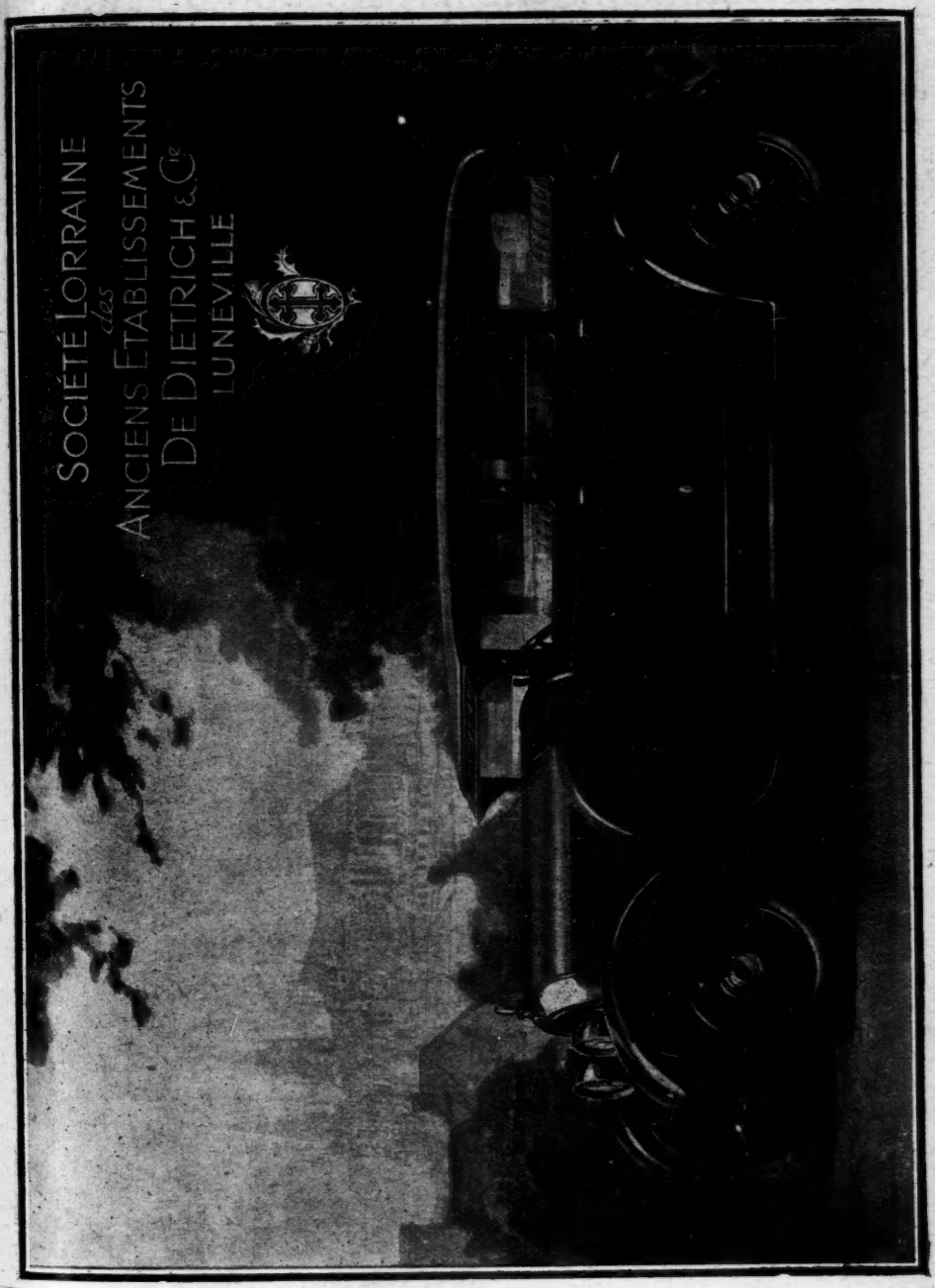
***	L'Angleterre et la France devant le Communisme	241
PAUL MORAND	Bouddha vivant: — II	265
JEAN D'ESME	A la Cour du prince Taffari	298
Cne DE VAISSEAU CASTEX	Les Idées militaires contemporaines (*fin*)	328
G. LACOUR-GAYET	Talleyrand à la veille de la Révolution	350
MAX HOSCHILLER	Où va la Russie ?	379
E. M. FORSTER	Route des Indes. — II	394
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableau de Paris	434
A. ALBERT-PETIT	La Vie littéraire : Les Livres d'histoire	447
IGNOTUS	La Politique : M. Albert Sarraut	463

LIVRAISON DU 1er JUIN 1927

		Pages
PIERRE-ÉTIENNE FLANDIN	La Réforme administrative	481
PAUL MORAND	Bouddha vivant. — III	496
PIERRE BERNUS	France et Italie	525
JEAN D'ESME	La Jérusalem d'Éthiopie	554
JOHN GALSWORTHY	Six profils de Romanciers	586
JEAN-LOUIS VAUDOYER	Le « Pistachié » sentimental	603
E. M. FORSTER	Route des Indes (*fin*)	620
COMTE DE FELS	Radicaux et Socialistes	660
PAUL SOUDAY	Le Théâtre : Le Mouvement dramatique	681
HENRY BIDOU	La Vie littéraire : Parmi les Livres	687
IGNOTUS	La Politique : M. André Tardieu	697

LIVRAISON DU 15 JUIN 1927

F. CHALIAPINE	Pages de ma Vie. — I	721
WLADIMIR D'ORMESSON	L'Évacuation de la Rhénanie	761
PAUL MORAND	Bouddha vivant (*fin*)	784
LAZARE WEILLER	L'Alsace d'aujourd'hui	830
ANDRÉ BEUCLER	La Délivrance	849
PIERRE PARIS	Le Gréco, Peintre mystique	871
HENRY BIDOU	Impressions de l'Italie rénovée	887
COMTE DE FELS	Les Modérés	900
L. HOULLEVIGUE	La Vie scientifique : Les Mers tropicales	916
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris	927
ALBERT DREYFUS	La Vie financière : La Circulation des Capitaux	944


SOCIÉTÉ LORRAINE
des
ANCIENS ÉTABLISSEMENTS
DE DIETRICH & Cie
LUNÉVILLE

COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER DU NORD

SERVICES PULLMAN

PARIS-LONDRES

Traversée maritime la plus courte.
« La Flèche d'or » Voitures-salons Pullman de 1re classe.
Départ : PARIS midi. — Arrivée : LONDRES 19 h. 15.
Départ : LONDRES 10 h. 45. — Arrivée : PARIS 17 h. 40.

PARIS-BRUXELLES-AMSTERDAM

« L'Étoile du Nord » Voitures-salons Pullman de 1re et 2e classes.
Départ : PARIS 11 h. — Arrivée : BRUXELLES 14 h. 30.
AMSTERDAM 19 h.
Départ : AMSTERDAM 12 h. 15. — BRUXELLES 16 h.
Arrivée : PARIS 19 h. 30.

LONDRES-CALAIS-BRUXELLES

Voitures-salons Pullman de 1re classe desservant Lille par la gare de Saint-André
Départ : LONDRES 10 h. 45. — CALAIS 14 h. 35.
Arrivée : LILLE St.-ANDRÉ 15 h. 50. — BRUXELLES 18 h. 04.
Départ : BRUXELLES 12 h. 20.
Arrivée : LILLE St. ANDRÉ 14 h. 24. — CALAIS 15 h. 35. — LONDRES 19 h. 15.

LONDRES-BOULOGNE-VICHY

Voitures-salons Pullman de 1re classe.
Départ : (jusqu'au 30 septembre inclus).
LONDRES 9 h. — BOULOGNE 13 h. 02.
Arrivée : VICHY 22 h. 50.
Départ . (jusqu'au 1er octobre inclus).
VICHY 9 h,
Arrivée : BOULOGNE 18 h. 55. — LONDRES 22 h. 50.

Pour tous renseignements : s'adresser gare du nord à Paris.

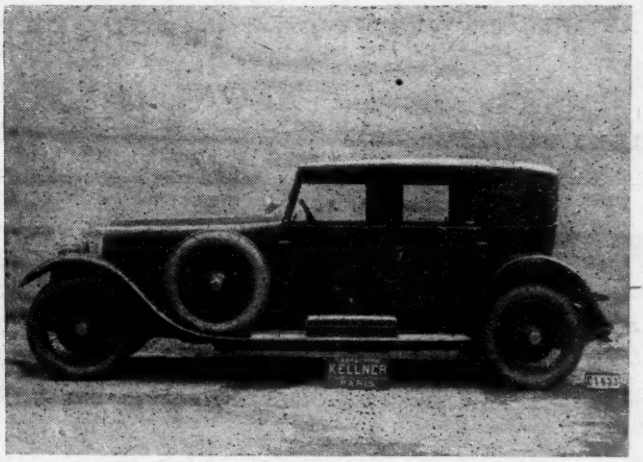
ANTIQUITÉS PERSANES

NAZARE-AGA

Téléphone Passy 176-69 3, Av. Pierre-1er-de-Serbie, PARIS

Carrosserie KELLNER

KELLNER FRÈRES -:- GEORGES KELLNER & FILS, Succers



CABRIOLET demi-conduite intérieure " KELLNER "

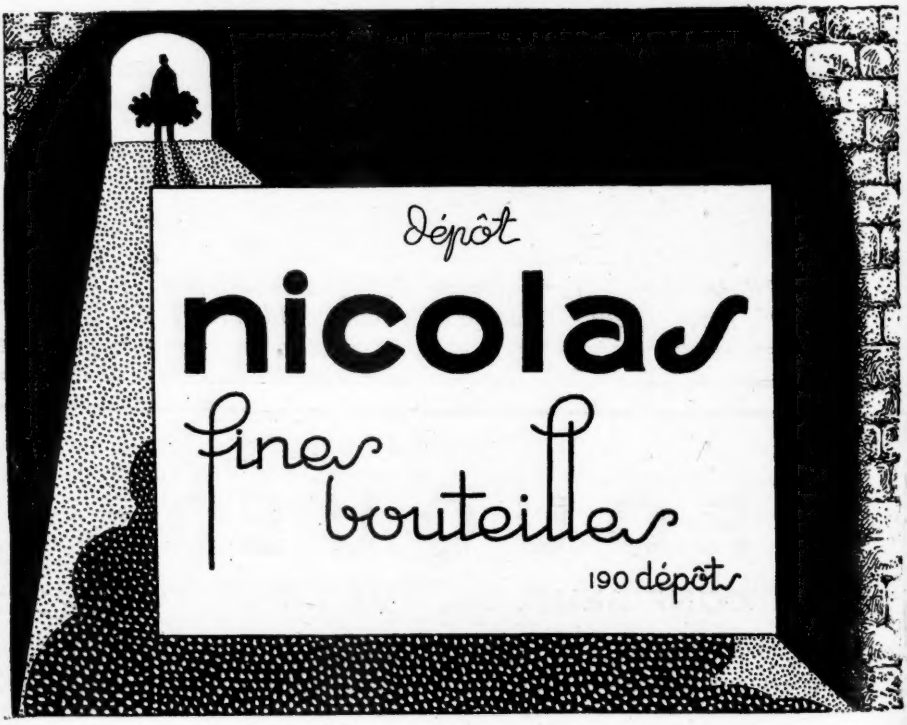
Salon d'Exposition : 127, Avenue des Champs-Élysées, PARIS
Usine : 187, Avenue Édouard-Vaillant, BILLANCOURT

FOUQUET

CONFISEUR, 36, RUE LAFFITTE

A OUVERT UN SALON DE THÉ

NICOLL
TAILLEUR
SES COMPLETS
DE
VILLE et de SPORTS
SES
PARDESSUS
d'ÉTÉ ou de VOYAGE
SES
MANTEAUX IMPERMÉABLES
29, rue TRONCHET, PARIS



Imprimerie PAUL BRODARD et JOSEPH TAUPIN. — Coulommiers.

CHEMINS DE FER DU NORD ET DE L'EST

RELATIONS RAPIDES :

entre Londres, Belfort, Berne, Interlaken
entre Londres et les Villes d'Eaux de l'Est

Comme les années précédentes, les Chemins de fer du Nord et de l'Est mettront en marche du 1er Juillet au 10 Septembre, le service supplémentaire assurant les relations entre Londres, Berne et Interlaken via Laon, Delle et le Lœtschberg : dép. de Londres à 16 h. 00, arr. à Berne à 9 h. 55, à Interlaken à 11 h. 23; en sens inverse, dép. d'Interlaken à 21 h. 18, de Berne à 22 h. 43, arrivée à Londres 17 h. 15.

D'autre part, une voiture directe 1re et 2e classes circulera entre Boulogne et Vittel sur le service supplémentaire d'été (1er Juillet — 10 Septembre) partant de Londres à 14 h. 00 : l'arrivée à Vittel, Contrexéville et Martigny aura lieu au début de la matinée. En sens inverse, une voiture directe circulera entre Vittel et Calais sur le service temporaire indiqué plus haut et arrivant à Londres à 17 h. 15. Le départ de Vittel, Contrexéville et Martigny aura lieu vers 22 heures.

Enfin, le service de jour qui existait avant la guerre entre Bâle et Londres sera rétabli pendant la période du 1er Juillet au 10 Septembre : Bâle dép. 8 h. 55, Boulogne arr. 18 h. 59, Londres arr. 22 h. 55. Ce nouveau train, qui remplacera le train partant de Bâle à 21 h. 17, relèvera d'une part, à Chaumont, la correspondance de l'express desservant toutes les Villes d'Eaux de l'Est — départ dans la matinée — d'autre part, à Châlons, celle du rapide quittant Strasbourg à 9 h. 20.

CHEMINS DE FER DE L'EST

R. C. Seine 58.604

SAISON 1927

RELATIONS
entre Paris et les Villes d'Eaux de l'Est

La Compagnie des Chemins de fer de l'Est a l'honneur de rappeler au Public que depuis le 15 Mai l'express pour Vesoul, partant de Paris à 11 h. 35, comprend des voitures directes 1re et 2e classes pour Martigny, Contrexéville, Vittel et Plombières.

Du 1er au 30 Juin des services de voitures directes 1re et 2e classes fonctionneront :

entre *Paris et Vittel, Contrexéville, Martigny*, sur le train « Suisse-Vosges-Rapide », départ 10 h. 45, arrivée à Martigny : 15 h. 44, à Contrexéville : 15 h. 58, à Vittel : 16 h. 08;

entre *Paris et Luxeuil, Plombières*, sur l'express à destination de Vesoul, partant de Paris à 11 h. 35, arrivée à Luxeuil : 18 h. 29, à Plombières : 18 h. 34;

entre *Paris et Bourbonne-les-Bains*, sur le rapide à destination de Bâle, partant de Paris à 8 h. 45, arrivée à Bourbonne : 14 h. 32.

En outre, à partir du 1er Juin et pendant toute la durée de la saison, le rapide quittant Paris à 16 h. 50 comportera une voiture directe 1re et 2e classes pour Martigny, Contrexéville et Vittel, avec arrivée à destination vers 22 heures.

Le train express dit « Train des Eaux », assurant sans changement de voiture les relations directes de 1re et 2e classes entre Paris et les Villes d'Eaux de l'Est : Vittel, Contrexéville, Martigny-les-Bains, Bourbonne-les-Bains, Plombières, Luxeuil-les-Bains, sera mis en circulation :

à l'aller (du 1er Juillet au 20 Septembre), départ de Paris à 11 h. 05, arrivée dans les Villes d'Eaux entre 16 h. et 17 h. 30;

au retour (du 2 Juillet au 21 Septembre), départ des Villes d'Eaux entre 8 h. et 10 h., arrivée à Paris à 15 h. 55.

— Wagon-Restaurant —

Enfin, du 1er Juillet au 30 Septembre, l'express pour Bâle partant de Paris à 22 h. 15 comportera une voiture directe 1re et 2e classes pour Martigny, Contrexéville et Vittel, avec arrivée à destination vers 5 h.

Librairie Académique — PERRIN & CIE, Éditeurs
QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35, PARIS (VIe)

Viennent de Paraître :

G. LORBER
Docteur ès lettres

LES FILLES DE LA CROIX

Dominicaines de Paris (1627-1927)
Ouvrage illustré par L. ROISIN

Voici 300 ans que les sœurs prêcheresses dominicaines sont entrées, le **6 Mars 1627**, par le faubourg Saint-Marcel, dans la cité dont elles venaient prendre possession après tant d'autres, au nom du Seigneur Jésus-Christ. Les événements qui sont décrits dans ce livre donneront quelque idée de ce que fut à Paris l'histoire spirituelle de ces dominicaines. Leur remarquable monastère de la Croix, le seul qui se soit perpétué depuis le XVIIe siècle, est le principal sujet de ces pages.

Un volume in-8° écu. Prix . . . . . **16** fr.

J. LUCAS-DUBRETON

L'AFFAIRE ALIBAUD

ou LOUIS-PHILIPPE TRAQUÉ (1836)

Monarque enfermé derrière les murailles de son palais, comme un despote byzantin, défendu par une armée de policiers comme par des Janissaires, guetté à chaque minute par les révolutionnaires qui ne lui pardonnent point d'avoir escamoté la République, tel est en réalité Louis-Philippe, le roi-citoyen, celui qu'on appelait le roi des Barricades.

Telle est cette tragédie royale que raconte le livre de M. LUCAS-DUBRETON.

Un volume in-16. Prix . . . . . **12** fr.

Il a été tiré de cet ouvrage 20 exemplaires sur papier vergé pur fil des Papeteries Lafuma. Prix . . . . . **40** fr.

M. MARNAS

QUEL EST DONC CET HOMME ?

« Hérode disait : Quel est donc cet homme de qui j'entends raconter de telles choses ? » *Saint-Luc, IX, 9.*

La simple et divine histoire de Jésus replacée à sa date, dans son ordre chronologique, dans son cadre naturel.

Un volume in-16 de 400 pages. Prix . . . . . **15** fr.

Vicomte E. DU JEU

MADAME DE CHANTAL

Sa vie dans le monde — Sa vie religieuse

Tout ce qui fait le charme de la femme française, grâce, bon sens, mesure, sont rarement trouvés réunis au même degré dans l'un de ces êtres d'exception que l'on nomme des saints. Étude sérieusement documentée où l'auteur n'avance rien qui ne repose sur un texte formel et dans laquelle il a été amené à tracer une rapide esquisse de l'époque troublée où vécut sainte Jeanne de Chantal.

Un volume in-16, orné d'un portrait. Prix . . . . . **12** fr.

Antonin EYMIEU

LA PROVIDENCE

Un volume in-16. Prix . . . . . **9** fr.

ÉDITIONS DE LA REVUE DES POÈTES

Juana RICHARD-LESCLIDE

AU VENT DES VICTOIRES

Poèmes d'hier et de demain
Préface de M. Ernest RAYNAUD

Un volume in-16. Prix . . . . . **14** fr.

CHEZ PLON

J. et J. THARAUD

LA ROSE DE SÂRON

Roman in-16 . . . . . 12 fr.

GEORGES CLEMENCEAU

AU SOIR DE LA PENSÉE

2 volumes in-8° carré . . . . . 70 fr.

HENRI ARDEL

LES AMES CLOSES

Roman in-16 . . . . . 12 fr.

JEAN LAHOVARY

LE CARNET D'UN ÉGOISTE

Roman in-16 . . . . . 12 fr.

ROBERT DAVID

LE DRAME IGNORÉ DE L'ARMÉE D'ORIENT

Dardanelles - Serbie - Salonique - Athènes

In-8° carré, avec 4 cartes . . . . . 25 fr.

PIERRE JACOMET

Avocat à la Cour de Paris.

Le PALAIS sous la MONARCHIE de JUILLET

(1830-1848)

In-16, avec une préface de Henri-Robert . . . . . 15 fr.

AUGUSTE EHRHARD

Doyen de la Faculté des Lettres de Lyon.

LE PRINCE DE PUCKLER-MUSKAU

De l'aube au zénith (1785-1834)

In-8° écu . . . . . 15 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, rue de Grenelle, PARIS

Vient de paraître :

NICOLAS SÉGUR

DERNIÈRES CONVERSATIONS AVEC ANATOLE FRANCE

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier* . . . . . 12 fr.

Du même auteur :

CONVERSATIONS AVEC ANATOLE FRANCE (15e Mille). . 12 fr.

Dernières Publications :

Albéric Cahuet

LES AMANTS DU LAC, roman (30e Mille). 1 vol. . . . . 12 fr.

Gabriel Faure

AMOURS ROMANTIQUES. 1 vol. . . . . 12 fr.

J. Joseph-Renaud

ORCHIDÉE, DANSEUSE, roman. 1 vol. . . . . 12 fr.

Maurice Maeterlinck

LA VIE DES TERMITES (65e Mille). 1 vol. . . . . 12 fr.

Maurice Magre

LE ROMAN DE CONFUCIUS. 1 vol. . . . . 12 fr.

J.-J. Neuville

SOUS LE BURNOUS BLEU, roman. 1 vol. . . . . 12 fr.

Jean Rostand

VALÈRE, OU L'EXASPÉRÉ. 1 vol. . . . . 12 fr.

Pierre Soulaine

CLAIRE ET LE SORCIER, roman. 1 vol. . . . . 12 fr.

Marcelle Vioux

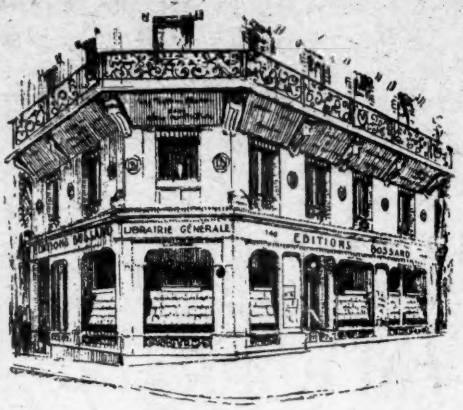
FLEUR D'AMOUR, roman (30e Mille). 1 vol. . . . . 12 fr.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Envoi contre mandat ou timbres

1 fr. en sus pour le port et l'emballage

R. C. Seine, 242,553



ÉDITIONS BOSSARD

140, b^d Saint-Germain

PARIS-VIe

Vous désirez recevoir rapidement la dernière nouveauté littéraire parisienne ?

Vous avez quelque difficulté à vous procurer tel ou tel ouvrage dont vous avez un besoin pressant ?

Rappelez-vous que les *Éditions Bossard*, bien connues dans le monde de l'érudition littéraire et historique (*demandez leur catalogue particulier*), ont ouvert, à côté de leurs services d'édition, une **grande**

LIBRAIRIE GÉNÉRALE

au cœur du quartier du livre, à Paris

140, boulevard Saint-Germain, 140

Cette librairie fait tenir **gratuitement**, *chaque mois, à toute personne qui en fait la demande*, une liste complète de toutes les nouveautés classées par matières.

Vous avez donc intérêt à vous adresser pour vos achats à la *Librairie Générale des Éditions Bossard*, 140, boulevard Saint-Germain, Paris (VIe).

Avant tout envoi, cette librairie vous informera des prix. Vous avez aussi la faculté de vous y faire ouvrir un compte personnel, en envoyant n'importe quelle somme d'avance, crédit qui servira de couverture à vos commandes successives.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boulev. St-Michel, **PARIS**

Viennent de paraître :

GABRIEL DES HONS

ANATOLE FRANCE
ET
JEAN RACINE
OU LA CLÉ DE L'ART FRANCIEN

Préface de CHARLES MAURRAS. — Lettre de PIERRE DE NOLHAC

C'est un livre de la plus savoureuse originalité, à la fois « admirable et plaisant ». Il abonde en citations des deux écrivains et, de texte en texte, par d'élégants et spirituels commentaires, il montre comment Anatole France parlait, pensait, sentait dans l'atmosphère spirituelle de Racine, empruntait à ce « dieu de la poésie et de l'âme » les vertus de sa vie et de son mouvement.

Un vol. in-16 (14 × 19), de la *Collection Ivoire*, avec *5 planches hors texte*, br..... 30 fr.
Relié dos toile ivoirine, plats papier maître relieur..... 36 fr. 50

XAVIER LÉON

FICHTE ET SON TEMPS

Tome II : Fitche à Berlin (1799-1813)

2e PARTIE : La lutte pour l'affranchissement national (1806-1813)

Un volume in-8° raisin (16 × 25), de 330 pages, broché..... 40 fr.

Précédemment parus :

TOME I : **Établissement et prédication de la doctrine de la Liberté. — La vie de Fichte jusqu'au départ d'Iéna (1762-1799).**

Un volume in-8° raisin (16 × 25), XVI-650 pages, un portrait, broché..... 60 fr.

TOME II : **Fichte à Berlin (1799-1813). — Première partie : Lutte contre l'esprit de réaction (1799-1806).**

Un volume in-8° raisin, IV-520 pages, broché..... 50 fr.

E. TONNELAT
Professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg

HISTOIRE
DE LA LANGUE ALLEMANDE

Un vol. in-16 (11 × 17), de la *Collection Armand Colin*, 1 carte hors texte, broché. 9 fr.
Relié..... 10 fr. 25

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER PARIS-IXe

COMTESSE KLEINMICHEL

Souvenirs
d'un
Monde englouti

Évocation, par un témoin averti, du drame formidable dans lequel sombra le vieil empire des Tsars.

Un volume in-seize. . . . . 9 fr.

Première édition, édition originale, tirée à 500 exemplaires non numérotés, sur beau papier Outhenin Chalandre. . . . . 15 fr.

JACQUES FONTELROYE

Ayez pitié
de ceux
qui s'aimaient...

— ROMAN —

Un volume in-seize. . . . . 9 fr.

Du même auteur :

Chantal. . . . . 1 vol. | Des Morts au soleil. . . . . 1 vol.
Constantinople sous les Barbares. 1 vol. | La Vie. . . . . 1 vol.

Chaque volume. — Prix. . . . . 9 fr.

Imprimerie Paul Brodard et Taupin, Coulommiers.

ALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXᵉ

ent de paraître :

Comtesse d'AGOULT

(Daniel Stern)

MÉMOIRES

1833-1854

Avec une introduction de **M. Daniel Ollivier**

.... dans l'intimité de LISZT et de GEORGE SAND

n volume.	**9** fr.
ition originale, 250 exemplaires numérotés.	**15** fr.

ient de paraître :

EUGÈNE MONTFORT

CÉSAR CASTELDOR

Toute la population étrange de Marseille vit dans ce livre : c'est le roman des aventuriers, des amants et des joueurs, et CÉSAR CASTELDOR, puissant chef de la Camorra marseillaise, est conduit jusqu'à l'apothéose au milieu des acclamations populaires.

n volume.	**9** fr.
dition originale, 500 exemplaires numérotés.	**15** fr.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de **1** franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.